

GERARD BADOWER

L'IMPOSSIBLE OUBLI
d'un fils de déporté du Convoi n°5

Matricule 42801



BELLEVILLE

AUSCHWITZ

BELLEVILLE

MONTREUIL

HENRI BADOWER, RESCAPE DU CONVOI N° 5

1922-1987

A LA MEMOIRE DE MON PERE

L'IMPOSSIBLE OUBLI D'UN FILS DE DEPORTE

du Convoi N° 5

A ma femme et mes enfants.

A ma mère et ma sœur.

A ma famille et mes amis.

A Roger, Maurice, Youtek, Papouch, Jean, Robert, Serge, Charles, Sam, Henri, Philippe,
Bernard, Simon, Germaine, Gaston, Jacquot, et à tous ceux que j'ai provisoirement oubliés ...

Qu'ils me pardonnent !

« Il n'y a pas de paix sans droits de l'Homme
Il n'y a pas de droits de l'Homme sans paix. »

Henri Badower

AVANT – PROPOS

Ce besoin qui m'habite d'écrire l'histoire de mon père est non seulement un devoir à l'égard de celui que j'ai adoré, mais aussi de ses amis rescapés que j'ai bien connus et aimés, des déportés que j'ai rencontrés et appréciés.

C'est aussi un hommage que je veux rendre à tous ceux qui ne sont pas revenus ; à tous ces enfants qui sont morts dans l'indifférence et par la bêtise humaine, et que l'on a privés du droit de grandir et de connaître la vie en les envoyant dans la nuit et le brouillard ; aux enfants cachés qui ont perdu leurs proches ainsi qu'aux Justes connus et inconnus, gens ordinaires qui ont pris des risques, au péril de leur vie parfois, en protégeant des Juifs.

J'estime que je suis l'un des chaînons qui perpétuent la mémoire.

C'est aussi un signe d'espoir pour les derniers survivants qui me regardent. Je vous l'assure, le message est passé. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela ne recommence pas. Je ne laisserai pas faire la bête immonde qui ronge souvent l'esprit humain.

Ce que j'écris est pour moi moyen de recueillement et de souvenir. C'est mon refuge. C'est une exigence pour continuer à redire l'indicible et l'horreur. C'est mon témoignage de fils de déporté. C'est mon choix de l'espoir.

Le sang de l'espoir coule en moi après avoir coulé dans chacun de ceux qui sont passés dans l'enfer des ténèbres. Ces affreuses forces obscures et nauséabondes du système concentrationnaire n'ont pas pu, malgré tous les moyens inimaginables mis à la disposition des nazis et de leurs aides dans un but d'extermination massive, empêcher que subsiste une lueur, une simple lueur, comme la flamme d'une petite bougie capable d'éclairer encore. Cette flamme est toujours présente, et elle doit être transmise comme un flambeau inextinguible, message de fraternité et de paix symbolisant la dignité humaine.

Jamais plus on ne pourra rayer impunément de l'Histoire les atrocités commises. Cette tâche indélébile, inoubliable, restera pour toujours dans la mémoire des hommes.

La leçon à tirer est, comme l'a écrit Robert Marsault, qu' « il faudra dénoncer sans relâche les atteintes aux droits les plus élémentaires de tous les êtres qui peuplent la planète. Lutter sans cesse contre toute résurgence des idéologies fascistes, nazies, revanchardes dont le but final serait de fouler aux pieds pour mieux les violer, les lois naturelles humaines et divines. »

J'ajouterais la vigilance permanente à assurer contre les falsificateurs de l'Histoire et contre les nouvelles idéologies extrémistes utilisant la religion à des fins politiciennes, et se manifestant par le terrorisme sans visage, nouveau totalitarisme ennemi de la démocratie.

Au cours de mon existence, quelques événements parmi d'autres ont contribué à faire de moi un militant de la mémoire. L'attentat de la rue des Rosiers et la profanation des tombes juives du cimetière de Carpentras m'incitèrent, en leur temps, à fermer mon cabinet dentaire pour aller manifester. Je me disais que cela n'allait pas recommencer.

Mon voyage à Auschwitz en novembre 1987, l'année de la disparition de mon père me fit prendre conscience de ce qui s'était réellement passé.

En 1989, mon épouse Annie, professeur d'histoire dans un grand lycée parisien, reçut, de la part, d'un dénommé Robert Faurisson, une grande enveloppe remplie de documents lui demandant de l'aider à prouver que les chambres à gaz n'avaient pas existé ! (Et cela dans le cadre du bicentenaire de la Révolution française!).

Cette provocation des négationnistes, falsificateurs notoires de l'Histoire, m'incita à devenir actif et vigilant. Désormais il était bien évident qu'on prendrait en compte les témoignages des rescapés à tous les niveaux.

Un jour, je reçus, dans mon cabinet, un patient charmant âgé, dont je soignais la famille, et qui au bout de la troisième séance m'expliqua, je ne sais pour quelle raison, qu'il avait, pendant la guerre, été gendarme à Beaune-la-Rolande et qu'il avait de temps en temps été porter du courrier à des « israélites ».

Longtemps auparavant, alors que j'étais fiancé, en 1974, j'allais dans le Loiret, avec ma future épouse, pour voir où avait été interné mon père. Naturellement le camp de Beaune-la-Rolande n'existait plus, il y avait un monument pour les commémorations, à la place, qu'on honore toujours tous les ans. Nous rencontrâmes par hasard un cultivateur d'un certain âge qui s'occupait de son jardin. Nous eûmes une discussion avec lui ; il nous expliqua que tous les gens qui avaient été enfermés dans ce camp avaient été déportés, et étaient sans doute tous morts. C'est alors que je lui dis, à son grand étonnement, que j'étais le fils d'un survivant qui était revenu en 1945.

En décembre 1999, je découvris une croix gammée dessinée sur mon nom dans l'interphone de l'immeuble où est installé mon cabinet professionnel. Ce stigmate infâme me renforça encore plus dans mon désir de ne jamais rien laisser passer qui puisse, d'une manière ou d'une autre, offenser la mémoire de ceux qui, comme les gens de ma famille, ont tant souffert dans leur chair et dans leur âme.

Il n'est pas facile d'être enfant de rescapé des camps d'extermination. Qu'on le veuille ou non, on est marqué par les gestes, le souffle, le regard, la mimique de son père.

J'ai pratiquement toujours su qu'Henri avait été déporté, car déjà tout petit j'étais intrigué et attiré, lorsqu'il me serrait affectueusement contre lui, par le « tatouage » qui figurait sur son avant-bras gauche musclé. Déjà ce stigmate avait marqué mon inconscient. C'était un point de repère qui ne devait jamais me quitter.

Mon père était d'une force colossale, impulsif quand on l'irritait, mais chaleureux, blagueur, et aussi extrêmement pudique sur ses douleurs physiques ou morales qui l'habitaient.

Il milita pendant de nombreuses années, car c'était un besoin vital pour lui. Cela lui permettait de continuer à se battre contre toutes les formes d'injustice, contre le racisme et pour la solidarité entre les hommes. Il voulait ardemment lutter pour un monde meilleur.

Il se peut que pendant longtemps il ait eu un sentiment réservé ou de culpabilité d'être revenu de l'enfer des camps. Pourquoi moi ? Pensait-il. A son retour il parlait peu. Il voulait vivre normalement. Le combat politique couvrait sans doute ses angoisses, mais ses convictions étaient sincères. Il avait l'impression d'être utile à une bonne cause.

L'expérience personnelle qu'il a vécue et qu'ont vécue à leur manière tous ses camarades de déportation, et qui ont survécu, ne doit pas rester un épisode dramatique se perdant dans un passé lointain. Il convient de replacer le drame de la Shoah et les comportements humains qui s'ensuivirent dans leur contexte historique et économique de l'époque.

Henri, comme les quelques 2564 rescapés juifs de France, a été une authentique sentinelle du vingtième siècle, en même temps que la preuve vivante de l'échec de « la Solution finale ».

Le miracle, c'est que, contre toute attente, il soit revenu et qu'il ait recommencé à rire, qu'il ait désiré aimer et avoir des enfants, danser, chanter, travailler à nouveau en homme libre et avoir une vie sociale.

J'estime, en tant qu'enfant de déporté, avoir reçu un héritage moral très fort grâce à ces hommes et ces femmes ordinaires qui, comme Henri, ont maintenu le fil ténu des générations. Ils nous ont fait prendre conscience de l'univers des ténèbres d'où ils sont sortis. Ils nous ont permis de tenter d'imaginer la terrible douleur de ceux qui ont été assassinés lâchement et d'entrevoir la volonté qu'ils avaient de vivre.

De Brzeziny à Belleville

Hersz Lajb Badower, devenu à son arrivée en France « Henri », est né à Brzeziny le lundi 17 avril 1922. Brzeziny est une bourgade polonaise située à 21 kilomètres de Lodz et à 101 kilomètres de Varsovie et dont le nom vient du polonais « brozy » qui signifie « bouleau ». La toponymie nous rappelle donc que cette petite ville est située sur une ancienne forêt de bouleaux. Les premières traces de la ville datent du onzième siècle. Mais Brzeziny acquiert sa réputation au 19^{ème} siècle avec l'essor de son industrie textile et la dextérité de ses tailleurs. En 1913, elle rassemblait 17108 habitants dont 54,4% étaient juifs.

Les Juifs de Pologne étaient là depuis plusieurs siècles. Depuis la fondation du Royaume de Pologne au X^{ème} siècle jusqu'à la confédération polono-lituanienne (1385-1572), la Pologne aura été l'un des pays les plus tolérants vis-à-vis des Juifs, avec cependant une éclipse momentanée de leur statut sous les premiers Jagellon(1385-1503).

Fuyant les persécutions de l'Occident Chrétien, ils affluèrent en Pologne, jusqu'à constituer une des plus grandes et des plus actives communautés juives du monde. Il y eut un premier flux migratoire des Juifs au X^{ème} siècle en provenance du Moyen-Orient, en passant par l'Ukraine, dans le Duché de Kiev, et par la Silésie et peut-être aussi le Royaume judaïsé des Khazars ainsi que du Sud de l'Europe (Crimée et Byzance). Les premières persécutions, au Moyen-Age, ont provoqué le départ de nombreux Juifs vers l'Est, du fait d'un Occident chrétien qui déstabilisait, massacrait et expulsait les petites communautés éparses en Grande Bretagne, en France, en Italie et dans les pays Germaniques.

La première grande vague d'immigration de Juifs de l'Occident remonte à la Première Croisade (1096-1099).

Après la christianisation de la Pologne au Onzième siècle, et la constitution ,plus tard, en un Etat national, des souverains éclairés firent appel aux Juifs d'Occident dont la réputation d'habiles négociants et artisans avaient franchi les frontières (facilités d'installation, sécurité en privilèges(les Juifs qui savaient lire, écrire et compter, ont été éduqués de tout temps dès l'enfance, dans les Khedarims(enseignement élémentaire) et dans les Yeshivoth-enseignement supérieur-, à lire la Torah et le Talmud).

C'est ainsi qu'en 1264, le roi Boreslav concéda aux Juifs une Charte qui leur accorda des droits sans précédent. En 1334 Casimir le Grand élargit et augmente leurs privilèges à travers

le Statut de Wiliça et assimila ces derniers à la caste des nobles en cas d'agression, blessure ou meurtre, imposant aux coupables les mêmes châtiments. Mais les jalousies des autochtones, souvent illettrés, les préjugés, responsabilité d'un clergé ignare, entraînèrent la suspicion de sorcellerie sur les populations juives, les accusant d'avoir provoqué l'épidémie de peste noire (qui allait d'ailleurs toucher l'Europe entière). Ce qui entraîna des massacres dans les villes frontalières avec les pays germaniques.

Sous les Jagellons, le sort des Juifs polonais allait évoluer en deux phases distinctes, avec le retour à l'intolérance (1385-1505) et une ère de prospérité sans égale de 1505 à 1572

La Confédération fut formée par la réunion de la Pologne et de la Lituanie lors d'un mariage en 1384.

Sous le règne de Ladislas III Jagellon commencèrent les persécutions des Juifs à grande échelle. Puis sous Casimir IV (1447-1492), le « Statut de Nieszawa » abolit les anciens privilèges « contraires au droit divin et à la loi du pays ».

Jean 1^{er} Albert (1492-1501) et Alexandre Jagellon (1501-1506) continuèrent, mais Alexandre, après avoir vilipendé les Juifs, changea d'avis en 1505 et revint à plus de libéralisme dans cette période dans laquelle l'expulsion des Juifs d'Espagne (en 1492), ainsi que d'Autriche et d'Allemagne, alimentèrent l'émigration vers une Pologne, à nouveau refuge pour les exilés d'Europe occidentale.

La communauté juive polonaise s'affirmait dès lors comme le centre spirituel et culturel du monde juif.

Sigismond (1506-1582) leur accorda l'autonomie en matière d'administration communautaire et jeta les bases de pouvoir du Kahal, le Conseil des notables.

La Noblesse polonaise réunie à Varsovie en 1573, signa une Déclaration de tolérance et de respect mutuel entre les religions du Royaume.

La croissance urbaine, la prolifération des villes et des bourgades, dès la seconde moitié du quinzième siècle et au seizième siècle, contribuèrent à la profonde modification des rapports sociaux. Ce qui entraîna une lutte entre la bourgeoisie polonaise naissante qui s'en prit aux commandes des villes et la noblesse qui tenta de conserver ses privilèges.

Une instance de l'autonomie juive en Pologne fut créée en 1580 : le Conseil des Quatre Pays (Grande Pologne, Petite Pologne, Podolie et Vohlynie). La vie sociale fut étroitement liée à la religieuse, tout comme en Lituanie.

En 1648, éclatèrent des troubles décrits dans l'histoire polonaise sous le nom de « Déluge », qui annonçait la décadence de la Pologne et qui mirent fin à l'âge d'or du judaïsme polonais. Cela commença par le soulèvement des serfs ukrainiens installés dans les vastes domaines, au

delà de Dniepr, et appartenant à des nobles polonais. De religion grecque orthodoxe, ils confondaient dans la même haine leurs maîtres catholiques et leurs intendants juifs.

Le soulèvement des Cosaques conduits par Chmielnicki coûta la vie à des dizaines de milliers de Juifs et aussi de Polonais.

L'armée de Charles X de Suède envahit à son tour la Pologne, mais ne massacra pas les Juifs et composèrent même avec eux.

Dans le cours du dix-huitième siècle, on assista à un dépérissement continu de l'Etat polonais. Les Conseils juifs de Pologne et de Lituanie furent supprimés en 1764 par décret de la Diète polonaise. Par suite d'une baisse de la production agricole et du commerce extérieur, la population juive dut se reconvertir sur le plan économique et se recentrer sur l'artisanat tout en renforçant ses propres corporations. La plupart des Juifs qui vivaient sur les terres des nobles se trouvaient déplacés dans les bourgades et les villages. Cela entraîna l'accroissement des shtetels, villages structurés autour des lieux de prière (synagogue), des lieux d'étude Talmud-Torah et yeshivoth, des lieux de purification(établissements de bains) et lieux de sépulture(cimetières).

Avec l'accession au trône de la dynastie saxonne, le Duc de Saxe, Auguste, roi de Pologne en 1697, les Juifs perdirent le soutien des gouvernants. Dans les grandes villes, les attaques de la populace contre les Juifs se multiplièrent sous l'œil indifférent de la police.

La faiblesse économique de la Pologne et son chaos interne attirèrent la convoitise de ses trois grands voisins (Russie, Autriche, Prusse). Des bouleversements profonds entraînés par la révolution industrielle, le chaos et les tensions sociales aboutirent à des flambées de menace contre les Juifs, des persécutions alternant avec des phases d'accalmie. La migration de milliers de personnes se traduisit par une désorganisation sans précédent. Les Juifs, entre 1770 et 1880, du fait de la croissance démographique passèrent à près de 7 millions de personnes au seuil de la première guerre mondiale.

Du fait de la restructuration importante de leurs activités, à partir du dernier quart du dix-neuvième siècle, ils participèrent à l'immigration des villes, et beaucoup quittèrent leur shtetel et s'intégrèrent aux nouvelles couches sociales.

Mais avec l'Empire tsariste, après le dépeçage de la Pologne, la politique russe se montra plus dure envers les Juifs que les lois de la Pologne indépendante.

Catherine II de Russie instaura en 1772 « la Zone de Résidence » qui circonscrivait les Juifs aux marges occidentales de l'Empire (4 millions de Juifs à la fin du dix-huitième siècle. (Voir carte)

Durant le dix-neuvième siècle, la politique impériale russe envers les Juifs s'avéra fluctuante. Ils restaient cependant soumis à une double taxation à l'impôt général et à un impôt spécifique aux Juifs recouvert par le kahal.

L'accession au trône d'Alexandre 1^{er} en 1801 remplit d'espoir les Juifs et libéraux russe, mais avec un mélange d'amélioration et de répression (les Juifs agriculteurs ne pouvaient cultiver que dans l'Astrakhan et le Caucase). Après Waterloo, Alexandre, alarmé pour son pouvoir par les séditions militaires, abandonna son relatif libéralisme, et les Juifs furent les premières victimes. Véritable persécuteur, à la fin de son règne, il remit en vigueur des lois anciennes et reprit la politique d'expulsion. Les Juifs étaient désormais en situation déplorable, et leur population confinée dans des zones imposées.

Son frère Nicolas qui lui succéda, en 1827, autocrate militaire réactionnaire, imposa une conscription de 25 ans aux Juifs. En Pologne, les méthodes de Nicolas ne furent pas appliquées dans ce qui restait de la Pologne, mais les Juifs étaient persécutés et cantonnés dans les limites des districts de résidence, ils pouvaient difficilement accéder aux métiers de l'armée.

Nicolas 1^{er} mourut en 1855, et son fils Alexandre II lui succéda tout en s'entourant d'hommes éclairés. Dans une bouffée générale de libéralisme, quarante millions de serfs furent libres et les Juifs obtinrent des allègements à leur sort, abandonnant la politique criminelle de conscription juvénile (fixée à l'âge de 12 ans), et permettant l'accession aux écoles et aux universités ; les villes s'ouvrant aux classes favorisées et aux talents divers.

Mais cet enthousiasme libéral fut d'abord abandonné, et les Juifs en pâtirent à nouveau avec la reprise des mesures restrictives et des accusations habituelles.

Cette ère de calme relatif prit brutalement fin en 1881 avec l'assassinat du tsar Alexandre II, et on accusa tout naturellement les « Juifs » ; des manifestations anti-juives violentes et des pogroms s'ensuivirent aussitôt.

Le nouveau Tsar Alexandre III, accusant les Juifs d'être responsables de ces révoltes, promulgua des restrictions sévères pour les mouvements politiques et religieux. La poursuite incessante des pogroms, avec viols, meurtres, et destructions de biens jusqu'en 1884, entraîna de facto des mouvements d'émigration massifs vers les Etats Unis, l'Europe occidentale ,dont la France. Près de deux millions de Juifs allaient quitter la Zone de Résidence à la fin du XIXème siècle. Ce fut le cas de mon arrière grand-père maternel (le grand-père maternel de ma mère, Georges Vastock originaire de Vilnius qui vint en France au milieu des années 1880, alors que le père de ma mère, mon grand père, Jacques Nayman arriva avec sa famille

en provenance de Wierzbnik, située dans la Pologne du Congrès, en 1905. Ces migrations se poursuivirent jusque dans les années 1920.

Le destin d'Henri, mon père, commença donc en Pologne, pays victime, tout au long de son Histoire, d'invasions cruelles (Vikings, Mongols), d'occupations territoriales par les pays voisins. De 1772 à 1918, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie avaient procédé, comme nous l'avons vu plus haut, au partage entre eux de la Pologne.

Il fallut attendre la fin de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire à la veille de l'Armistice du 11 novembre 1918 pour voir la Pologne accéder au stade d'Etat-Nation (et devenir la République polonaise, par proclamation à Varsovie par Josef Pilsudski) et être confrontée à la montée du nationalisme qui se teintait de xénophobie et, au premier chef, d'antisémitisme. Le Traité de Versailles fut signé le 28 juin 1919. L'Etat était restauré, mais son territoire n'était plus celui de la Pologne d'avant les partages et encore moins celui du « Commonwealth » polono-lituanien d'antan. Le Juif de la Diaspora apparaissait comme le fossoyeur de toute stabilité étatique et sociale, et le bouc émissaire de la crise de la modernité engendrée par l'industrialisation et l'urbanisation rapide du 19ème siècle. La Pologne, en 1920-1921, comptait près de trois millions de juifs, soit près du tiers de la population juive européenne. Elle affichait un antisémitisme virulent sur fond de grave crise économique et sociale. Les juifs, en dépit de l'égalité des droits reconnus en 1921, furent confrontés en tant que communauté socialement déséquilibrée (artisans, petits commerçants largement majoritaires) et religieusement minoritaire dans une Pologne majoritairement catholique, à la violence avec de nombreux pogroms entre 1919 et 1921 et à la précarité. La solution pour les familles juives devenait l'exil, notamment vers la France, pays où les mots de « liberté, égalité, fraternité » sont gravés au fronton des mairies, et vers l'Amérique.

C'est ainsi que le père d'Henri, Szlama Badower né le 13 août 1894 dans une famille de onze enfants fuit la Pologne en 1922 après une bagarre avec des policiers antisémites qui voulaient l'enrôler de force pour un service militaire d'au moins trois ans dans l'armée polonaise. Il arriva clandestinement en France, s'y installa, renonçant à rejoindre ses frères installés aux Etats-Unis et au Canada.

La mère d'Henri, Pesa Balberman, née à Strykow en 1895, analphabète parlant le polonais, mais surtout le yiddish, ayant accouché en avril 1922 d'un très gros bébé, portrait craché de Szlama, attendit en vain le feu vert de son mari pour venir en France. Elle se décida à le rejoindre clandestinement avec Henri, âgé de 15 mois, sur le dos. C'est ainsi qu'elle partit de Brzeziny vers Lodz. Puis elle prit le train pour Breslau. Avec d'autres gens, qui voulaient partir aussi, elle paya un passeur et un intermédiaire. Comme d'autres l'avaient fait avant

elle, elle parcourut des kilomètres à pieds, avec son bébé dans les bras, traversant champs et bois, en évitant les routes ; tout cela dans l'obscurité. Après des haltes nocturnes (car il fallait arriver avant le lever du jour à l'endroit prévu pour ne pas se faire arrêter), elle arriva dans une ferme. Le jour s'étant levé, tout le monde s'était endormi dans le coin d'une grange. Ils étaient en Allemagne. Après avoir été nourris, moyennant finance, par les fermiers, ils furent conduits vers une gare afin de prendre un train qui les transporta à Berlin. Puis, après une halte, un nouveau train les conduisit jusqu'à la frontière belge. Il faisait nuit. C'était la ville d'Aachen (Aix la Chapelle). A ce moment là le guide qui les avait amenés jusqu'ici les abandonna. C'est alors, qu'au cours d'une vérification de son identité, elle fut arrêtée par les autorités allemandes et se retrouva dans un « centre de transit », emprisonnée avec son petit Henri. Le destin de mon père, âgé d'un an, était ainsi tracé...

On ne sait pas dans quelles conditions et au bout de combien de temps on l'autorisa à franchir la frontière belge. Il fallut, sans doute, qu'elle précise qu'elle allait retrouver son mari Szlama, et qu'elle connaissait des gens à Paris (en l'occurrence la famille Rosenberg qui habitait dans le vingtième arrondissement et qui était de Brzeziny). Elle prit un train pour Liège et changea de quai pour un autre train vers Paris.

La France, doux pays de mon Enfance.

Henri arriva donc à Paris à la fin de l'année 1923 sur le dos de sa mère. Avec très peu de moyens et parlant, en dehors du polonais, seulement le yiddish, Pesa s'efforça de retrouver le père de son enfant. Elle ne parvint pas à reconstituer le noyau familial. Elle apprit qu'il vivait avec une autre femme dont il s'était épris. Ce fut un drame pour elle, mais il fallait vivre et elle se mit à chercher un travail et un logement dans l'un des quartiers juifs de la capitale, où la langue véhiculaire était le yiddish : entre le « pletzl » (le Marais, St Paul), République ou Belleville, elle choisit Belleville qui abritait des organismes de secours mutuel et des immigrants originaires de Brzeziny comme par exemple les Rosenberg.

Quand on observe le Belleville de l'époque, cela nous fait penser à l'image même du Paris populaire et ouvrier, avec son accent faubourien et sa gouaille bien française. Le yiddish, idiome issu de l'allemand, a été un langage à la fois universel et très localisé. Universel, car il se parlait en Amérique, en France et en Russie ; localisé, car dans chacun de ces pays , il n'était pratiqué que dans des milieux très particuliers, comme à Belleville.

Ce milieu de Belleville représentait une fraction importante du judaïsme. En effet d'innombrables travailleurs juifs étrangers, qui avaient fui les pogroms d'Europe orientale, si fréquents encore durant l'entre-deux guerres, étaient venus chercher dans notre pays, un asile et une chance de vivre en homme libre. La plupart des ouvriers qui travaillaient dur de leurs mains. La France, après l'hécatombe de la guerre de 1914-1918, manquait de bras pour les travaux de la reconstruction. Il fallait des hommes pour remplacer les morts de Verdun. Ceux qui arrivaient de la Pologne appauvrie, venaient soit en éclaireur, soit en masse avec leur famille. Les Polonais qui n'étaient pas Juifs savaient le plus souvent choisi d'être mineur dans le Nord de la France ou de travailler dans la vigne dans le Midi. Ceux qui étaient arrivés en gare du Nord, par l'Express international, étaient recrutés par les petits patrons juifs-anciens ouvriers eux-mêmes qui les conduisaient dans leurs ateliers à la périphérie de Montmartre ou dans le quartier juif de Saint-Paul ou bien encore dans des chambres meublées de Belleville, avec l'intention d'y demeurer, car ils étaient las des tribulations continues. Simples ouvriers ou ouvriers-intellectuels, ils n'étaient pas encore soucieux d'ascension sociale. Quelquefois habitués à fréquenter des organisations et des clubs ouvriers, ils cherchaient à Paris des lieux et des occasions de réunion. Ce désir stimulait aussi le petit groupe d'intellectuels juifs, échoués à Paris, dès avant la guerre de 14-18, pour créer un point de rencontre dans l'immense cité étrangère. C'était l'époque des ligues (ils nommèrent la leur « Ligue de la culture ». Ces intellectuels étaient pour la plupart des intellectuels russifiés ; débris de groupuscules politiques défunts ayant exercé une certaine influence dans la vie de

l'émigration politique, à Paris : anarchistes, bundistes, socialistes-révolutionnaires, sionistes de gauche, des gens qui vivaient encore avec les idées romantiques du « sturm und drang » de leurs anciens foyers de Russie. C'étaient des hommes qui avaient quitté l'empire des tsars, après la révolution de 1905 dans l'intention de gagner l'Amérique et qui étaient restés en « plan » à l'escale de Paris. Certains se réunissaient à Ménilmontant par exemple, chez l'horloger Scholem ; il y avait ceux qui cherchaient l'occasion d'une discussion en yiddish et ceux qui écrivaient des poèmes et voulaient les lire en public. Cela se passait aux environs des années 1922-1923.

Tous, ouvriers ou intellectuels, arrivés de Pologne ou de Russie, à différents moments, étaient des êtres animés parfois par une véritable passion de la fraternité humaine. Bousculés par la police parfois, traités en parias, ils se sont quand même sentis admis. Ils ont reconnu confusément la profondeur de la République française et se sont donnés corps et âme à la France, lorsque cela fut nécessaire.

On ignore comment ma pauvre grand-mère Pesa vécut jusqu'à ce qu'Henri ait atteint l'âge de 4 ans. On sait seulement qu'elle le mit en nourrice afin de pouvoir travailler comme serveuse et comme cuisinière dans un restaurant juif le jour et pouvoir dormir la nuit dans une très modeste chambre d'hôtel. Au bout d'un certain temps, elle rencontra un certain Kaufman, de son prénom Samuel, répondant au diminutif de « Schmile » mais qui affichait sur ses papiers d'identité le prénom de David, prénom de l'un de ses frères resté en Pologne, au moment où il en était parti. Ce frère partira quelque temps plus tard en Uruguay, son pays d'adoption. Schmile, pour la petite histoire, ira le voir dans les années 1960 ; son frère David tenant d'ailleurs une chaîne d'hôtels de « toutes conditions » à Montevideo. Il ira aussi, à la même époque, visiter l'une de ses sœurs en Israël.

Ce patronyme de Schmile s'explique par son passé trouble en Pologne. Il était en réalité issu d'une famille de musiciens. Fils d'un rabbin de Varsovie, il reçut une éducation religieuse, qu'apparemment il mit de côté pendant longtemps, mais qui le rattrapa au soir de sa vie (il passait en effet ses journées à lire et relire la Bible jusqu'à sa mort qui survint le 26 septembre 1977). Il avait en effet été, très jeune, amoureux à Varsovie d'une jeune fille et il se débarrassa, paraît-il violemment, d'un rival polonais qui l'importunait et qui voulait lui faire faire le tapin. Il dut quitter le pays et se réfugia en Allemagne en 1917, travailla peu de temps dans une usine d'armement d'où il dut, pour d'obscures raisons, partir vers l'Espagne. Il devint marin et alla en Argentine. Il revint en Espagne puis s'engagea dans la Légion

étrangère espagnole, « la Bandera ». Il fut fait prisonnier par le nationaliste Abd-El-Krim qui souleva le Rif contre les Espagnols et les Français en 1921.

Le Rif était la partie du Nord-marocain que l'acte d'Algésiras, en 1906, avait laissé à l'Espagne. Il infligea à l'armée coloniale espagnole la cinglante défaite d'Anoual en cette année 1921. Le protectorat français n'avait en effet laissé aux Espagnols que des miettes désertiques du Nord-marocain et quelques mines de fer. Source de rivalités, ce partage colonial inéquitable fut ainsi mis à profit par Abd-El-Krim, épisodiquement aidé par des fournitures d'armes françaises. La pénétration pacifique par la corruption des chefs tribaux ou la construction des voies de communication combinées avec les expéditions punitives, ne suffisaient plus, quand le butin pris aux Espagnols à Anoual renforça Abd-El-Krim jusqu'à le rendre militairement menaçant pour la partie française dans la zone d'Oujda. En 1925, Abd-El-Krim fut pris en tenaille par les Français et les Espagnols, entre le Nord et le Sud, et vit son ravitaillement bloqué par le débarquement militaire espagnol à Alhucemas. Ce fut la première guerre coloniale du XXème siècle. Il faut savoir que l'Espagne débarqua au Maroc autant de soldats qu'à Cuba 30 ans plus tôt. Quant à la France, contrainte de rappeler ses réservistes, après avoir tenté de négocier à Oujda, elle a corrompu les chefs de tribus qui lâchèrent Abd-El-Krim. Celui-ci fut capturé et déporté à la Réunion en mai 1926). Mais Schmile s'évada dès le début des années 20 du camp de prisonniers, passa en Algérie. Il travailla comme ouvrier boulanger à Alger, et ne voulant pas épouser la fille du patron, amoureuse de lui, il se retrouva clandestinement à Marseille avec cependant un bagage linguistique non négligeable de sept langues (polonais, yiddish, hébreu, allemand, espagnol, arabe, et le français qu'il avait appris à Alger). Il fila peu de temps après à Paris. Désireux de refaire ses papiers, il se rendit à l'état-civil où, lorsque la secrétaire, une antillaise, lui demanda son prénom, il répondit « Schmile », et quand elle lui dit « vous m'épelez, s'il vous plaît ? », Schmile lui répondit en souriant « Vous aussi vous me plaît beaucoup ! », puis il lui donna, avec le sourire, le prénom de son frère David...Et quand elle lui demanda de préciser sa « roue », il lui dit alors « on dit pas la roue , mais la rie ». Il s'agissait en fait de la rue...

Personnage haut en couleurs, il était extraordinairement costaud. Ses énormes mains, autant que je me souviens, lui ont servi, dans sa vie professionnelle, à pétrir la pâte à pain et confectionner de délicieuses brioches et de savoureux gâteaux dans la boulangerie de Belleville, où il avait été embauché. C'est à côté de son travail qu'il rencontra, au milieu des années 1920 Pesa Balberman en compagnie de son petit Henri.

Peu de temps avant de mourir, Schmile avait confié à Annie, mon épouse, que cette jeune femme esseulée lui avait fait pitié. Et ils décidèrent de vivre ensemble. Schmile avait adopté Henri comme son propre fils, d'autant plus qu'Henri n'avait jamais pris contact avec son père biologique.

La famille s'installa en 1926 au 55 rue Bisson, dans le 20^{ème} arrondissement, au fond d'une ancienne cour d'écurie royale de l'Ancien Régime, à côté d'un café qui faisait l'angle de la rue des Couronnes et de la rue Bisson. Cette voie qui s'appelait autrefois rue des Montagnes et reçut en 1867 le nom de l'enseigne de vaisseau Hippolyte Bisson(1796-1827). Ils habitèrent une pièce sans eau courante ni électricité, puis un deux-pièces au-dessus d'un balcon.

Le quartier de Belleville, 77^{ème} quartier de Paris, couvrant 80,7 hectares, est le plus petit quartier du vingtième arrondissement ; il s'étend entre la rue de Belleville au nord, le boulevard de Belleville à l'ouest, la rue de Ménilmontant au sud et la rue Pixérécourt à l'est.

Au Moyen-Age, un chemin partait de Paris et desservait le hameau de la Courtille, la ferme de Savies et un village nommé Poitronville existant depuis le douzième siècle et dont on ne connaît pas l'étymologie. En 1451, ce village prit le nom de Belleville-sur-Sablons, puis Belleville-lez-Paris à la fin du dix-septième siècle, et enfin Belleville en 1730. Au dix-huitième siècle, certains nobles et bourgeois fortunés se firent construire des résidences de campagne dans le village.

A la fin du dix-neuvième siècle, le vingtième arrondissement et surtout Belleville, devenu quartier populaire, furent le théâtre de combats avec de nombreuses barricades érigées pendant la Commune.

Belleville était devenu, dans les années 20, un quartier prolétarien où affluaient les immigrés d'Europe centrale fuyant les pogroms et la misère. Ils s'installaient dans des logements vétustes au loyer faible. Cette zone, classée « îlot insalubre » par les autorités, n'avait pas été touchée par les travaux haussmanniens de la fin du siècle passé. Dans les rues de ce quartier de Belleville, on parlait surtout le yiddish. Les immigrés se retrouvaient volontiers dans les cafés.

Pesa, comme les autres femmes du quartier, allait au lavoir faire la lessive de la maisonnée et passait ses moments à tricoter, d'autant plus que la famille s'était agrandie. Ce lavoir se trouvait rue des Couronnes, en face du café « La Jungle » situé de l'autre côté de la rue Bisson, face au café « Les 3 Billards » qui faisait l'angle avec la rue des Couronnes.

Pour laver le linge, il fallait payer sa place. Il y avait un bac pour laver et un bac pour rincer. On séchait le linge, soit en payant les services d'une essoreuse (machine à claire-voie qui tournait très vite), soit en le suspendant dans la cour. Pour lessiver on achetait un produit bleu

pour blanchir le linge. Hélène née en 1926, qui mourut deux ans plus tard, Edmond né en 1931 et Adolphe dit « Alain » en 1932, puis Léon en 1935, furent les proches d'Henri et de ses parents. Pesa faisait ses courses au marché et, à la grande honte d'Henri, passait son temps à marchander car la vie était dure.

En dehors de la petite épicerie-laiterie de la rue Ramponeau, plusieurs fois par semaine « le chevrier » passait dans les rues du quartier. Il avait ses chèvres, les cloches autour du cou, et le chevrier les tirait devant les gens pour avoir un verre de lait, considéré comme un « remontant ». Une fermière ambulante s'écriait, pour vendre ses fromages de chèvre : « Goûtez mes fromages blancs à la crème », me racontait Gaston, qui était gourmand.

Le dimanche, Pesa se mettait du rouge à lèvres, se parait de ses plus beaux vêtements et partait se promener en famille sur le boulevard de Belleville, vaste et ensoleillé, qui était devenu, un lieu de rendez-vous général. On s'assemblait sur les seuils des maisons, comme autrefois en Pologne. Les gens allaient, le matin aux bains-douches et chez le coiffeur. Puis on prenait quelquefois à jeun un verre avec des connaissances. Plus tard à l'approche de midi, on pouvait aussi apercevoir des tailleurs juifs dans leurs beaux costumes et chaussés de vernis. Près du café « Les Lumières de Belleville » et près de la charcuterie de Jacques de Varsovie, des cercles se formaient qui ne laissaient passer aucune jeune fille sans commentaires ni taquineries. Le dimanche après-midi, le boulevard était souvent vide, car les gens étaient au spectacle ou en promenade. Mais dans les parages du café juif « Les Lumières de Belleville » l'animation et le tumulte régnaient toujours, comme dans une fourmilière. Les gens jouaient aux cartes dans une atmosphère familière et tumultueuse, et où la tabagie obnubilait la lumière avare des ampoules fixées au plafond et sensées éclairer les aires de jeux, tables au-dessus desquelles se concentraient des visages voilés par la fumée des cigarettes, sous les réflexions des spectateurs et sous les verres de thé bouillant, accompagnés de gâteaux au fromage, que les serveuses tendaient par dessus les têtes. Au gramophone, on entendait souvent un chanteur juif-américain s'égosiller sur l'air de : « Yiddishé Mammé ».

L'attachement au respect des Droits de l'homme de ces immigrés chassés de leur pays d'origine par la misère et l'antisémitisme, explique l'ancrage à gauche de la plupart des habitants de ces quartiers de Paris. Schmile aimait à rappeler qu'il n'avait pas pris le bateau au Havre, dans les années 1920, pour s'embarquer pour les USA, car il avait confiance en un pays où sur les frontons des mairies était gravée la devise : « Liberté. Egalité. Fraternité. ».

Même si le fascisme menaçait en Italie depuis 1922 et en Allemagne depuis 1933, les immigrés avaient confiance dans les valeurs de la République française soucieuse d'accueillir

ces travailleurs étrangers pour pallier la pénurie de main d'œuvre qui sévissait en France après la Première Guerre mondiale (la Der des Ders !).

Quant aux enfants de ces immigrés, comme Henri, ceux qui formèrent la deuxième génération, ils s'élevèrent dans la rue car les logements étaient trop exigus. Dans le cas d'Henri, cela s'imposait, car Schmile travaillait la nuit comme ouvrier boulanger et se reposait une partie de la journée. La camaraderie et la fraternité régnaient ainsi dans la rue.

On peut parler à ce propos d'une « génération Belleville », en évoquant la génération d'Henri, car les jeunes vivaient dans le même quartier, avaient le même rythme de vie et la même façon de parler.

A Belleville, l'exiguïté des logements poussait les habitants et surtout les jeunes à établir leurs relations amicales à l'extérieur. C'était des « lieux de stabilité », comme diraient les sociologues. La rue permettait aux enfants de se définir. C'était là qu'Henri côtoyait seul ses camarades de jeu et avec qui il parlait français malgré les nombreuses nationalités d'origine. Mais ses vrais copains étaient ses copains de la cour, la cour des écuries royales du 55 rue Bisson.

C'est en 1926 qu'Henri, à l'âge de quatre ans, fit la connaissance de son futur copain Gaston. Arrivé de Meurthe et Moselle, cette année-là, il avait un an de moins qu'Henri. Gaston n'était pas juif. Ses parents constituaient une famille recomposée, car il avait une demi-sœur, sa mère s'étant remariée au père Largeault. Gaston avait un frère aîné Robert, qui devint par la suite secrétaire des jeunesses communistes du 20^{ème} arrondissement. Dans ce quartier, se déroulait une véritable « East Side Story ».

Henri et Gaston avaient d'autres copains dont « Mama », surnom de Marcel Lemaire, « Lolos », surnom de Lhospitalier, Marcel Gentil, qu'on appelait « Baker », car il était ouvrier boulanger, « Bout dur » à qui on attribuait ce sobriquet, car quand il jouait au football avec une grosse boule en bois, il tapait si fortement dedans avec son pied que des dégâts étaient souvent constatés. Il y avait aussi un garçon qu'on appelait « Caïfa », parcequ'il travaillait au « Planteur de Caïfa » situé au 1 boulevard de Belleville, un grand magasin de produits coloniaux. Devant cette grande boutique on pouvait voir des triporteurs (vélos à trois roues dot une petite à l'avant et deux grosses à l'arrière, supportant une grosse caisse qui s'ouvrait sur le côté, et dans laquelle était transportée la marchandise livrée).

Dans la rue les gosses jouaient avec des capsules de bouteilles à l'intérieur d'un circuit tracé à la craie sur le trottoir ou sur la chaussée. Ils jouaient aussi aux billes dans les caniveaux, ainsi qu'aux osselets. Il y avait le jeu de la marelle, avec des « prisons » qui pénalisaient ceux qui avaient fait un mauvais pas. On jouait aux « plumes » (c'étaient des plumes de porte-plume) à

cinq ou six, avec chacun des plumes de couleur différente (il y en avait de trente sortes). Le jeu consistait à lancer la plumeau plus près d'un triangle tracé, et celui qui rentrait à l'intérieur avait gagné et pouvait continuer à jouer en faisant une « pitchenette » pour déplacer la plume. Il y avait des jeux de courses au sac (on se glissait dans un sac de papier ou de toile de jute et on avançait en sautant en avant le plus vite possible pour atteindre l'arrivée prédéterminée. Le même type de jeu, consistait à avancer avec une bougie placée où l'on voulait avec les mains ligotées dans le dos. Un autre jeu consistait aussi à courir avec un œuf placé dans une cuillère et pour gagner il fallait arriver au but sans le faire tomber.

A côté de la synagogue qui était située dans une petite cour un peu plus haut, rue Julien Lacroix, s'étendait un terrain vague où l'on pouvait ramasser des roulements à billes. En effet le terrain était situé juste à côté d'une usine de roulements à billes. Avec ce butin on en profitait pour se procurer des planches de caisse en bois chez les commerçants afin de pouvoir fabriquer des traîneaux sur lesquels, après avoir fixé les roulements, on s'asseyait pour se laisser glisser du haut de la rue en pente jusque tout en bas.

Quand il y avait le Tour de France, on suivait grâce à la radio et aux journaux, l'évolution des coureurs. Henri et ses copains collectionnaient les photos-timbres des coureurs collés sur le papier qui enveloppaient les caramels. Ces papiers étaient grands comme quatre timbres. C'est ainsi qu'on échangeait ses timbres pour compléter sa collection.

Ces copains se voyaient à la « Kermesse », sorte de petit Luna Park, qui se trouvait boulevard de Belleville, près du métro Couronnes. Là, on pouvait jouer au ping-pong, au billard (il y avait trois billards), au baby-foot, aux appareils électriques. Il y avait aussi Arthur et Arakiel Aslanian (qui étaient arméniens) et Joseph Piekuleck. Puis en 1933, s'installa une boucherie juste à côté de la cour et près du marchand de bonbons. C'était les Szmulewicz. Leur fils Jacquot, qui arriva de Pologne en 1931, à l'âge de six ans et demi, s'appelait en fait Yankel ; il venait rejoindre avec sa mère, le père arrivé déjà en France un peu avant avec sa sœur. A huit ans et demi, il devint le « copain de la cour » d'Henri et Gaston et se vit doté du surnom de « Jacquot le boucher » du fait de la boutique de son père. A coté de la boutique du père de Jacquot, se trouvait l'épicerie juive Gringold et le fournisseur de tissus pour tailleur Jablonka . Jacquot me racontait que pendant que les parents Jablonka faisaient les marchés, les enfants gardaient la boutique et Henri et ses copains commençaient leur éducation sexuelle avec leurs filles Rosette et Paulette...

Dans la cour de l'écurie royale délabrée, le trio aimait jouer « aux gendarmes et aux voleurs », au ballon et à « D'Artagnan ». Tous les trois allaient à l'école du 51 rue

Ramponeau, l'école la plus proche de leur domicile. Henri entra au cours préparatoire le 1^{er} octobre 1928 à l'âge de 6 ans ; il quittera l'école en juillet 1936.

Ses frères Edmond et Alain allèrent à la maternelle puis, à leur tour, à l'école communale Ramponeau où, brillants élèves, ils se retrouvaient souvent en tête de classe. C'est pourquoi, le médecin qui venait souvent à la maison pour les enfants, entendait Pesa lui dire qu'Edmond serait « doctore » et Alain « advocate ». Léon était encore tout petit et avait des difficultés respiratoires. Henri qui était l'aîné, aimait beaucoup ses petits frères. Il avait souffert d'avoir perdu sa petite sœur quelques années auparavant. La tristesse de son père et les pleurs de sa mère l'avaient marqué lorsqu'il avait fallu l'amener à l'hôpital et qu'elle n'était jamais revenue. Pour Léon, le médecin avait recommandé des cures à la Bourboule ou au Mont Dore et Henri, pendant les vacances ou les congés, quand il fut apprenti, faisait la cure avec son petit frère dans les bras.

Les enfants avaient leur monde partagé entre l'école et la rue. L'école Ramponeau fut connue comme la plus dure de Paris au milieu des années 1930, car il y avait souvent des bagarres. Gaston était le plus gros et le plus gentil, Jacquot le plus petit et le plus malin et Henri était le plus fort. Il devint d'ailleurs le plus costaud de l'école après avoir, un jour, dérouillé le prétendant caïd, nommé Der. Ils n'étaient pas de véritables voyous. Malgré tout, la police faisait des descentes plusieurs fois par semaine pour maintenir l'ordre dans le quartier. Dès qu'ils eurent atteint un certain âge, vers 12 ou 13 ans, ils fumaient des « parisiennes » et se prenaient pour des petits hommes, alors que les plus jeunes en étaient encore au « roudoudou » ou au « riquiqui » et aux chewing-gums gagnants.

Leur instituteur, M. Garapin faisait les yeux doux à l'institutrice, Melle Jeannette, mais leur apprenait bien l'Histoire de leur pays d'adoption.

Ils ne mangeaient pas à la cantine. Après la classe, Jacquot allait à la « schoule » à 16h30 rue de Palikao. Henri rentrait à la maison où Pesa était là en tant que mère au foyer, devant veiller à la réussite scolaire de ses fils pour avoir un bon métier plus tard et leur préparer leur repas. Henri « avait l'air sérieux en classe » ; mais il aimait se retrouver dehors et discuter avec ses copains, jouer aux billes et osselets. Le jeudi, tous allaient au patronage laïc ou au patronage protestant (très accueillant). Parfois, Henri recevait de sa mère 5 francs de l'époque pour emmener ses frères au cinéma. Il s'arrangeait pour emmener ses copains et faisait passer ses frères « en douce ». Ils se débrouillaient pour sortir à l'entracte et récupéraient des tickets de sortie pour d'autres séances. De temps en temps, ils chapardaient quelques bonbons et autres friandises. Dans le quartier, il y avait de nombreuses salles de cinéma (rue de Ménilmontant, bd de Belleville, bd de Ménilmontant...) ; on pouvait compter 13 salles. On allait donc au

« cinoche » dans des salles comme « Le Templier », « Le Cocorico », « le Théâtre de Belleville », « L'Impérator » (vers Oberkampf), « Le Belleville-Pathé », « Le Ciné Bellevue » (anciennement « Le Gavroche »). On pouvait aussi aller au « Petit Alhambra », au « Florida », au « XXe Siècle », au « Phénix » ou encore au « Ménil-Palace » (vers Ménilmontant), me raconta Gaston.

Il y avait aussi un vieux cinéma nommé « L'Epatant » (au coin des boulevards de Belleville et de Ménilmontant), où les sièges étaient en bois comme dans les wagons de 3eme classe. Au début on passait des films muets. Il y avait souvent trois films au programme (un film muet, un film de cow-boys et un film d'épouvante.) Les gosses aimaient les films de Charlot (surtout le Kid) et les Laurel et Hardy ou les films de Tarzan. Gaston et Jacquot aimaient évoquer des acteurs auxquels ils aimaient s'identifier comme Errol Flynn et Gary Cooper dans « Les trois Lanciers du Bengale » ou John Wayne dans de superbes westerns. Ils adoraient aussi les films d'horreur et les Walt Disney (Mickey, Donald etc...). Le cinéma « Le Cocorico » était situé entre le café « La Vieilleuse » et « La Goutte de lait » de Belleville, œuvre de bienfaisance qui datait du début du siècle et où l'on pouvait boire et manger.

La deuxième génération, celle d'Henri, aimait surtout les films américains et français. Le spectacle commençait à 13h30 et finissait vers 16 h (actualités, documentaires, grand film sans oublier les spots de publicité qu'on appelait la « Réclame », et souvent on restait à la deuxième séance jusqu'à 18 h, quand c'était possible. Alors que certains cinémas qui projetaient des films en yiddish comme le « Bellevue » et le théâtre qui s'appelait les « Folies Belleville » convenaient mieux à leurs parents qui allaient aussi écouter Edith Piaf et Yves Montand. De temps en temps ils prenaient le métro pour aller dans le quartier de Strasbourg st Denis, au grand cinéma Le Rex, mais cela coûtait plus cher.

Henri et ses copains aimaient bien faire les « 400 coups ». Un jour, Jacquot, qui était malingre se faufila entre les barres croisées de la grille, se glissa, en entrebâillant la porte, dans le couloir d'un cinéma et déroba les friandises et les tickets d'entrée qui étaient entreposés par l'ouvreuse. Bien sûr, ils voulurent les revendre « au noir » devant le cinéma le jour même et furent repérés. La police vint au domicile de Jacquot qui avoua avoir caché les autres billets dans le poulailler de son père. C'était Arthur qui avait été obligé de « vendre la mèche ». Avec Henri, ils passèrent devant un juge pour enfants. Tous furent mis en « quarantaine » à l'école. Et ils furent surveillés en permanence par la police.

Il y avait le patronage laïc le jeudi et ils allaient soit au bois de Vincennes, soit rue Julien Lacroix. Une anecdote me fut racontée par Gaston : « Henri, qui avait fait une bêtise et qui courait vite, ne voulant pas se faire rattraper, heurta violemment avec sa tête, en tournant dans

une rue, un poteau incendie. Il se mit à saigner abondamment de la tête et s'enferma chez lui, dans une pièce. C'est le père de Gaston qui le convainquit d'ouvrir la porte et l'emmena à l'hôpital. Voyant qu'on allait lui faire une piqûre antitétanique, il profita, après qu'on lui eut mis des agrafes, d'un moment d'inattention, pour sauter par la fenêtre et se sauver. C'était ça Henri ! ». Plus tard ces réflexes lui sauvèrent peut-être la vie...

Pendant les vacances scolaires, les gens, surtout les immigrés, partaient à la campagne non loin de Paris, à Villepinte ou à Brunoy ; les jeunes, s'ils restaient à Belleville, fréquentaient les patronages. Les copains allaient quelquefois à Noisy-le-Grand faire du camping, car cela n'était pas loin de la petite maison que possédaient les parents de Lolos. « On en profitait pour draguer et embrasser les filles » me disait Jacquot. Henri avait aussi trouvé une bonne ambiance chez les scouts protestants qu'il fréquentait avec bonheur. A côté de l'église de Ménilmontant, rue de la Mare, circulait un chemin de fer : « la petite ceinture », que l'on prenait pour aller au bois de Vincennes. Naturellement les gens de la première génération et ceux qui respectaient scrupuleusement la tradition religieuse allaient fréquemment à la synagogue. Tous, religieux ou laïcs aimaient bien aller boire un « schnaps » dans un café, comme la « Vielleuse » ou les « Lumières de Belleville ». Henri, lui, adorait manger les plats juifs à la maison ; c'était ça la tradition ! Son père, tous les jours, rapportait de son travail de délicieux gâteaux et il confectionnait lui-même de succulentes brioches qu'on partageait avec les copains. Il y avait les douches publiques et l'école distribuait des tickets, qu'on appelait des « bons », une fois par semaine. La douche durait en principe vingt minutes. On pouvait aller, au choix, aux bains douches de la rue des Pyrénées, de la rue de Belleville ou de la rue de Palikao.

Mais c'est surtout à l'école que la deuxième génération se sentait entièrement française. Les programmes scolaires patriotiques étaient enseignés par des maîtres respectés et souvent républicains convaincus.

Cela faisait prendre conscience des événements cruciaux, surtout au moment du Front Populaire. Grâce aux congés payés, Henri put aller avec sa mère et ses frères à Berck plage. Bravant comme d'habitude tous les dangers, il faillit, un jour de grand vent, se faire emporter au large par un courant marin et il ne dut son salut qu'à un adulte maître nageur qui l'avait aperçu. Il se souviendra toute sa vie de l'esprit de solidarité qui peut surgir de l'homme face au danger...

A l'école Ramponeau, il y avait neuf classes et trois cents enfants. On entendait beaucoup parler du Front Populaire. Jacquot me racontait récemment : « Nous étions tous des petits « rouges ». Un jour, un copain a sorti un foulard rouge et tous les enfants de l'école se sont

mis derrière lui, et on a commencé à chanter « l'Internationale » en faisant le tour de la cour de l'école alors même qu'ils ne connaissaient pas la signification du communisme et du Front Populaire ». Henri reçut un enseignement primaire où l'instruction morale et civique avait toute sa place, de même que la lecture, l'écriture (il eut d'ailleurs souvent, comme punition, de nombreuses « lignes » à faire pendant sa scolarité ; ce qui expliquait sans doute pourquoi il avait une si belle écriture !). On apprenait tous les rudiments de la langue française, la géographie (surtout de la France et son empire colonial) et l'Histoire de France (nos ancêtres les Gaulois, Jeanne d'Arc, Henri IV, Danton, Robespierre...). A 10 ans, on parlait déjà des Droits de l'homme. Les cours duraient trois heures le matin et trois heures l'après-midi. Ces programmes montraient la volonté d'effacer les différences culturelles et de faire entrer tous ces jeunes dans le moule français.

L'école gratuite, laïque et obligatoire, dans l'enseignement primaire, devait aboutir au Certificat d'Etudes qui couronnait la fin de ce cycle scolaire.

En général Henri ne se laissait pas faire et « fonçait dans le tas » quand, dans la cour de l'école ou dans la rue, il entendait le mot « youpin ». Les instituteurs, eux, ne faisaient pas de différence ; ils donnaient des coups de règle sur les doigts quand on était mauvais élève. Mais ils étaient des bons républicains « pas antisémites pour deux sous ! ». « Ils nous apprenaient l'amour de la France ; c'était nos maîtres à penser ; avec eux, on se sentait français comme les autres » attestent encore aujourd'hui Gaston et Jacquot, soixante-dix ans après. C'était cela, le projet assimilateur et universaliste de la République Française et qui avait deux objectifs : construire un socle commun à toute adhésion sociale et nationale et satisfaire l'identité française. L'école communale fut ainsi un véritable lieu d'émancipation pour les enfants.

Henri et Jacquot étaient déjà motivés. Ils firent signer des pétitions pour les Brigades internationales en Espagne et récoltèrent quelques fonds de solidarité. C'est ainsi que plus tard, nous le verront, en 1936, ils n'omettraient pas de distribuer des tracts dans les boîtes à lettres. En effet la guerre civile allait éclater au delà des Pyrénées .

Un certain antisémitisme commença à se développer à Belleville (généralisé par des provocateurs sur la voie publique) et même dans l'ensemble de la population française. On n'avait pas oublié les mouvements du 6 février 1934. Henri se rappelait qu'il s'était vu, à l'époque, lorsqu'il avait 12 ans, derrière une barricade de Belleville, où s'abritaient des antifascistes, et qui se trouvait précisément rue de l'Orillon, non loin de la boulangerie où travaillait son père Schmile. Et certaines organisations, essentiellement de gauche, semblaient offrir aux juifs immigrés une protection bienveillante contre les attaques antisémites.

Contrairement à la situation qui prévalait en 1914, le courant majoritaire au sein des ouvriers juifs n'était plus le Bund, mais le communisme qui était, à leurs yeux, plus libérateur et porteur d'espoir. Le Comité central du Parti créait une sous-section juive (appelée Commission juive), qui coiffait des groupes de langue, regroupés dès 1932 dans la MOI (Main d'œuvre immigrée). Le premier accueil des immigrés était souvent assuré par la Koultour Lige, au 10 rue de Lancry, près de la place de la République, à mi-chemin de Belleville et du Pletzl. Là, le jeune ouvrier, fraîchement débarqué de Pologne, trouvait une bibliothèque, une chorale, un théâtre, une section du Secours Rouge et surtout des cours de français et de yiddish. Le parti s'adressait aux jeunes enfants des militants ; dans les Tsugob shuln(écoles complémentaires), ils recevaient, le jeudi et le dimanche, une éducation idéologique et la culture yiddish. Les patronages juifs communistes, tel que celui de la rue des Panoyaux, à Belleville, ainsi que les colonies de vacances leur permettaient d'apprendre à la fois les chants révolutionnaires français et les chants yiddish, l'histoire du mouvement ouvrier et la conscience de classe. Mais c'est surtout le YASK, le Yiddishe Arbeter Sport Klub(Club sportif des travailleurs juifs) créé en 1929, et affilié à la Fédération sportive des travailleurs, future FSGT, émanation de la CGT, qui fut le plus efficace pour enrôler les jeunes juifs. C'est sans doute la filière qu'utilisa plus tard, Henri pour faire du sport, quand il eut 17 ans ou 18 ans.

L'engagement de la part des immigrés avait pour but de défendre leurs droits élémentaires et de gagner leur vie. Dès le 1er janvier 1934, un journal communiste quotidien en yiddish « Naïe Presse » était diffusé à l'intention des jeunes juifs immigrés de Belleville ou du Pletzl encadrés par le syndicat CGTU d'où émanait le Yask(ouYasc). Le parti communiste créait une Centrale des organisations des travailleurs et du peuple (en yiddish : Tsentrale fun arbeter un folks organizatsies) pour coordonner l'ensemble des activités culturelles et sociales. Il fonda une Union des Sociétés juives de France pour faire pièce à la Fédération, jugée trop proche des sionistes.

Compte tenu des difficultés scolaires liées à son comportement instable, Henri n'était pas toujours particulièrement concentré en classe. Il préférait la rue à l'école. De plus son père, compte tenu de son métier, travaillait, à l'époque, pratiquement toujours la nuit (sauf exception), et sa mère peinait pour élever ses trois frères. Henri devait en permanence trouver un équilibre entre sa famille, ses copains et l'école !

Finalement il passa son Certificat d'études le 21 mars 1937, premier diplôme français de la famille... Sur le diplôme, le nom de « Badower » devint (provisoirement) « Badover » et Henri signe le parchemin avec un « v » ; le « v » avait sans doute, à ses yeux d'adolescent,

une allure plus francophone et permettait d'accélérer son assimilation dans la France de l'époque....

Il était âgé de quinze ans. Il dut alors se rendre à la mairie du XXème arrondissement et se présenter au bureau du Service social pour faire une demande d'embauche. On le questionna sur ce qu'il voulait faire. Il répondit qu'un métier manuel, comme celui d'ajusteur, de décolleteur sur métaux ou bien de tourneur ferait de lui un excellent ouvrier spécialisé. On lui donna l'adresse d'une entreprise. Il s'y rendit rapidement, heureux à l'idée de pouvoir enfin gagner sa vie, avoir de l'argent et aider un peu ses parents. C'est ainsi qu'après un coup de tampon sur son certificat d'embauche, il devint apprenti tourneur. Cet apprentissage aurait dû durer trois ans ! Depuis 1936, les salaires avaient augmenté, et la durée hebdomadaire de travail était de cinq journées de 8 heures .Il gagnait 1 franc de l'heure, soit 40 francs par semaine et donc 160 francs par mois. De plus il bénéficiait de 15 jours de congés payés et des Conventions collectives. Ainsi commença sa vie d'ouvrier.

C'était à la suite de la victoire du Front populaire, regroupant le PCF, la SFIO et le parti Radical (à l'époque lié à la droite et qui était le parti le mieux représenté à la Chambre des députés), aux élections législatives, le 3 mai 1936, que Léon Blum, alors dirigeant de la SFIO, prit les rênes du gouvernement (comprenant 20 socialistes, 13 radicaux et 2 républicains socialistes. Pour la première fois, il y avait 3 femmes ministres, alors que les femmes n'avaient toujours pas le droit de vote.) dès le mois de juin. Il fut soutenu de l'extérieur par les communistes.

L' émergence du Front populaire était due à la crise économique, à la montée d'Hitler, aux scandales financiers, à l'instabilité gouvernementale du début des années 30, à l'existence des Ligues d'extrême droite, armées et de plus en plus nombreuses et à l'émeute antiparlementaire du 6 février 1934 où l'on avait entendu, Place de la Concorde transformée en champ de bataille, des groupes aux relents fascistes : jeunes étudiants, porteurs de « faluches », petits fonctionnaires en pardessus râpés, sportifs costauds et bien nourris, militaires et rentiers, faisant jaillir de leur voix des slogans tels que : « à bas les Juifs et les Bolcheviks ! La Rocque au pouvoir ! ». On pouvait aussi se souvenir qu'à l'époque, parmi les nouvelles lois destinées à limiter l'entrée des étrangers en France, il en était une interdisant l'emploi de plus de 10% de travailleurs étrangers dans chaque entreprise. Cette disposition avait suscité des alarmes dans les milieux professionnels où exerçaient les Juifs étrangers. Des patrons de tout petits ateliers, n'employant que deux ou trois ouvriers s'étaient trouvés en infraction avec la loi. Ce qui expliquait pourquoi il y avait des clubs de chômeurs. Ce succès électoral de 1936 éveilla chez les travailleurs, dont Henri, un immense espoir. Un mouvement

de grève et d'occupation d'usines se mit en place, gagnant toute la France. Près de 2 millions de travailleurs débrayèrent, paralysant le pays. Les patrons s'empressèrent de négocier sous l'égide du gouvernement dans le but d'obtenir la reprise du travail. Ainsi, le 7 juin 1936, les accords de Matignon furent signés par la CGT et le Patronat, à l'initiative du gouvernement. Ces accords mettaient en place, entre autres, le droit syndical et prévoyait la hausse des salaires de plus de 7 à 15% selon les branches. En plus des Congés payés et de la semaine de travail, qui passa de 48 heures à 40 heures, une politique de nationalisations dans l'industrie aéronautique et dans les chemins de fer (naissance de la SNCF) fut mise sur pied. On voyait les classes populaires découvrir le temps libre et les vacances jusqu'alors réservés aux riches et aux « frileuses en calèches ». La politique semblait, malgré la crise économique et la montée des tensions internationales, se soucier du bonheur des citoyens. Léo Lagrange, sous-secrétaire d'Etat à l'organisation des sports et des loisirs, ne disait-il pas « nous voulons que l'ouvrier, le paysan et le chômeur trouvent dans le loisir la joie de vivre et le sens de la dignité ».

Henri me raconta qu'il avait vu défiler près de 1 million de personnes pour la fête nationale du 14 juillet 1936, Place de la Nation. Une kermesse était organisée sur cette place où l'on pouvait voir des manèges, des balançoires et des étals de forains. On entendait retentir à partir de hauts-parleurs la Marseillaise ou l'Internationale ainsi que la musique des bals de nuit. Puis s'étant dirigé vers la place de la Bastille, Henri avait été enthousiasmé de voir affichés d'immenses portraits de Voltaire, de Robespierre, de Rouget de l'Isle, de Victor Hugo et de Henri Barbusse. Paris affichait un air de fête. Les vacances se démocratisaient. En mai 1937 se déroula à Paris l'Exposition internationale, accueillant 50 nations autour du thème « les Arts et Techniques de la vie moderne ». Mon père me racontait que les pavillons de l'Allemagne nazie et de l'URSS stalinienne se faisaient face

Nous étions au dernier trimestre de l'année 1937. Henri apprit à fabriquer en série des pièces métalliques sur un tour parallèle en les usinant les unes à la suite des autres dans une barre et à les ajuster. En dehors de son travail, il faisait du sport au gymnase Japy : il pratiquait les agrès (barre fixe, anneaux et barres parallèles) et faisait de la musculation. Il aimait aussi jouer au billard au café du coin. C'est ainsi qu'il trouvait son équilibre. Le samedi, il allait danser dans les bals populaires avec Gaston, Jacquot et ses autres copains pour mettre en application les rudiments de danse appris le jeudi, au cours de danse où l'on pouvait s'inscrire dès l'âge de 16 ans. Les jeunes, essentiellement de condition ouvrière, aimaient se rencontrer au bal. Gaston, qui ne faisait pas de sport, était, aux dires de ses copains, le roi du tango.

Ces bals populaires, nombreux dans leur quartier ou à Nogent-sur-Marne, leur permettaient de se détendre. Près de la rue des Couronnes se trouvait le « Boléro », un « dancing musette » situé dans un immeuble neuf où celui qui dansait bien pouvait valser sur les grandes tables rondes ainsi que « Le Laurier Rose », en face de la « Mascotte » où Schmile aimait jouer aux cartes. Au bistrot le « ça gaze », rue de Belleville, les jeunes allaient boire et danser, se souvenait Gaston.

De temps en temps, ils descendaient de la « Java », salle de bal connue, située dans une impasse du Faubourg du Temple, et ils en profitaient pour arpenter la place de la République, obligés parfois de défendre de « jeunes juifs bourgeois » agressés par des bandes d'extrême droite, alors qu'eux, qui étaient des « durs », « des ouvriers » des quartiers défavorisés, n'avaient pas peur de la castagne. De temps en temps, ils allaient au café « La Bière des Lions » qui se situait en face du café « La Vieilleuse », pour manger des cacahuètes pour 1 franc, ou pour déguster une choucroute. Ils aimaient aller en bande, le samedi, dès qu'ils eurent 15 ou 16 ans (même s'ils étaient un peu jeunes), dans les « maisons closes », en particulier, rue Notre Dame de Nazareth, « Chez Lucie », où la « passe » coûtait entre 5 ou 6 francs, pour boire compris, dixit Gaston.

La vie s'écoulait dans « l'insouciance ». Henri, à la suite d'une dispute, quitta le foyer familial pour se réfugier chez un copain. Mais la nostalgie fut telle qu'il alla à la rencontre de sa mère, dans la rue, qui lui dit simplement : « rentre vite à la maison ! ». C'était la phrase qu'il souhaitait entendre. Il était difficile de se passer du cocon familial.

Il rejoignit donc le petit logement de 3 pièces, (car entre temps la famille avait changé de logement, en restant à la même adresse, au-dessus de la cour des écuries royales). Comme Schmile gagnait mieux sa vie en 1939, une très belle salle à manger fut achetée à la demande de Pesa, absorbant les économies du ménage. Cet argent leur fit défaut pour affronter les événements à venir. Pesa avait tellement insisté pour avoir un « bel intérieur » que Schmile avait cédé, dilapidant le pécule qu'il avait mis de côté, pour partir aux U.S.A, car il pressentait les futurs événements.

Tandis qu'en France, on continuait à se réjouir de la victoire du Front Populaire, la guerre civile éclata au-delà des Pyrénées entre les Républicains et les Nationalistes dirigés par Franco. En Europe centrale et occidentale, on renforça la surveillance des frontières. En pleine nuit noire, une armée anonyme franchissait en permanence les plaines de l'Europe pour venir en aide à la République espagnole. Les Brigades Internationales recrutaient beaucoup de leurs volontaires dans la lointaine Pologne, dans les rue étroites des quartiers juifs de Varsovie, dans les bourgades somnolentes biélorusses ou polonaises (anciennement

Pologne « du Congrès »), et dans certaines communes françaises où vivaient des Juifs immigrés comme à Montreuil et dans les communes voisines, et naturellement à Paris, notamment à Belleville. Ainsi, dès octobre 1936, près de 35 000 hommes, dont 10 000 hommes venant de France, se répartirent dans 23 bataillons formant 6 Brigades internationales. Cette guerre dura de 1936 à 1939.

Normalement, Henri était sur le point d'obtenir son certificat d'apprentissage. Mais hélas, les événements se précipitèrent et l'obligèrent à quitter son travail à Paris au bout de deux ans pour plusieurs mois.

En mai 1940, survint l'Exode. Sur le territoire français, des millions de gens fuyaient, sur les routes de France, l'invasion des Allemands. Henri partit avec son copain Mama pour se rendre dans les Deux-Sèvres, à Adilly, à côté de Parthenay, afin de rejoindre Gaston hébergé par ses cousins. Près d'Etampes, des avions de l'Italie fasciste, alliée d'Hitler, bombardèrent lâchement les réfugiés lancés sur les routes. Henri, qui avait plongé dans un fossé, vit, lorsqu'il se releva, de nombreux morts et blessés. Apercevant deux vélos renversés par terre, Henri et Mama demandèrent à un gendarme s'ils pouvaient les prendre. Ils décampèrent sur le champ, enfourchèrent les deux vélos et arrivèrent plus vite à Adilly. Henri vit ainsi ses premiers morts. Il affrontait la brutalité de la guerre.

A Belleville, dès septembre 1939, beaucoup de juifs étrangers, conscients qu'Hitler était le plus grand ennemi de la France, avaient contracté un engagement pendant la durée des hostilités, surtout ceux qui avaient vécu durant des années dans l'illégalité, retranchés dans les chambres d'hôtels sans autre pièce d'identité qu'une notification d'expulsion. Sans leur demander beaucoup d'explication, on leur avait notifié d'attendre leur appel sous les drapeaux. Une grande rumeur s'était élevée parmi les juifs polonais, à la suite de la déclaration du Consul polonais à Paris. « J'ordonne... ». C'est ainsi que débutait l'affiche collée sur tous les murs de Belleville, adressée à ceux que les autorités polonaises venaient de priver de leur nationalité. On avait appris l'existence d'une « association de juifs polonais » fonctionnant sous la direction d'un médecin juif assimilé, qui publiait une petite feuille exhortant les Juifs à aller « défendre la Patrie ».

Tous ceux qui étaient partis, volontaires ou réquisitionnés, s'étaient retrouvés dans des centres d'instruction, avant d'être rassemblés dans l'un des trois régiments de la fameuse « armée de ficelle », ainsi nommée parce que les soldats avaient été munis de fusils d'un ancien modèle pourvu de ficelle en guise de courroie. Ces régiments n'étaient appuyés par aucune artillerie et pas d'avantage par l'aviation. Cependant, les volontaires se défendirent héroïquement, tuant des milliers d'Allemands. Leurs morts reposent dans les plaines de la

Somme, des Ardennes et de l'Aisne, jusqu'aux portes de Paris. Les survivants furent faits prisonniers et furent enfermés durant cinq longues années dans des camps de travaux forcés allemands. Savaient-ils que, pour certains, leurs familles étaient promises à un destin encore plus tragique ?

C'était les turbulences de l'Histoire vécues sur les routes de France. « Douce France, cher pays de mon enfance » chantait Charles Trenet ! Henri revint à Paris au bout de quelques semaines. Les Allemands s'étaient déjà installés dans Paris.

N'ayant pu terminer son stage d'apprentissage, dans le dernier trimestre 1940, Henri obtint un nouveau travail chez monsieur Rosenberg, qui avait connu autrefois son père biologique en Pologne. Son patron tenta même de provoquer une rencontre dans un café entre Henri et Szlama ; mais quand Henri, qui n'avait aucun contact avec lui depuis son arrivée en France, l'aperçut, devant tant de ressemblance, il s'enfuit en courant pour ne jamais chercher à le revoir. (« J'eus l'impression de me voir dans un miroir », nous raconta-t-il un jour).

Il travaillait à la machine à coudre, apprenant à faire des pantalons, des manches de veston, à couper le tissu. Il commençait à devenir un petit « schneider » (tailleur).

Cependant le ciel commençait sérieusement à s'assombrir avec les menaces fascistes. Avec la déclaration de la guerre débutait une période d'une infinie tristesse.



Henri à l'âge de 4ans.

Pesa, la mère d'Henri, à son arrivée en France

Pesa et le père de Jacquot

Café à l'angle de la rue Bisson et de la rue des Couronnes



La cour des écuries royales du 55 rue Bisson (photo du haut).

L'école de la rue Ramponeau (photo du bas) : Henri est en haut, le 2^{ème} à partir de la gauche et Gaston, au 2^{ème} rang, est le 3^{ème} à partir de la droite.

La France des Années sombres

Henri venait d'avoir 19 ans. Il était en pleine force de l'âge. Il aimait la vie, et malgré les conditions créées par la guerre et l'arrivée d'un nouveau gouvernement, il espérait que tout finirait par s'arranger. La France, pays de la Liberté, en avait vu d'autres. Cependant, il n'arrivait pas à croire que l'armée française, qu'on disait la plus forte du monde et qu'il avait vue plusieurs fois dans les années passées défilé le 14 Juillet, ait pu être vaincue aussi rapidement.

La prise du pouvoir par Hitler en 1933, les autodafés de Goebbels, les délires de juristes et de théologiens allemands sur une prétendue croisade contre les « démocraties dégénérées », les lois de Nuremberg de septembre 1935 entraînant la perte de citoyenneté pour les juifs, l'« Anschluss » et l'échec de la Conférence internationale d'Evian de l'été 1938 ne proposant que des demi mesures sur le problème des réfugiés allemands, laissèrent indifférentes ou atones les puissances occidentales ! Daladier qui était allé à Munich avec Chamberlain pour rencontrer Hitler disait, malgré tout, « C'est tous des cons », en parlant des Français pacifistes qui étaient venus l'accueillir en l'applaudissant à son retour d'Allemagne. On allait voir dès le 17 juin 1940 le maréchal Pétain « faisant don de sa personne à la France ! », annoncer à la radio qu'il allait demander l'armistice et aspirant à jouer les pères Magloire dont on allait chanter les louanges tous les matins à l'école ! Un véritable culte de la personnalité !!!

Créé dans des conditions inacceptables, ce Régime se retrouvait incarné par un vieux maréchal réactionnaire, âgé de quatre-vingt-quatre ans, hors d'état d'assurer intellectuellement ses fonctions et qui tentait de faire ce que Mac Mahon n'avait pas pu réaliser au XIXème siècle, c'est-à-dire restaurer soi-disant « l'ordre moral ». Racisme et refus de l'étranger caractérisaient l'Etat français au « vichysme » à la solde de l'Allemagne. La raison d'Etat, selon Vichy, n'exigeait-elle pas qu'un gouvernement avisé agisse de façon à donner à la France les meilleures cartes possibles dans la perspective « d'une Europe sauvée du Bolchevisme » mais dominée par l'Allemagne ! La diplomatie de Vichy scellait des rapports empreints d'ambiguïté et de soumission à l'occupant nazi.

De nouveaux décrets tentaient de limiter certains droits ! Un étau se resserrait autour des juifs d'origine étrangère comme la famille d'Henri et aussi contre les communistes. Que se passait-il ? Des mesures racistes étaient placardées sur les murs. La répression semblait se renforcer de jour en jour. Il y avait des militaires allemands partout à Paris. Ils ont même défilé sur les Champs-Élysées. Des pancartes en allemand fleurissent au coin des rues ! Les

journaux disaient que le gouvernement voulait affirmer sa souveraineté pour mieux contrôler lui-même le pays. On sentait la montée de la xénophobie et de l'antisémitisme. Le patron du café de la rue Ramponeau était connu comme étant antisémite ; mais il avait ses « bons juifs » parmi ses clients. C'est ainsi qu'un soir, Henri se chargea de « mettre une bonne raclée » à un adulte, un habitué du café, qui avait manifesté ostensiblement ses sentiments antisémites.

L'Etat français commença à organiser le recensement des juifs. Ainsi le 4 octobre 1940 fut affiché le décret-loi sur « les ressortissants étrangers de race juive ».

Après la crise économique de 1929, la France avait continué à accueillir des réfugiés fuyant le fascisme italien, le nazisme allemand, l'antisémitisme de l'Europe de l'Est ainsi que des républicains espagnols. Des camps d'internement, dont celui de Rieucos près de Mende, accueillirent des milliers d'Espagnols (jusqu'à 226000 en 1939). A la fin de la Guerre civile espagnole, beaucoup retournèrent en Espagne, les autres durent travailler dans l'agriculture, l'industrie ou au service de l'armée française.

En 1939, il y avait environ 300 000 Juifs en France, dont près de 200 000 à Paris, soit 0,75% de la population française (mais près de 4% des Parisiens). Ces chiffres passèrent environ à 340 000 en 1940, à la suite de l'exode des juifs belges et hollandais et de l'expulsion des juifs du Pays de Bade et du Palatinat. Avec l'immigration des juifs d'Europe, le judaïsme français s'était diversifié et divisé. Les Français « israélites » et les immigrés anciens étaient parfaitement intégrés, mais ils étaient souvent déjudaïsés ou en voie de déjudaïsation. Souvent aisés, très fiers d'être Français, les Israélites restaient très attachés à la solution française de l'assimilation. Pour la plupart d'entre eux, le judaïsme n'était pas un phénomène national, ni même une culture, mais une simple confession religieuse parmi d'autres, confession dont beaucoup s'étaient d'ailleurs détachés. Les juifs immigrés récents étaient au contraire presque tous pauvres, comme nous l'avons vu, à Belleville. Cela ne les empêchait d'être très attachés eux aussi à la patrie des Droits de l'Homme. Mais leur judaïsme était beaucoup plus vivant. Ils rejetaient, surtout pour la première génération, l'assimilation totale à la française et se défiaient des Israélites français considérés comme des juifs « honteux », qui n'étaient pas très fiers de ces cousins encombrants, arrivés depuis peu, maîtrisant mal le français.

Avec la montée du nazisme, un certain rapprochement s'opérait entre juifs. D'abord entre les immigrés, dont les associations se regroupaient dès 1928 au sein de la Fédération des Sociétés Juives de France, puis entre les autochtones et les étrangers. Certains dirigeants lucides avaient commencé à collaborer dans le cadre d'une œuvre d'assistance et d'un comité de défense : le Comité d'aide aux réfugiés (CAR) et au sein de la Ligue Internationale contre l'antisémitisme (LICA). En France, avant 1940, les préjugés religieux ancestraux et un

antisémitisme à la Drumont persistaient dans le monde catholique et dans la petite bourgeoisie. Ils furent réactivés très tôt par l'antisémitisme doctrinaire de l'Action Française qui influença toute la droite et surtout par la montée de la xénophobie dans les milieux populaires touchés par la grande crise mondiale des années 30. Les étrangers étaient désignés comme responsables de la montée du chômage, des difficultés sociales et politiques. « Les Juifs et les judéo-bolcheviks » étaient la cause de tous les malheurs de la France ! Le « rassemblement anti-juif » de Darquier de Pellepoix était l'un des nombreux groupuscules qui répandaient ces accusations et dont plusieurs étaient financés par les nazis. Léon Blum, une de leurs cibles favorites, était souvent présenté comme un agent de la prétendue « Internationale juive ». Ce déferlement de haine suscitait de vives protestations dans les milieux de tradition républicaine et au sein des Eglises, notamment chez les protestants et les artisans du Renouveau catholique. Mais, une partie de la grande presse véhiculait quotidiennement des arguments xénophobes et antisémites. C'était le cas de Gringoire, Je suis partout, le Jour. Le pacte germano-soviétique du 23 août 1939 et la déclaration de guerre du 3 septembre 1939 entraînèrent l'ouverture des camps d'internement. Les militants communistes et les syndicalistes furent massivement arrêtés ainsi que, selon l'expression des autorités, « les ressortissants » des puissances « ennemies » : allemands et autrichiens qui étaient pourtant des réfugiés anti-nazis à 90% et souvent des Juifs. Un décret-loi du 18 novembre 1939 prévoyait l'extension des mesures d'internement aux « individus dangereux pour la Défense nationale et pour la sécurité publique » : toute personne étrangère ou française simplement soupçonnée de dangerosité était internée. C'est ainsi que Bernard, Juif de Vienne, né à Stry en Pologne, réfugié en France en 1937, au moment de l'Exposition Internationale et que Henri croisera en 1941 à Beaune-la-Rolande, fut convoqué au commissariat du 3^{ème} arrondissement, où il habitait, arrêté et interné dans un camp de la Mayenne en septembre 1939.

En réponse à l'invasion de la Pologne par les troupes hitlériennes, la France et le Royaume Uni déclarèrent la guerre au 3^{ème} Reich. Adoptant une stratégie défensive, les deux alliés, au lieu d'envahir l'Allemagne dont l'armée était occupée en Pologne, laissant celles-ci régler tranquillement leur compte aux troupes polonaises en moins d'une semaine ! Les militaires français restèrent derrière leur ligne Maginot (le Maréchal Pétain préconisa de la faire renforcer !!) et « jouèrent la montre », les chars trop dispersés ne purent s'opposer à la pénétration allemande ; le blocus maritime (que d'ailleurs les Allemands redoutaient) aurait dû provoquer l'effondrement allemand comme en 14-18. C'était la « drôle de guerre ». Mais le 10 mai 1940, Hitler envahissait les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique. Le

commandement français lança ses troupes pour défendre la Belgique, comme prévu. Le fer de lance de l'armée allemande (10 divisions blindées) traversa le massif des Ardennes, jugé impénétrable par les généraux français et encercla du sud vers le nord l'armée franco-britannique engagée en Belgique. Fin mai et début juin, ce fut la panique dans le monde politique et militaire. Les uns se résignaient à la défaite et réclamaient l'armistice, les autres voulaient poursuivre la lutte en s'appuyant sur les colonies (l'Algérie notamment) comme ils l'avaient dit aux Britanniques. Le gouvernement quitta Paris précipitamment. La bataille de France était perdue, en dépit de la résistance héroïque de nombreuses unités. La campagne militaire causa la mort de plus de 100 000 Français et près de 40 000 Allemands. Les Allemands firent plus de 2 000 000 de prisonniers. Le 10 juin 1940, Mussolini, allié de Hitler, déclara la guerre à la France. Mais, Franco refusa d'entrer en guerre contre la France. Le général de Gaulle se réfugia à Londres. le noyau de la France Libre se constitua avec des réfugiés français. Le président du Conseil Paul Reynaud démissionna, et le président de la République nomma Philippe Pétain à sa place. Celui-ci alla signer l'armistice dans le fameux wagon de 1918. Les conditions de l'armistice furent draconiennes : la moitié nord, ainsi que la côte atlantique passèrent sous occupation allemande. La France dut pourvoir à l'entretien de l'armée d'occupation et payer une indemnité de guerre s'élevant à 400 millions de francs par jour. L'Italie revendiqua l'ancien Comté de Nice et la Savoie.

A la suite de la défaite de la France, et après avoir réuni le parlement le 10 juillet 1940, le Maréchal Pétain obtint les « Pleins Pouvoirs » (constituant, législatif, exécutif, judiciaire). Sur 669 députés et sénateurs, 569 élus issus de la droite, ainsi que la majorité des socialistes et des radicaux votèrent pour ; 20 s'abstinrent ; 80 parlementaires seulement votèrent contre, dont 36 socialistes (29 députés et 13 radicaux). Ainsi 170 parlementaires socialistes votèrent pour Pétain qui s'empressa d'abolir la constitution de la IIIème République et instaura l'Etat français souvent appelé « Régime de Vichy ». La République, le Front Populaire, les communistes, les francs-maçons, les étrangers et les Juifs (surtout les juifs étrangers) furent tour à tour désignés comme responsables de la défaite de la France. Ils étaient « l'anti-France » ; donc il fallait les empêcher de nuire !

Ainsi, de 1941 à 1945, la société française avait assisté sans broncher à l'élimination de la sphère nationale d'une partie des habitants de la France ; élimination qui fut organisée par des bureaucrates soutenus par des réseaux administratifs zélés obéissant aux ordres du gouvernement de Vichy qui eut pour chef Pierre Laval en 1940, puis l'amiral Darlan en 1941-1942, et à nouveau Laval, jusqu'à la chute du Régime de Vichy en 1944.

Ce fut la mise en place d'un régime criminel qui décréta ses lois d'exclusion. En plus de l'antisémitisme calqué sur l'Allemagne, on retrouvait : l'enrôlement de la jeunesse, la glorification de la mère de famille, le culte du chef, le thème du retour aux « vraies » valeurs, l'anticommunisme, le militarisme etc....

L'embrigadement social fut appliqué : à l'occasion de grandes cérémonies, dans les stades, on faisait défiler les enfants en tenue de sport, en chantant « Maréchal, nous voilà ! ». Ma mère me racontait que son institutrice avait appris à sa classe à chanter cet hymne pétainiste repris tous les matins. D'ailleurs Pétain, sous le couvert de son slogan « Travail, Famille, Patrie », enserra l'ensemble des Français dans un réseau de hiérarchies parallèles, à partir de sa « Légion française des combattants » (LFC). Le service d'ordre de cette Légion (SOL), groupe paramilitaire comprenant quelques milliers d'hommes, devint par la suite « la Milice française ». Sous le nom de « Révolution Nationale » fut créé ainsi un régime autoritaire où tous les fonctionnaires, les militaires et les magistrats, devaient prêter serment de fidélité !

Toute une série d'ordonnances discriminatoires ou spoliatrices allaient s'appliquer. Un Commissariat général aux Questions juives fut créé en mars 1941 à la demande des Allemands et de Darlan. Il fut confié à Xavier Vallat qui se défendait de vouloir persécuter les Juifs et prétendait exercer seulement une sorte d'antisémitisme d'Etat à la française, pour mettre fin à « l'influence dissolvante des étrangers ».

La France fut partagée en plusieurs zones. L'économie était en lambeaux. Le gouvernement de la France, avant même que les Allemands n'aient demandé des mesures contre les juifs, anticipa l'antisémitisme nazi et décréta, un mois après l'armistice, la révision des naturalisations obtenues depuis 1927. Ainsi, sept mille Juifs perdirent la nationalité française. Sur cette lancée, le gouvernement de Vichy, le 27 août 1940, abrogea la loi Marchandeaup, datant du 21 août 1939, qui interdisait toute propagande antisémite dans la presse. Dès lors, on assista à une débauche d'articles contre les Juifs.

Une première ordonnance du statut des Juifs fut promulguée le 27 septembre 1940 établissant : « le recensement de toute personne de religion juive ou qui a plus de deux grands parents juifs ; l'interdiction de tout Juif qui a fui la zone occupée d'y revenir même s'il y est domicilié ». Une affichette stipulant : « entreprise juive » dut être apposée sur les vitrines concernées.

Puis, sans attendre la pression venue de Berlin, le gouvernement de Vichy décida l'exclusion des Juifs de la communauté nationale par le Statut du 3 octobre 1940 qui instituait : l'interdiction d'exercer dans la Fonction publique ou d'avoir une activité libérale (le Conseil de l'Ordre des médecins et des dentistes fut créé). Les entreprises commerciales furent

placées sous le contrôle d'un administrateur « aryen ». En plus de l'aryanisation économique, le Commissariat promulgua, le 2 juin 1941, un second statut plus strict que le premier, et au cours de l'été 1941, le numerus clausus fut institué pour le Barreau(2%), les professions médicales(2%), et les étudiants des Universités(3%).

Humilié, économiquement marginalisé, contraint de vivre comme un paria, le Juif de France vivait alors en permanence dans l'angoisse et la précarité. A partir du 4 octobre 1940, les préfets avaient eu la possibilité d'interner les étrangers juifs uniquement parce qu'ils étaient juifs et étrangers. Un an plus tard, le gouvernement créait une Police aux Questions juives, la PQJ recrutant surtout des antisémites et des individus douteux. Le 29 novembre 1941, toutes les organisations étaient dissoutes (à la seule exception du Consistoire central considéré comme purement confessionnel et qui continua à dispenser aux Juifs le produit de ses collectes tout en multipliant les protestations solennelles auprès de Vichy). Elles durent être remplacées par l'UGIF (Union générale des Israélites de France) placée sous le contrôle du Commissariat. Dès le début de la guerre et surtout après l'armistice, les organisations juives centraient leurs actions sur des œuvres de bienfaisance et sur l'assistance. Elles devaient contrer les tentatives allemandes de contrôle de leurs activités afin d'isoler la communauté juive. Le Comité de coordination des œuvres de bienfaisance du Grand-Paris, créé sous la pression des services allemands en janvier 1941, laissa la place à l'UGIF, dans les deux zones, qui rassembla presque toutes les organisations juives à l'exception du Consistoire). La création de l'UGIF, par une loi du gouvernement de Vichy, et qui en faisait un « Etablissement public autonome », Etat dans l'Etat, avait été voulue par le Judenreferent Dannecker, expert SS de la question juive, qui entendait associer les Juifs à leur propre élimination, comme dans tous les pays occupés. Selon l'article 2 de la loi : « tous les Juifs domiciliés ou résidant en France » devaient être obligatoirement affiliés à L'UGIF. Son conseil d'administration, choisi parmi les Juifs de nationalité française, était désigné par le Commissariat général aux Questions juives. Mais comme nous l'avons déjà vu, la politique d'inspiration xénophobe allait bien au-devant des exigences allemandes en édictant très tôt l'internement des étrangers et en adoptant une législation antisémite impitoyable.

Ainsi, la création de camps d'internement fut retenue dont ceux de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande, dans le Loiret. Dès lors, comment survivre ? Pour ne pas mourir de faim, certains Juifs passèrent la ligne de Démarcation et trouvèrent refuge dans la zone non occupée pour travailler illégalement dans des entreprises exploitant cette main- d'œuvre.

Ma mère, qui travailla, dès l'âge de 15 ans, pendant plus de deux ans, comme finisseuse, « petite main », dans l'atelier de Mme Lapointe(âgée de 72 ans) au 5 rue des Commines à

Paris(emploi qu'un cousin de son père, qui habitait au n° 28 de la même rue, lui avait trouvé), était contrainte par sa patronne à livrer des vêtements ou aller faire des retouches ou des ourlets chez les clients, après le couvre feu de 20 heures ! Cet atelier se trouvait au 5^{ème} étage de l'immeuble en bas duquel se trouvait un petite boulangerie (où Claudine essayait de se procurer de quoi s'alimenter, car tout le monde avait faim).Elle devait cacher son étoile jaune sous une longue écharpe. Elle faisait tenir son étoile avec des épingles, car sa patronne ne savait pas qu'elle était Juive et ses deux collègues filles qui travaillaient dans l'atelier non plus (elle la retirait en arrivant à l'atelier). Le matin elle s'arrangeait pour venir à pied de Montreuil à son travail, mais quand le soir elle regagnait son domicile avant 20 heures, elle prenait le métro dans le dernier wagon (où les Juifs devaient obligatoirement voyager, au cas où elle aurait été contrôlée.). Sa chevelure blonde et ses yeux verts la sauvèrent un jour lors d'un contrôle de son identité par une patrouille allemande. Elle eut la présence d'esprit de leur présenter sa carte de sport tricolore où figurait sa photo. La jolie « mädchen » (ma mère rapporta ces propos qu'elle entendit de la bouche des soldats allemands) avait eu de la chance. Sa blondeur n'entraînait pas dans les caractéristiques des juifs établies par les nazis...

Les juifs étaient accusés d'organiser le marché noir, auquel certains se livraient pour survivre. Mon grand-père maternel, héros de la guerre de 14-18, engagé volontaire, blessé à Verdun, fut arrêté avec une valise remplie de victuailles. Emmené au commissariat de Montreuil, il fut emprisonné à la Santé. Il ne dut son salut qu'à un concours de circonstances ; il n'y avait pas encore d'otages ; sa sœur Rosette fréquentait un brigadier (Lucien Clément, qui devint son second mari) qui était dans la Résistance et réussit à le faire sortir de prison peu de temps après.

Les Juifs avaient été pris au dépourvu. Certains d'entre eux avaient protesté auprès du gouvernement, mais beaucoup n'avaient pas encore réalisé pleinement la gravité du danger. Ils avaient continué à faire confiance au Maréchal pour les défendre, surtout parmi les Israélites de vieille souche. Une petite partie des Juifs, environ 10%, avait compris qu'il valait mieux se faire oublier et ne pas se déclarer au recensement. La plupart des dirigeants du judaïsme français, siégeant dans les différents organismes, tels que l'Alliance israélite universelle, le Consistoire et les multiples interlocuteurs religieux de l'Etat (dont les juifs de l'est), étaient obligés de se fondre dans l'UGIF, pour pouvoir continuer à aider leurs coreligionnaires par des moyens autorisés. Tous ces hommes s'inscrivaient dans la tradition de la grande bourgeoisie française légaliste à laquelle appartenaient les dirigeants de l'UGIF, qui étaient d'anciens hauts fonctionnaires, des banquiers, des industriels et des hommes politiques. A l'inverse, les Juifs originaires d'Europe centrale, immigrés en France depuis le

début des années 20, comme ma famille paternelle, connaissaient toutes les difficultés d'insertion, après être arrivés dans le plus total dénuement, souvent en situation plus ou moins irrégulière, avaient des opinions socialisantes ou communistes, en plus du sionisme. Leurs idées étaient totalement opposées à celles des notables du judaïsme français. De 1942 à 1945, des dizaines de milliers de juifs étrangers, puis français, privés de ressources et dans un désarroi total, firent appel en toute confiance à l'UGIF, organisation de notables rassurants, plutôt que de fuir et de se cacher. On connaît la suite : les principaux responsables furent presque tous déportés. Les dirigeants de l'UGIF, évoluant par la force des choses, ne surent pas se saborder suffisamment tôt, avant 1943, pour tenter de sauver le maximum d'enfants et d'adultes traqués par la Gestapo et la Milice. L'UGIF, chargée d'assurer la représentation des juifs auprès des pouvoirs publics, dut remplir des missions d'assistance, de prévoyance et fut contrainte à puiser dans un fonds de solidarité alimenté conjointement par les revenus tirés de la confiscation des biens israélites et par la part versée par les Allemands prise sur les spoliations. Il fut reproché aux responsables de n'avoir pas procédé à l'évacuation des foyers de l'UGIF qui devinrent en 1944 les cibles privilégiées des ultimes déportations. Les dirigeants de cette institution se persuadèrent que les mesures anti-juives frapperaient principalement les juifs étrangers qui représentaient à leurs yeux un danger politique. Mais en acceptant, au nom de la politique du moindre mal, la loi raciste de l'occupant, afin d'éviter que la répression ne frappe les juifs français, ils se sont eux-mêmes fourvoyés, aveuglés par leur tâche les conduisant à un marchandage avec l'occupant. Ils furent d'ailleurs les instruments de leur propre perte, après avoir causé celle de milliers de gens. Une toute petite minorité, incluse dans l'UGIF, comme la fédération des sociétés juives de France, les Eclaireurs israélites de France (E.I.F.) et l'OSE, réussirent à se servir de cette institution pour couvrir leurs activités clandestines. Seuls, les plus lucides et une poignée de jeunes avaient commencé à se cacher et à entrer en contact avec les premiers Résistants (c'est ce que fit Jacquot et sans doute ce qu'aurait fait Henri, s'il n'avait pas été déporté). Il faut rappeler qu'à côté de l'UGIF, (organisme officiel contrôlé par Vichy) et des E.I.F, agissaient clandestinement les militants du 36 rue Amelot, les MJS(Mouvement des Jeunes sionistes),les FTP-MOI (Francs-tireurs Partisans de la main d'œuvre immigrée),l' « Armée juive »(une organisation juive de Combat), le CDJC (créé, à Grenoble, par Isaac Schneersohn) et tous les Juifs engagés dans des mouvements de la Résistance et dans les Maquis, comme, par exemple, le réseau « Libération », « Ceux de la Résistance »et « Franc-Tireur ». D'autres Juifs rejoignirent le Général de Gaulle à Londres et s'engagèrent dans les Forces Françaises Libres. Il ne faut pas oublier non plus l'aide d'organisations non-juives,

pour la plupart humanitaires ou religieuses, dont la CIMADE (protestants) et Amitié chrétienne (qui avait une conception différente de celle d'une partie de la hiérarchie catholique) agissant en coopération étroite avec des circuits juifs clandestins. Enfin, il ne faut pas omettre les initiatives individuelles et spontanées de nombreux Français.

En zone occupée, le port de l'étoile jaune fut rendu obligatoire par l'ordonnance n°18 du 1^{er} janvier 1942, et celle-ci devait être cousue sur un vêtement avant le 7 juin 1942.

Ainsi, à partir du moment où le recensement et le statut des juifs furent imposés en France et dans la plupart des pays occupés, la solution finale pour l'extermination des Juifs était programmée : 1942 était devenue « l'année de la honte » !

Les arrestations allaient s'enchaîner à un rythme rapide, et les tractations entre Laval, Bousquet et les autorités allemandes entraînant la déportation de familles entières, vieillards et enfants compris, déshonorèrent la France. Dans un premier temps, les juifs français échappèrent de peu à la déportation à la suite des pressions exercées par l'opinion publique et certains prélats de l'Eglise (ce qui était l'exception). L'annulation du décret du 22 septembre 1942 qui programmait la déportation de 4500 juifs supplémentaires s'ensuivit. Vichy participa activement à « la Solution finale » orchestrée par l'Allemagne nazie.

Henri, lui, n'a pas eu le temps de connaître l'étoile jaune, puisqu'il fit partie de la « rafle du billet vert » du 14 mai 1941. Le « billet vert », convocation reçue le 13 mai, était en fait une véritable « escroquerie à la crédulité » commanditée par les Allemands et exécutée par la police française, qui participait avec zèle à l'organisation des basses œuvres de l'occupant. Cette honteuse attitude de la police et des 40 000 gendarmes français, relayée par la Milice française et la Gestapo, établissait les prémisses d'une chasse effrénée aux Juifs, encouragée par des dénonciations criminelles qui allaient tragiquement faire basculer le destin de familles entières. CELA, JE NE LE PARDONNERAI JAMAIS !

Un agent de police vint donc remettre à Pesa, sa mère, un billet vert, plié comme un pneumatique, et sur lequel on pouvait lire :

« Préfecture de Police

Paris le 9 mai 1941

Monsieur Hersz Lajb BADOWER
Demeurant 55 rue Bisson PARIS 20ème

Est invité à se présenter en personne, accompagné d'un membre de sa famille ou d'un ami, le 14 mai à 7 heures du matin à la caserne des Tourelles.

Prière de se munir de pièces d'identité.

La personne qui ne se présenterait pas au jour et heure fixés s'exposerait aux sanctions les plus sévères.

Pour le Commissaire.

Prière de rapporter la convocation. »

Henri, flanqué de Schmile, également convoqué pour « examen de situation », se rendit à la caserne des Tourelles, boulevard Mortier, au métro Porte des Lilas. Il faisait partie, avec son père, (qui, au départ, ne voulait pas y aller, car il avait des doutes, compte tenu de son expérience de l'antisémitisme polonais) des 3710 personnes qui se sont présentées sur les 5000 personnes convoquées. Arrivés sur les lieux, ils virent les portes de la caserne se refermer sur eux et leur carte d'identité fut confisquée. Henri était persuadé qu'il s'agissait d'une simple vérification de leur situation, espérant pouvoir repartir au travail le plus tôt possible après ce qu'il croyait être une formalité. Quand Henri et Schmile furent empêchés de repartir, ils protestèrent violemment, mais la caserne était devenue prison, et les gendarmes, armés de fusils, les incitèrent à se calmer. On fit prévenir Pesa pour qu'elle leur fasse porter rapidement des vêtements. Quelques heures plus tard, on les emmena, sous escorte, dans des autobus jusqu'à la gare d'Austerlitz. Entassés dans un autobus qui arborait un drapeau jaune pour éviter tout contact avec la population (le drapeau jaune signifiait qu'il s'agissait d'un transport d'individus atteints de maladie contagieuse, peste ou choléra), ils arrivèrent à la gare, où un train spécialement préparé à leur intention, les emporta dans la région de Pithiviers et s'arrêta à Beaune-la Rolande dans le Loiret. Le motif officiel de leur internement était libellé ainsi : « En surnombre dans l'économie nationale. » !

En mai 1941, s'arrêtait provisoirement le destin commun de la bande de copains de Belleville. Henri, arrêté et interné, fut le premier à quitter Paris.

Gaston devait aller à Compiègne pour travailler avec l'un de ses copains, un certain Lhospitalier, surnommé Lolos, dont le père dirigeait une entreprise de la firme Brand, qui travaillait pour les Allemands. On lui avait dit qu'en travaillant ainsi, il pourrait rester en France. Malheureusement, dès qu'il eut 20 ans, en mars 1943, il fut convoqué et mis dans un

train (sans manger de toute la journée) pour aller travailler en Allemagne comme « personne contrainte à travailler en pays ennemi » dans le cadre du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Le train passa à Aix la Chapelle et il dut s'activer sur un barrage près d'un lac, qui fut bombardé par les Alliés. On l'envoya ensuite à Dortmund, car on avait besoin de mécanicien, ce qu'il n'était d'ailleurs pas, et il fut en fait manœuvre. Son frère Robert, prisonnier de guerre, s'était retrouvé dans une ferme allemande, comme « prisonnier libre ». Il était devenu l'amant de sa patronne dont le mari était mort à la guerre qui avait écrit pour héberger Gaston pendant quelques jours. Joseph, dont la famille vivait en France depuis longtemps, se glissa dans les « Chantiers de jeunesse ». Jacquot, avant de passer dans la Zone libre, fut abordé un jour ,alors qu'il jouait aux cartes avec trois copains dans un café de Belleville, par un certain M.M(Maurice Mirowski),qui leur proposa de distribuer des tracts et de coller des affiches. Il entra ainsi dans la Résistance et se cacha à Lyon et Grenoble, où il accomplit de nombreux actes d'héroïsme. Il tua beaucoup de Collaborateurs, des inspecteurs de police véreux, des membres de la Gestapo et des Miliciens pourchassant les Résistants. Il fit partie des FTP-MOI qui menèrent une guerre offensive contre l'occupant et fut un héros méconnu de l'ombre. Au cours de son séjour lyonnais, il cacha chez des copains à lui, deux des Résistants présents dans la voiture aux côtés de Lucie Aubrac, lors qu'elle fit évader de prison son mari Raymond. C'était la fin des aventures des poulbots de Paris-Belleville.

Revenons au sort d'Henri et des Juifs demeurés en région parisienne en 1941. La Préfecture de Paris continua sur sa lancée, puisque le 20 août, après avoir bouclé le quartier du 11^{ème} arrondissement, 4232 hommes juifs, dont 1500 nés en France ou naturalisés depuis longtemps, âgés de 18 à 50 ans, furent arrêtés et internés à Drancy, où des dizaines de personnes, au bout de quelques mois, moururent de sous-alimentation. Le 12 décembre, en représailles d'attentats dirigés contre des militaires allemands, 743 juifs français, dont certains âgés de plus de 60 ans, furent incarcérés à Compiègne. C'était des personnalités connues, hommes politiques, avocats et près de 500 anciens combattants de la guerre de 1914-1918, qui avaient été décorés pour leur héroïsme. Ils furent soumis à de très dures conditions d'internement, avant d'être, pour la plupart déportés avec d'autres Juifs, par le premier convoi parti de France à destination d'Auschwitz, le 27 mars 1942.

La coopération policière franco-allemande avait fonctionné selon un plan méthodiquement préparé. Elle précédait ainsi les directives de la conférence de Wannsee du 20 janvier 1942, qui mit au point « La solution finale » visant l'élimination de tous les Juifs. En mai 1942, Heydrich, adjoint d'Himmler, et René Bousquet, Secrétaire général de la police de Vichy (ayant pratiquement le rang de ministre rattaché au chef du gouvernement Laval)

s'accordèrent pour déporter les juifs apatrides internés en zone occupée et, sur proposition zélée de Bousquet, ceux qui l'étaient en zone non occupée ! Les 16 et 17 juillet 1942, la police française arrêta 12884 juifs, étrangers pour la plupart, hommes, femmes, vieillards et enfants y compris ceux qui étaient nés en France. A l'aube du 16 juillet, tous les quartiers furent cernés. On fit sortir les gens de leurs lits, y compris les femmes et les enfants. Les « paniers à salade » grillagés parcouraient le boulevard de Belleville, emplis de passagers au visage épouvanté. Des voitures cellulaires noires faisaient constamment la navette entre les rues du quartier et le commissariat.

Ils furent enfermés au Vel d'hiv, dans le 15^{ème} arrondissement de Paris, sur la rive gauche de la Seine. Le Vélodrome d'Hiver fut rapidement bondé, les galeries remplies de « gisants », l'air irrespirable en ces jours de forte chaleur dans ce camp de concentration improvisé.

Les célibataires et les couples sans enfants furent transférés directement à Drancy pour être déportés vers l'Est ; les parents avec enfants passèrent, eux, par Beaune-la-Rolande et Pithiviers, camps vidés des juifs arrêtés en mai 1941.

Après la rafle massive du 16 juillet 1942, les petits groupes de rescapés juifs de Belleville vivaient dans l'angoisse la plus extrême, constamment en but aux rumeurs les plus sinistres concernant les actes de l'occupant allemand. Dans les rues, des physionomistes spécialisés scrutaient les passants. Tout individu d'origine tant soit peu suspecte à leurs yeux était interpellé ; des « moutons » se faufilaient dans les queues, stationnant devant les boutiques d'alimentation, faisaient les cent pas aux bouches du métro, montaient les escaliers des immeubles, collaient leurs oreilles aux portes des logis. Les rescapés provisoires du Belleville juif se retranchaient derrière les portes verrouillées. Les gens s'efforçaient de « laver » la marque du tampon rouge, les désignant comme juifs, apposé sur leur pièce d'identité. C'est ce que raconta, à mon père, monsieur Rosenberg dans l'après-guerre. Une nouvelle activité clandestine se développa, celle de la confection de fausses pièces d'identité.

Femmes et enfants se retrouvèrent donc parqués dans les camps du Loiret. Au bout de quelques jours, les gendarmes séparèrent, parfois à coup de crosse, les mères de leurs enfants et elles furent acheminées vers Auschwitz. Ma grand-mère, arrêtée sans ses enfants, fut emmenée directement à Drancy pour être déportée à Auschwitz.

En zone non occupée, début août 1942, près de 10 000 juifs furent livrés aux Allemands pour être déportés. CE QUI FUT UN CAS UNIQUE EN EUROPE.

A Paris, des gardes aux entrées des grands hôtels réquisitionnés et des bâtiments administratifs furent abattus. Le tout-puissant commandant du « Gross Paris », von

Stulpnagel, se répandait en menaces virulentes contre les « terroristes » dans ses Avis placardés sur les murs de la capitale et publiés dans les quotidiens. Il y était aussi question d'otages exécutés en représailles. Le commandant allemand voulait faire croire que la « paisible » population parisienne n'était pas impliquée dans les actes de terrorisme, que « les responsables se composaient de Juifs, d'étrangers, d'éléments criminels et d'Espagnols rouges ».

Ainsi « la chasse aux Juifs » fut ouverte dans toute la France avec l'appui de la Milice française. A cela, s'ajoutèrent les multiples incarcérations, les tortures, les fusillades de ceux, juifs et non-juifs, qui résistèrent ou refusèrent de collaborer.

Mais sans le courage de nombreux Français, de tous horizons, qui ont pris de gros risques, parfois au péril de leur vie, en les cachant ou en les aidant, il y aurait eu encore beaucoup plus de victimes. Le gouvernement de Vichy et tous ses collaborateurs ne représentèrent pas le peuple de France.

L'INTERNEMENT à BEAUNE- LA-ROLANDE

Revenons à l'histoire d'Henri, arrêté en mai 1941, lors de la rafle du « billet vert » et interné avec 2140 hommes à Beaune-la-Rolande tandis que 1607 autres l'étaient à 23 kilomètres de distance à Pithiviers ; les deux camps qui comprenaient de nombreuses baraques étaient entourés de barbelés et gardés par des gendarmes. Dès l'arrivée, il fallut s'inscrire sur une liste pour avoir un numéro de baraque. Les conditions de logement étaient rudimentaires : 100 à 120 hommes entassés par baraque. Chacun fut doté d'un lit en bois et d'un matelas bourré de paille. Le lendemain matin, ce fut la pagaille pour se laver, manger, faire ses besoins. Les internés durent s'organiser eux-mêmes. C'est en allant aux latrines, situées à l'extérieur des baraques, que les discussions commencèrent. Les gens d'un certain âge, ceux de la première génération, étaient pessimistes, car ils connaissaient les drames qui s'étaient déjà produits en Pologne et en Allemagne. Pour eux c'était l'accablement. On commença à s'organiser. Des responsables furent choisis selon leur expérience et leur personnalité. L'un de ceux qui fut nommé chef du block 2, s'appelait Jacques Furmanski, né le 10 avril 1903 à Varsovie. Il fut apparemment respecté par tout le monde. Il avait ainsi suffisamment d'autorité pour régler tous les problèmes matériels et pour établir des rapports sur la situation à l'intérieur du camp afin d'être écouté par l'officier de gendarmerie chargé d'assurer l'ordre. Un responsable fut nommé pour chaque baraque. L'âge des détenus se situait entre 19 ans et 55 ans. Les plus jeunes pensaient être dans le camp pour un temps limité. Henri et Schmile se portèrent volontaires pour travailler à la cuisine et firent ainsi la connaissance de Maurice Jakubowicz, Youtek Godfryd, Bernard Hubel et Philippe Wodka. Tandis que certains s'occupaient de la cuisson, d'autres faisaient les pluches (pommes de terre, rutabagas). Le camp s'organisait. Henri se retrouvait donc dans le block n°21, celui des cuisines, avec ses copains. L'alimentation insuffisante fut améliorée, dès novembre, par la Croix-Rouge et par des organisations juives regroupées autoritairement au sein de l'UGIF. Certains faisaient du sport (volley, ping-pong, musculation), d'autres organisaient des conférences. Henri me racontait qu'ils étaient deux, dans tout le camp à pouvoir soulever un essieu de voiture pesant 60 kg et le maintenir en l'air d'un seul bras : un ancien déménageur et lui. Bernard Hubel me raconta qu'Henri pouvait soulever, tout seul, une cuisinière de l'armée de plus de 90 kg. Entre les ouvriers qui n'avaient fréquenté que la communale et les intellectuels, le courant passait. A Beaune-la-Rolande, se côtoyaient des médecins, des ingénieurs, des artistes, des philosophes, des sportifs et même un chanteur d'opéra. Les uns étaient ouverts, d'autres étaient effacés ;

mais cela ne voulait rien dire, puisque l'un d'eux, appelé « le légionnaire », réputé sympathique devint un terrible kapo à Auschwitz. Henri, qui n'avait pas oublié ses habitudes de justicier, se chargea, un jour, de mettre une correction à un interné qui avait sérieusement amoché son copain Philippe dont il était très proche.

Un certain Grünbaum était, paraît-il, un homme de qualité, un intellectuel qui s'évertuait à transmettre ses connaissances aux autres internés. Le docteur Zaidman donnait des cours de secourisme. Il apprenait à faire des bandages, à porter des blessés. C'était un Résistant et, quelque temps plus tard, il s'évada. Une autre personnalité marqua Henri et ses nouveaux copains ; c'était un véritable poète qui récitait des poèmes et racontait des histoires en yiddish très drôles. Il eut, sans doute, un rôle bénéfique sur le moral des internés. Il y avait aussi des soirées où un chanteur d'opéra donnait des récitals. Parmi les internés « intellectuels », un groupe se forma. Un garçon qui était étudiant et qui se spécialisait dans la politique organisait des débats où il expliquait pourquoi ils étaient internés. Il leur parlait de démocratie, de liberté et d'Histoire. Henri l'estimait beaucoup et de plus le trouvait humble et gentil. On créa une bibliothèque. Des cours étaient donnés quotidiennement. En juin 1941, lors des visites du dimanche, les familles apportaient des livres et des journaux. Henri apprit à jouer aux échecs avec Youtek. Pendant l'hiver 1941, les conditions de vie ne furent pas faciles, car il neigeait et il faisait très froid. Beaucoup d'internés n'avaient ni vêtement chaud ni chaussettes ou bottes. Il fallait être solide pour ne pas tomber malade et garder le moral. Henri sortait du camp de temps en temps, pour aller travailler à l'extérieur et faire des courses. Il avait un « petit faible », pour la fille du boulanger de la ville, lui, qui était aussi fils du boulanger Schmile. Lequel, ayant un ulcère gastrique, fut exceptionnellement libéré pour « maladie incompatible avec la vie des camps ». Opéré à l'hôpital Rothschild, il retravailla, au noir, dans une boulangerie, chez Mr Schneider, rue de Trévisse, avant de partir à la fin de l'année 1942, en Bretagne. Il se faisait passer pour un Alsacien à cause de son accent. Il prit des risques. Parlant bien allemand, muni de faux papiers, il fit de dangereux aller et retours entre la Bretagne et Paris, pratiquant en quelque sorte la « traversée de Paris » avec des valises remplies de viande. Il faillit souvent se faire prendre.

Auparavant, pendant l'été 1941, Pesa venait avec ses enfants voir Henri (et Schmile, avant qu'il ne soit « parti » pour se faire opérer). Elle apportait de la nourriture, des gâteaux, qu'il partageait avec ses copains, un pull qu'elle lui avait tricoté. Mais Henri était inconscient du danger au milieu de ses copains. Il restait un peu avec sa famille, lors des visites, puis se précipitait pour reprendre sa partie de volley. Plusieurs fois par semaine, il y avait des séances de chant choral et Henri aimait bien en faire partie pour chanter des chansons populaires. Il y

avait des pièces de théâtre où chacun pouvait donner libre cours à son imagination. Le responsable des gendarmes y assistait quelquefois. C'était un monde sous cloche, mais la guerre était là, et il fallait être vigilant. . Mais les visites furent rapidement supprimées à cause des évasions (377 à Beaune et 182 à Pithiviers) On se tenait, en permanence, au courant des évènements. Vichy aggravait sérieusement les conditions de vie des Juifs et des Français. Les nazis progressaient en URSS. Les mois passèrent très vite. L'activité politique du camp s'accrut et les détenus étaient de plus en plus au courant des actions de la Résistance. Le journal, communiste Naye Presse qui fut relancé sous le titre Unser Wort, circulait dans le camp. Des cellules de l'organisation Solidarité (dont la mission dès septembre 1940 était d'organiser l'aide matérielle aux familles dans le besoin, de remonter le moral de la population juive et de la préparer à la Résistance) furent créées. On pensait parfois à une évasion collective. On rêvait de libérer la France du fascisme, du nazisme et d'éliminer les collabos. Mais les gendarmes veillaient et la garde fut renforcée. Il y avait de l'agitation dans le camp et certains furent envoyés à Pithiviers : Maurice d'abord (qui partira par le convoi n°2, le 2 juin), et Bernard et Youtek (par le convoi n°6 le 17 juillet). Le préfet venait les rassurer en leur disant qu'on ne les toucherait pas s'ils ne cherchaient pas à s'évader et qu'ainsi on les garderait pendant toute la guerre. Les gendarmes changeaient tous les mois. Certains étaient corrects mais d'autres pas du tout. Vers la fin mars-début avril 1942, des nouvelles étaient parvenues jusqu'au camp. On entendait sans arrêt parler de camps de travail en Allemagne. Il semblait de plus en plus évident que les gens détenus dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande pouvaient y être envoyés. Vers le début du mois de juin 1942, les gendarmes semblaient agités et on les voyait souvent en compagnie d'officiers allemands. La « coopération loyale » de la Convention d'Armistice avait bien été signée par le Maréchal Pétain, entouré de politiciens arrivistes et de fonctionnaires zélés.

C'est en véritable partenaire que le Régime de Vichy assura une collaboration, aussi bien militaire que civile, au profit de la machine de guerre hitlérienne. Ce sinistre régime fasciste français, au nom de la Révolution nationale, dont le but était de transformer la France sous le parapluie des grands industriels et du patronat français, avait épousé l'idéologie du 3^{ème} Reich. Ce qui fit dire à de Gaulle à l'intention du patronat, après la guerre : « Je ne vous ai pas beaucoup vu à Londres. »

A Beaune-la-Rolande, l'heure était grave !

On avait appris que deux convois étaient partis de Pithiviers les 5 et 25 juin. On ignorait que deux autres convois, l'un, le 27 mars, composé de gens venant de Compiègne et Drancy, et l'autre le 22 juin de Drancy, avaient déjà fait le voyage pour ... « Pitchipoï ».

Toutes les spéculations et les prises de position s'opèrent dans le camp.

Le 27 juin, on apprit par un officier de gendarmerie que, le lendemain à l'appel, il faudrait se présenter avec un bagage et quelques provisions. On allait « travailler en Allemagne » !

Il fallait aussi prévoir de l'eau et si possible un vêtement de travail, des chaussures solides, une couverture... Cette tromperie rendaient certains perplexes ; d'autres disaient qu'il valait mieux aller travailler que de rester inactifs. Mais, il subsistait une interrogation : « la France manque de main d'œuvre et c'est en Allemagne qu'on nous envoie ! ».

On allait devoir quitter la France. Henri, pensait à sa mère, à ses frères et à ses copains de Belleville. Que devenaient-ils ?

Quand la guerre finirait-elle ?

Le 28 juin 1942, à l'aube, plus de 1000 personnes furent rassemblées par ordre alphabétique. Des femmes avaient été ajoutées à ce convoi.

Le rassemblement eut lieu sur la place du camp. D'un seul coup, on ne vit plus de gendarme français. Des soldats allemands casqués et armés faisaient face aux « déportés ». Un officier allemand suivi d'un détachement arriva. Il prit la parole et un détenu traduisit : « des soldats vont passer dans les rangs avec des sacs. Il faut vider vos poches, argent, objets de valeur, objets métalliques pointus et autres. Tout ce que vous avez sera consigné par écrit en face de vos noms ! » Peu de temps après, quand tout ce que les internés voulaient bien déclarer fut enregistré, on leur ordonna de se mettre en rang par cinq (zu fünf, déjà !) et de se répartir en plusieurs groupes.

Il devait être environ 5 heures du matin. Les internés franchirent la porte du camp, encadrés par des soldats allemands en armes. La ville était déserte à cette heure si matinale.

Arrivés sur le quai d'embarquement, ils virent qu'un train de marchandises ou plutôt à bestiaux les attendait, portes ouvertes. Il y avait une dizaine de wagons sur lesquels on pouvait lire « 8 chevaux 40 personnes ». C'était un train français ! A l'avant et à l'arrière, il y avait un wagon de voyageurs destiné sans doute aux soldats surveillant le convoi.

L'officier fit à nouveau traduire : « Ne tentez pas de vous évader ! Pour un seul qui s'échappera, dix seront fusillés ! ». Les soldats comptèrent les hommes, les répartirent et les obligèrent à grimper dans les wagons à bestiaux. Ceux qui se connaissaient bien se regroupèrent dans la bousculade. Les déportés se retrouvèrent jusqu'à cent et plus par wagon. Les wagons étaient sales et avaient, sans doute, servi aux transports de troupes ; au sol, il y avait beaucoup de poussière de ciment et de la terre. Pour seule ouverture, il y avait sur les côtés une petite lucarne grillagée. Au centre du wagon, se trouvait un gros bidon ayant

probablement contenu de l'essence, à cause de l'odeur qui en émanait. C'était la tinette servant aux besoins naturels.

Vers 5 heures du matin, les portes furent fermées, verrouillées, cadénassées dans un fracas assourdissant. Dehors, après les hurlements en allemand, régnait un silence impressionnant.

Le sort en était jeté !

A 5 heures 20, le convoi s'ébranla en quittant la gare de Beaune-la-Rolande et passa par la gare de Pithiviers. A l'intérieur du wagon, on imagine l'atmosphère. Les gens pouvaient difficilement changer de position ou s'asseoir.

Le train se mit à rouler. Il faisait chaud à l'intérieur du wagon, bien que dehors le soleil n'ait pas encore fait son apparition. Certains voulaient être près des lucarnes. D'autres voulaient s'évader. Il y avait des bousculades. Henri s'énervait. Certains essayaient de calmer tout le monde en rappelant ce qu'avait dit l'officier allemand (une évasion = dix fusillés). Ils étaient piégés ! Quel malheur ! Quelle promiscuité !

Henri pensait, encore à son enfance, à ses copains de Belleville, à sa famille, à tout ce qu'il venait de vivre pendant sa captivité à Beaune-la-Rolande. Son père lui avait bien dit de venir avec lui, mais les copains voulaient qu'il reste avec eux !

La tinette déborda au bout de quelques heures. Certains pissaient et faisaient leurs besoins sur le plancher. Le ravitaillement s'épuisait. Il faisait de plus en plus chaud. Tous souffraient de la soif. Le train avait roulé toute la journée, avec des haltes de temps en temps. Ceux qui, à tour de rôle, se mettaient près des lucarnes donnaient le nom des gares qui se succédaient : Tergnier, Laon, Reims, Châlons-sur-Marne, Bar-le-Duc. Le train se dirigeait inexorablement vers l'Est. A Metz, le train s'était longtemps arrêté. La Feldgendarmerie avait remis le convoi aux SS. On avait apporté de l'eau, puis le train était reparti.

Ainsi, des wagons à bestiaux tirés par une locomotive à vapeur traversaient l'Europe, lourds de leurs charges humaines auxquelles personne n'accordait le moindre regard. Ces caisses roulantes, contenant chacune une centaine de personnes angoissées et avilies par l'absence totale d'hygiène, la promiscuité, étaient dirigées irrémédiablement vers un lieu inconnu !

Le 2^{ème} jour, le 29 juin, le train arriva vers 7 heures à Francfort- sur- le Main, puis passa à Iéna. A l'intérieur, l'entassement aggravé par la chaleur orageuse de l'été et la puanteur des excréments continuaient à faire monter la tension et l'angoisse.



PHOTOS DE BEAUNE-LA-ROLANDE (1)



PHOTOS DE BEAUNE-LA-ROLANDE (2)

SUR LA PHOTO DU MILIEU ON VOIT : YOUTEK, HENRI, PHILIPPE, MAURICE
 EN HAUT À DROITE, LES MÊMES AVEC EN PLUS BERNARD
 (TOUS LES CINQ SURVECURENT)



PHOTOS DE BEAUNE-LA-ROLANDE (3) et PHOTO D'HENRI en 1941 (avant l'internement).et Photo d'Henri et deux copains rescapés après la guerre.



Etoile jaune que portait ma mère pendant la guerre.

L'ARRIVÉE AU CAMP PRINCIPAL D'AUSCHWITZ

En début de matinée, le 30 juin 1942, après deux journées affreuses de transport dans des wagons à bestiaux, Henri se hissa près de la lucarne. Il aperçut une pancarte indiquant « Oswiecim » ; quelqu'un lui dit que c'était un nom polonais. On était en Pologne, à Auschwitz !

Le train ralentit pendant quelques centaines de mètres. Henri n'en croyait pas ses yeux : des détenus vêtus comme des bagnards poursuivaient et frappaient avec des gourdins d'autres bagnards. Cette scène paraissait irréelle. Certains tentaient de s'approcher du wagon en criant, mais étaient aussitôt dispersés. Inimaginable !

Soudain, le train s'immobilisa. Des SS avaient pris position devant chaque wagon, mitraillette au poing ; d'autres tenaient en laisse des bergers allemands. Des bagnards au brassard jaune étaient à leurs côtés. On était dans une gare de marchandises !

Dans un bruit infernal rompant le silence, la porte du wagon fut déverrouillée. « Raus ! Raus ! Schnell ! » Des hurlements mêlés aux aboiements des chiens indiquaient qu'on était arrivé !!

A coup de matraque et de crosse, les SS et leurs aides extirpèrent brutalement les déportés du wagon. La panique fut immédiate. Tout le monde étant descendu de force sur le quai, valises et sacs furent aussitôt mis en tas par les hommes en pyjama rayé. Puis les SS ordonnèrent de se mettre immédiatement en rang « zu fünf ». Une imposante colonne fut ainsi formée et encadrée par les SS. Elle dut aussitôt marcher pendant assez longtemps avant d'arriver à l'entrée d'un camp d'Auschwitz 1. Il n'y avait pas encore de rampe de sélection.

Henri apprendra plus tard que son convoi avait été l'un des derniers où il n'y avait pas eu de sélection à l'arrivée, pour les chambres à gaz. Il s'agissait d'un convoi d'hommes (et de quelques femmes, qui furent dirigées ailleurs) en âge de travailler.

Les SS s'arrêtèrent au poste de garde, laissant les déportés sous la seule surveillance des détenus portant des brassards et des matraques. Devant eux s'ouvrit un portail métallique. Au dessus, en lettres de fer forgé : « Arbeit macht frei » (le travail rend libre !). Que venait faire la liberté ici, pensa Henri !

A leur surprise, en franchissant la porte, un groupe de musiciens en tenue rayée jouait des valse viennoises, des airs connus (« L'auberge du cheval blanc », « La marche des gladiateurs »).

Plus loin, de chaque côté de l'allée, des sculptures se profilaient en haut des poteaux (comme des totems) : on y voyait un gros capitaliste, le cigare aux lèvres, un rabbin au nez crochu, un

curé avec son bréviaire et un ouvrier poussé avec une baïonnette dans le bas du dos vers le camp : on se serait cru dans un film !

La colonne entra ainsi dans le camp et s'arrêta devant le block. Sous un soleil qui commençait à taper, Henri et ses camarades attendirent sans manger, ni boire. Personne ne s'occupait d'eux. Certains essayèrent de quitter la colonne, ils furent aussitôt matraqués sauvagement par les kapos.

Il n'était peut-être pas loin de midi, le soleil était haut. C'était l'angoisse absolue. Un kapo avec des listes arriva. A l'appel de leur nom, les prisonniers durent entrer un à un dans le bloc, où il y avait beaucoup d'hommes habillés en rayé. L'ordre fut donné de se déshabiller et de mettre dans une corbeille tous les objets dont ils disposaient, montre, stylo, bijoux. Ces biens furent consignés dans des registres en leur faisant croire que tout serait rendu à la fin de la guerre.

Ils étaient tous nus. On les dirigea vers un autre bloc où se tenaient d'autres hommes. Ce fut la séance de tonte et de rasage des cheveux et des poils. Ils furent rasés de partout, sous les bras, autour du sexe et de l'anus. Auparavant, avant de sortir du premier bloc, on leur avait remis un matricule sur une petite bande blanche (numéro « 42801 » pour Henri).

Après cette séance de tonte, ce fut le tatouage. Un détenu déjà là depuis longtemps, était chargé d'imprimer avec un objet pointu trempé dans l'encre le n° 42801 sur l'avant-bras gauche d'Henri. Ce numéro, il faudrait toujours le citer à leurs gardiens en allemand et en polonais. Ce fut désormais son identité au camp.

Les détenus durent se mettre ensuite en file devant le bloc 26 pour la désinfection. Ils entrèrent par dix dans une petite salle. Baignoire, table et SS. Sur la table, il fallait mettre sa ceinture, son mouchoir, seules affaires laissées aux déportés. Après cette baignade forcée dans du crésyl, on les dirigea dans la salle voisine où il y avait des douches bouillantes. Puis, plus loin de l'eau très froide. On leur fit un simulacre de visite médicale (examen de la bouche, des dents). Dans une autre baraque, on leur distribua leur tenue, veste et pantalon rayés, une paire de claquettes à semelle sans chaussettes, une vieille chemise, sans slip, et une genre de béret rayé (le *mütze*). Un détenu indiqua alors l'endroit où il faudrait mettre le bandeau blanc avec le numéro, et en dessous il imprima une étoile moitié jaune moitié rouge. C'était l'étoile juive du camp.

Après cela, on fit sortir tous les nouveaux détenus, dehors, en rangée par cinq (zu fünf). Pendant plusieurs heures, ils durent attendre ceux qui devaient rentrer du « travail ». Tout le monde était épuisé, avait faim et soif, et il fallait rester sans bouger. D'un seul coup retentit un bruit d'orchestre et une colonne de bagnards, vêtus comme Henri, déambulait les bras contre

le corps, la tête baissée. Beaucoup étaient très maigres et sales. D'autres détenus portaient à plusieurs des camarades morts qui furent déposés par terre à côté de la colonne d'Henri. Puis des kapos commencèrent à crier en tapant sur les détenus avec des gourdins pour les mettre en rang, alignés *zu fünf*, car la colonne s'était défaire.

Après les hurlements, un grand silence se fit dans tout le camp. Devant chaque block, un SS était accompagné d'un chef de block. Celui d'Henri était un Polonais non juif (probablement un droit commun, il avait un triangle vert). C'était, paraît-il, un vrai tueur de juifs. Il cria « *Mütze ab* », ce qui voulait dire « ôter le béret » et se mettre au garde à vous. Il ne fallait surtout pas bouger (Henri l'apprendra à ses dépens). Le SS passa devant les rangs et compta plusieurs fois car le nombre n'était pas exact ; on avait oublié de compter les morts étendus à terre qui faisaient partie des effectifs. Puis il s'en alla.

On fit entrer la colonne d'Henri dans un block vide. Au bout d'une heure, deux hommes entrèrent. Ils déposèrent un tonneau. On distribua à chacun une petite cuvette rouge en métal que l'on appelait « miski ». Il fallut encore faire la queue pour obtenir la ration de soupe très liquide, un morceau de pain, une rondelle de saucisson. Il n'y avait pas de cuillère, ni fourchette, ni couteau. L'ordre fut donné de manger vite et de se coucher sans bruit.

Le block était en pierre grise. Au milieu du block et tout le long, il y avait un banc de pierre, et de chaque côté, des châlits en pierre à trois étages recouverts d'une paille en toile de jute très mince, « normalement » faits pour 4 personnes. Les détenus furent entassés au début par 10 ou plus sans se déshabiller avec deux espèces de couvertures pleines de trous pour la travée.

Le kapo précisa en hurlant que, pendant la nuit, il était interdit de sortir du block. A l'extrémité du block, un grand tonneau était destiné aux besoins. Très peu de gens dormirent la première nuit, tellement ils étaient serrés.

Ce qu'on appelait la quarantaine ne dura qu'un jour ou deux. Après un appel interminable, on les fit sortir dans une grande cour. Et ce fut la nouvelle « éducation » : il fallait enlever le calot, le remettre sans arrêt, au commandement, pendant au moins une heure. C'était le début de la transformation de l'individu en « une chose amorphe, un automate dépourvu de réaction intérieure, simplement guidé par la peur ». C'était le début de la « sélection naturelle », d'après le concept des nazis, où les faibles étaient destinés à être éliminés. Puis le jour même ou le lendemain, on leur faisait retourner les vestes rayées et on les faisait courir avec les poches remplies des cailloux sous les coups de bâton à chaque passage par les kapos ou les SS afin de tester leur résistance et d'éliminer encore les plus faibles.

Le lendemain matin, très tôt – on était le 3 ou le 4 juillet 1942 – ils furent réveillés à grands cris, un peu dans toutes les langues, « debout, tas de fainéants ! », et les coups de gourdins se mirent à tomber sur les détenus qui ne se pressaient pas. Avant de sortir du block, on distribua rapidement une mixture liquide, un genre de lavasse dans un miski – c'est paraît-il du café. Ils eurent juste le temps de boire d'un seul coup, il fallait faire vite ; tout cela sans faire la toilette. (On ne sait pas vraiment comment cela se passait pour se laver quotidiennement).

L'ordre fut donné de se mettre en rang comme la veille au soir. Le même cérémonial recommença. L'appel terminé, le chef de block hurla « tout le monde au travail ». Henri, ses camarades, tout le monde était déboussolé. Le kapo passa et désigna les déportés qui devaient aller dans une colonne rangée *zu fünf*.

Ce nouveau jour de travail qui, comme les jours suivants, allait durer près de 15 heures, les détenus désignés pour ce kommando, devaient mettre de la boue sur une large planche en bois, munie de deux poignées à l'avant et à l'arrière, pour être déposée plus loin par deux autres détenus.

Le kapo en tête de la colonne était accompagné de plusieurs chefs d'équipe (*Vorarbeiter*). Il fallait redresser la tête et marcher au pas. Les coups pleuvaient sans cesse sur ceux qui ne marchaient pas droit. La colonne se dirigea vers la sortie du camp où un orchestre de détenus jouait une marche militaire. A la sortie du camp, ils retrouvèrent les SS, avec leurs gros bergers allemands qui entourèrent la colonne. Ils marchèrent dans des chemins poussiéreux et rocailleux. Il faisait très chaud.

Plus tard, Henri et des camarades furent affectés à un travail autre. Certains Déportés furent désignés pour creuser d'énormes trous avec des pelles et des pioches. Des rails arrivaient au bord de ces fosses, où circulaient des wagonnets à bascule. Henri devait pousser un wagonnet vers un bâtiment en pierre.

Les SS et les chefs d'équipes leur hurlèrent de se mettre vite au travail. « *Schnell !* ».

D'un seul coup, les SS ouvrirent une grande porte du bâtiment et une odeur terrible prit Henri et ses camarades à la gorge. Une vision atroce apparut devant eux. Henri se frotta les yeux et recula d'horreur ; mais il reçut un coup de gourdin sur la tête.

Dans ce bâtiment étaient entassés pêle-mêle des cadavres tout nus, des hommes, des femmes. C'était insoutenable. Les coups recommencèrent à pleuvoir sur Henri. Il fallait sortir « ces corps, masse inerte, et les mettre sur les wagonnets pour vider tout ça dans les fosses ». Deux par deux, on entassa les cadavres dans les wagonnets sous les coups des SS et des kapos car il fallait encore faire vite.

Arrivés à la hauteur des fossés, il fallait basculer les wagonnets remplis de cadavres dans les fossés où d'autres groupes de détenus balançaient avec des pelles de la chaux vive et la terre sur les morceaux de cadavres. C'était insoutenable et inconcevable. On était en enfer.

Je comprends pourquoi Henri, mon père, faisait des cauchemars après la guerre. De tous les pays d'Europe occupés pas les nazis arrivaient tous les jours des convois entiers issus des ghettos. Pour ces convois, sur la rampe, il y avait une sélection et ceux qui allaient dans les camions étaient dirigés vers la chambre à gaz. A l'entrée du bâtiment, il y avait deux salles dans laquelle les SS demandaient aux pauvres gens de se déshabiller. Tout nus, on leur donnait du savon pour aller dans une autre salle équipée de « douches », en fait la chambre à gaz. Par les ouvertures, les SS déversaient du Zyklon B. Après 10 ou 15 minutes, tout le monde était mort asphyxié.

Henri ne put jamais l'oublier, même s'il n'en parlait pratiquement pas (sinon par bribes). L'hiver 1942-43 fut terrible ; les déportés mouraient, comme des mouches, à cause du froid, du travail, des coups, des sélections pour les chambres à gaz, et surtout du typhus qui tua des milliers de détenus. Henri attrapa le typhus (les poux avaient envahi le block) en 1944. Il alla jusqu'à délirer. On ne sait comment il résista à la fièvre. C'est un mystère !

L'UNIVERS DES CAMPS D'EXTERMINATION

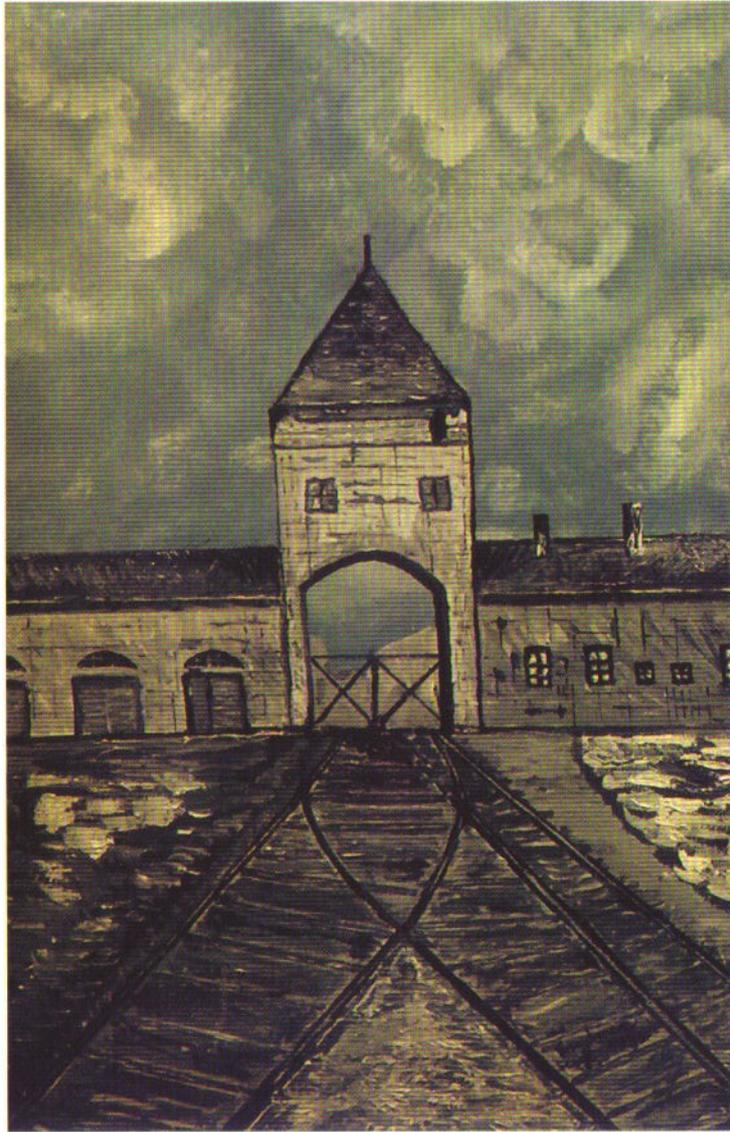
Les camps principaux constituant cet univers dantesque furent au nombre de trois : d'abord, Auschwitz I et Auschwitz II (Birkenau), tandis qu'Auschwitz III s'est surtout structuré en 1943.

Les deux premiers camps, par décision d'Hitler, étaient situés sur un site d'accès facile (ligne ferroviaire Cracovie-Katowice). Dirigés, à partir du 4 mai 1940, par Rudolf Höss (ancien commandant du camp de Sachsenhausen), ils étaient situés près de la ville d'Oświęcim (10000 habitants en 1939 dont 4000 juifs) en Haute-Silésie polonaise, à 50 Km au sud-ouest de Cracovie, dans la zone annexée par l'Allemagne (zone qui entraînait dans le plan d'une germanisation intensive ; d'où les travaux de grande ampleur qui y étaient menés : drainage, construction de routes et d'immeubles). Ce double camp s'étendit rapidement pour devenir, à partir de 1942, le principal centre de l'assassinat de masse. C'était là qu'Henri et ses camarades de déportation avaient échoué le 30 juin 1942.

Auschwitz fut la plus gigantesque entreprise criminelle de l'Histoire. Il remplissait une double fonction : d'une part, il était intégré au système des autres camps de concentration infligeant aux déportés le travail forcé jusqu'à l'épuisement ; d'autre part, il était équipé pour l'extermination massive immédiate.

Ce complexe concentrationnaire comprenait donc : Auschwitz I, le camp central (stammlager), qui était un camp de concentration comme les autres ; Auschwitz II - Birkenau, le camp d'extermination ; Auschwitz III, le camp de travail qui devint autonome en novembre 1943 sous le nom de Buna-Monowice avec 35 camps ou kommandos rattachés. Ces kommandos avaient été créés pour les besoins des industriels allemands, en particulier le Consortium I.G. Farben Industrie. Créés dès avril 1941, les Buna Werke (ateliers de Buna) fabriquaient du caoutchouc synthétique ; mais, compte tenu de la difficulté des transports (car situés à 7 Kms d'Auschwitz) et de l'épuisement des détenus qu'entraînait l'abaissement du rendement, ils avaient dû être reconsidérés. Un camp spécial, dans le village évacué de Monowitz près des Buna Werke fut ouvert le 30 octobre 1942 avec 12000 déportés.

Henri passa par les trois camps à partir du 30 juin 1942 jusqu'à mai 1944. En effet à partir du 4 mai 1944 fut mis en service le camp de Sosnowiec à côté des centres industriels (Ostmaschinenbauwerke) où Henri travailla jusqu'à l'évacuation de janvier 1945 vers Mauthausen et Gusen.



Peinture montrant l'arrivée vers le camp d'Auschwitz.

L'ENFER CONCENTRATIONNAIRE

« L'homme qui n'a pas été là, qui n'a jamais travaillé jusqu'à l'extinction de ses forces dans le dénuement total, la saleté, la promiscuité. Celui qui n'a pas connu l'obsession ignoble de la faim, celui qui n'a pas senti son corps se défaire et son intelligence vaciller, celui qui n'a pas passé sa vie jusqu'aux dernières limites de l'espoir (à ce carrefour où il faut choisir entre la folie, la déchéance ou la mort), celui-là peut-il comprendre la résonance que le moindre coup du sort provoquait en ces choses douloureuses qu'étaient nos âmes et nos chairs ? »

Elisabeth Will (déportée à Ravensbrück)

Décrire l'atmosphère des camps est difficile pour celui qui, comme moi, ne l'a pas subie. Chaque témoignage est différent et j'eus au cours de mon existence l'occasion d'en recueillir un certain nombre en plus de celui d'Henri, mon père.

Ce que l'on imagine, c'est la dégradation et la perte de la dignité humaine sur la rampe de sélection. C'est l'univers de la déshumanisation, par élimination progressive pour les esclaves sélectionnés comme main-d'œuvre et par extermination immédiate par les chambres à gaz de ceux jugés inaptes au travail.

C'est une société d'exclus où le meurtre et le vol étaient monnaie courante, et où l'organisation du travail calquée jusqu'à l'absurde sur l'économie de toute entreprise normale ne devait présider que quelques semaines de survie du Déporté programmé pour être exterminé.

A la tête du camp trônait une administration besogneuse. Les patrons étaient les bourreaux et les « employés » des travailleurs forcés. Déporté dans ce camp, l'homme travaillait sans limites. Il était un producteur matriculé, un esclave anonyme, dont le sort ultime était sans importance. La marche de l'industrie nationale-socialiste n'avait cure des mauvais traitements ou des intempéries (froid, neige). La main d'œuvre défailante était immédiatement remplacée à volonté. Les bourreaux des camps de la mort appartenaient-ils à l'espèce humaine ? Et les esclaves déportés étaient-ils demeurés des êtres humains ? Mais que venait faire l'inscription « *Gott mit uns* » sur les ceinturons des soldats allemands, croyant appartenir à la « race des Seigneurs » ?

Comme l'a dit Elie Wiesel, n'était-ce pas pour créer dans cet univers de frayeur et de tourment « le royaume de la nuit » !

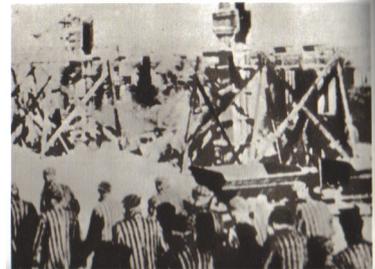


PRINCIPAUX SIGNES DISTINCTIFS DES DÉPORTÉS

<p>POLITIQUE ALLEMANDE</p>  <p>1647</p>	<p>POLITIQUE FRANÇAISE</p>  <p>49827</p>	<p>POLITIQUE JUIF</p>  <p>80647</p>
<p>ASSOCIAL</p>  <p>1241</p>	<p>TZIGANE</p>  <p>15647</p>	<p>« BIBELFORSCHER »</p>  <p>3624</p>
<p>APATRIDE</p>  <p>18427</p>	<p>DROIT COMMUN</p>  <p>25756</p>	<p>ETOILE JAUNE PORTÉE PAR LES JUIFS</p> 

Chaque déporté portait, cousus sur le côté gauche de la veste, ou de la robe, un triangle de couleur et une bande de tissu où figurait le matricule. Une lettre imprimée sur le triangle indiquait, sauf pour les Allemands, la nationalité du déporté : F (Français) ; B (Belge) ; S (Espagnol) ; R (Russe) ; P (Polonais)...

CIBLE PEINTE DANS LE DOS DE CERTAINS DÉPORTÉS POUR LES SIGNALER À L'ATTENTION DES SS

SANS COMMENTAIRE

Ce qui est sûr, c'est que, malgré la mise en pratique de l'idéologie nazie créant une « société » où la lutte individuelle pour la survie justifiait inévitablement des lâchetés, l'esprit de résistance parvint à se maintenir entre quelques Déportés et la solidarité de petits groupes réussissait tant bien que mal à réintroduire des comportements humains dans cet enfer diabolique.

Henri, mon père, est passé au travers de tout cela. Il était naturellement armé de sa volonté de résister, de sa jeunesse, de sa force physique exceptionnelle qui l'avaient animé avant de plonger dans cet univers. Il était servi par son instinct de survie, sa rapidité à décider dans la minute qui suivait pour être affecté au « bon kommando » ou au « bon transport ». C'était « le règne du système D » afin de ne pas se faire rayer ou de se faire dénoncer. Il fallait se méfier des « droits communs » (les verts) et approcher les « politiques » ou ceux qui pouvaient peut-être mieux se débrouiller.

Dans les dortoirs des blocks, il fallait acquérir, coûte que coûte, les réflexes nécessaires pour faire son lit rapidement et selon un modèle imposé. Ce « Betteheim » était un souci quotidien et une source de vexations permanentes. On n'avait jamais une minute à perdre, c'était une question de survie. Dans les blocks, il n'y avait aucun réfectoire (Tagesraum). Il fallait manger debout ou accroupi sur les bois des lits, quand la place n'était pas déjà prise.

Tous les jours, il y avait trois « repas » : le matin, un liquide chaud, café ou tisane ; à midi un litre de soupe avec au fond soit du chou, soit des farines, des légumes, des morceaux de pommes de terre, exceptionnellement des débris de viande, le soir un liquide chaud. Ces repas étaient bien médiocres et cela tenait à la malhonnêteté du personnel russe ou polonais travaillant à la cuisine, qui de connivence avec les surveillants SS, détournait d'importantes quantités d'aliments. La ration journalière de pain (375 grammes et pour les travailleurs, deux fois par semaine un supplément de 550g) à laquelle était jointe une « portion » constituée d'une tranche de saucisson ou d'un morceau de margarine ou bien de marmelade. Deux fois par semaine il y avait un supplément de « portion ».

Tout le monde était soumis à l'obligation de travail effectif. Que ce soit dans les bons kommandos où le travail était léger ou spécialisé et où les chances de survie étaient grandes, ou bien dans les mauvais kommandos (les Scheisskommandos) où le travail dur et incessant épuisait les détenus mal entraînés et mal nourris il y avait toujours la présence des kapos qui sévissaient en permanence et en toute impunité.

J'ai demandé un jour à mon père comment il avait fait pour s'en sortir. Il m'expliqua qu'il fallait trouver la faille du système, avoir de la chance, des relations pour se glisser dans les bons kommandos, être débrouillard quitte à accepter les corvées. Mais, au début il eut droit à

tous les Scheisskommandos (déchargement de troncs d'arbre, transport sur les épaules des rails et des briques. Il eut même droit au kommando appelé « la Huta » où il fallait construire un gigantesque tuyau en béton, voie d'adduction d'eau pour la nouvelle centrale électrique du camp. Avec le temps, en particulier à partir de 1944, devenant un « vieux » numéro (alt numéro), il bénéficia de l'influence des politiques (triangles rouges) sur les « verts », le développement des résistances anti-fascistes. Mais, la survie de chacun demeurait une lutte de chaque instant, de chaque jour. La mort a habité toutes les heures de l'existence concentrationnaire d'Henri. Dans le dépouillement le plus complet, c'était une obsession permanente. Il s'attendait, à tout instant, aux coups humiliants, menacé par la douleur et tenaillé par la faim. A Birkenau il n'y avait pratiquement pas d'eau, sauf quand il pleuvait ou neigeait. Et quand on travaillait, il fallait ramasser l'eau par terre...

Mais en faisant abstraction, par la force des choses, du peu de dignité conservée, il a résisté pour ne pas sombrer. Une pensée pouvait surgir comme une lueur d'espoir entre les menaces quotidiennes de la barbarie. Il se répétait souvent « C'est bête de mourir à 20 ans ! » confiait-il à son entourage, dans la décennie 1970.

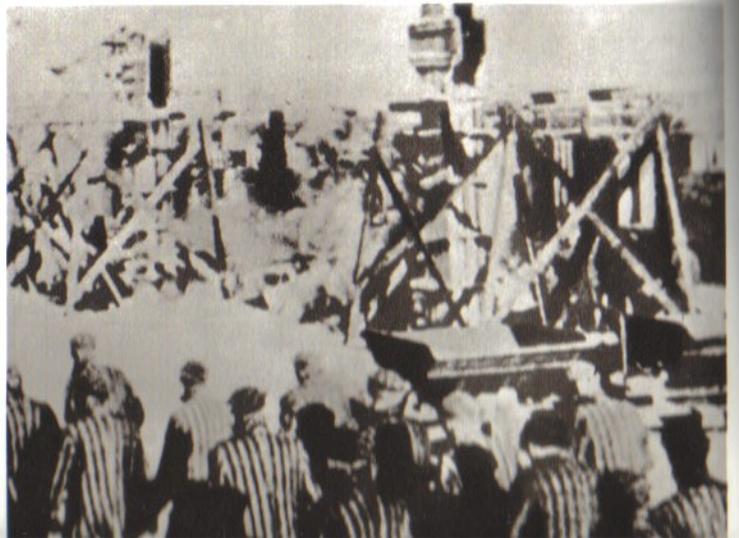
Entre deux moments de désespoir, un flux de résistance suffisait à le remonter sans cesse. Subir, mais tenter encore de survivre, jour après jour.

Comment cela avait-il pu être possible ? « Arbeit macht frei » ! Le travail rend libre ! Mais la liberté, ce mot chéri, n'avait plus de sens à Auschwitz. Après avoir été « heureux comme Dieu en France », comme le dira plus tard son copain Jean Lemberger, aux côtés de parents fiers d'habiter un pays dont la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » est inscrite sur le fronton des édifices publics, Henri et ses copains vivaient l'enfer concentrationnaire !

Ces pensées revenaient entre les coups des kapos. Il fallait ruser dans cet univers pervers et infernal. Mais comment ? Il ne comprenait ni le polonais, ni l'allemand, connaissait des rudiments de yiddish. Il apprit à connaître les mots, les regards, les gestes qui sauvaient sa pauvre vie !

Papa, comment as-tu résisté ? Dans l'affolement des ordres, « mütze ab, mütze auf, mütze ab, mütze auf », il fallait ôter le béret, le remettre, l'ôter, le remettre ; Henri ! Rêvais-tu ou bien te rebellais-tu ? Henri ! Que t'arriva-t-il quand un kapo te frappa ? Tu résistas, il attrapa ta mütze et la jeta par terre, devant tout le monde, pour que tu la ramasses. Le SS et son berger allemand se ruèrent sur toi ; il te frappa avec la crosse de son fusil, te cassant des dents... Tu avais récupéré, en te roulant par terre, ta mütze, te protégeant la tête, comme tu avais appris à Belleville ; le chien t'avait fortement entaillé le bras en te mordant. Mais tu résistas ! Tu résistas devant tes copains notamment Youtek, Papouch, Philippe, Bernard qui l'évoquaient

trente ans plus tard ! On ne sait comment tu revins dans le rang. Mais tu étais bien « esquinté ». Après ce calvaire, des copains t'amenèrent au revier.



LE TRAVAIL REND LIBRE !

Tu essayas de rester le moins longtemps possible au revier à cause des sélections aveugles pratiquées périodiquement pour faire de la place aux nouveaux malades.

A ton retour, tes copains du block Papouch et Youtek, « des saints en enfer », lavèrent volontairement le sol du block plusieurs soirs de suite pour te procurer un bol de soupe salvateur. Un médecin (peut-être le docteur Crémieux) t'ouvrit l'abcès sous le bras, provoqué par le traumatisme infligé au niveau de l'avant-bras et du coude, ce coude qui t'avait en partie protégé la tête ; en guise de bistouri, il le fit avec un morceau de verre, car il n'y avait rien d'autre au block. Couvert d'ecchymoses, la tête enflée, le visage tuméfié, l'œil fermé et le bras déchiqueté, mais bandé avec un chiffon de fortune, gagné par la fièvre, tu résistas encore. Et la solidarité incroyablement généreuse de tes camarades au milieu de cet enfer, te redonnait espoir. Tu avais encore eu de la chance d'échapper à la septicémie ! Mais « amoché », momentanément handicapé, il ne fallait surtout pas te plaindre et passer inaperçu au milieu du troupeau. Tu as su refuser de rester trop longtemps, au milieu des agonisants, au Revier, l'anti-chambre de la mort. Henri, il fallait te débrouiller. Tu avais tes copains Papouch, Youtek et Maurice qui parlaient le polonais, Philippe qui était au kommando kanada avec Sam (seul lieu où l'on pouvait trouver quelque chose à échanger pour manger) et Bernard, dit Béralé, qui était à un moment donné le « protégé » d'un sous-lieutenant SS. Celui-ci l'avait choisi avec un autre détenu pour nettoyer les latrines. Youtek, qui travaillait avec des Polonais, avait réussi à fournir à Henri du pain blanc et une pomme qu'il cachait sous le couvercle intérieur du seau sur lequel il y avait de la chaux. Il fallait ruser pour survivre et cela devenait chacun pour soi ! Pourtant, il exista des gestes de solidarité. Bernard me confia récemment : « Henri fut, de tous les copains revenus, celui qui souffrit le plus ; il était toujours le plus malade. A l'hôpital, où il resta moins de 3 semaines, à cause des menaces de sélection, il faisait peine à voir car il avait les jambes toutes gonflées. Quand il en sortit, je lui glissai, en douce, une cuillère, un couteau et une ceinture qu'il n'avait pas ».

Un matin de septembre, après l'appel, un ordre fut donné. Tous les jeunes entre 15 ans et 25ans devaient rester sur place ; cet ordre était adressé à tous les blocks. Des SS passèrent devant le block d'Henri et ordonnèrent que tous les jeunes les suivent. Un kommando venait ainsi d'être formé pour être transféré au bout du camp, dans des blocks en bois. En effet, en haut lieu, l'ordre avait été donné de prendre tous les jeunes pour créer une école de maçons, la « mauerschule » et les former. Ils participèrent ainsi à la construction des crématoriums. Tous les matins, à l'aube, les kapos commençaient à frapper, les crânes, les épaules, et les poings s'écrasaient sur les visages. Les bottes des SS tapaient sur les reins jaunis, bleuis et noircis des pauvres détenus. Les injures pleuvaient. Dans la débandade, les « sous-hommes » couraient et

se perdaient dans les remous. Cela conduisait les esclaves à se cogner eux-mêmes, à s'insulter et à se chasser d'un kommando à l'autre.

Les équipes de travail se formaient tous les jours. Kapos et Vorarbeiter frappaient et frappaient sans cesse. Le lendemain, vers 4 heures du matin, les sifflets interrompaient le sommeil des Déportés. Au milieu des insultes proférées dans toutes les langues, les aboiements, les rugissements, les hurlements des kapos alimentaient le cerveau d'Henri et de ses camarades. Vite, il fallait se mettre en file ; l'attente durait pour la distribution du pain et du café. Ensuite, on était *zu fünf*. Les kapos comptaient et recomptaient. Un peu avant 6 heures, le SS passait en revue « les équipes de travail ». Une nouvelle journée dure, lente, faite d'anxiété et de faim commençait. Tous les jours, il fallait manier la pelle, la pioche ou pousser les wagonnets. C'était le lot d'Henri dont le visage et la bouche étaient englués de poussière et les yeux aux paupières noircies. Il lui fallait enlever des blocs de pierre, placer des rails, porter des planches, traîner des machines sous la férule des kapos ou des SS prêts à sévir. Tous les soirs, jour après jour, les vivants, les malades, les morts, trilogie de la barbarie nazie, s'avançaient lentement, passant sous le porche de la porte principale, en enlevant le mütze, souvent au son de la musique viennoise ou wagnérienne, jouée par d'autres détenus, afin d'« accueillir » le troupeau hagard de sous-hommes, bras contre le corps et tête baissée. Le kapo annonçait, à l'arrivée, le nombre de détenus (morts compris).

Henri se rendait souvent aux latrines (cela ne devait pas durer plus de 30 secondes) qui étaient de véritables trous à merde. Il regardait machinalement son avant-bras gauche. Ce matricule bleu noir qu'on lui avait gravé dans la peau, était indélébile : 42801. C'était-là son seul point de repère et son unique moyen d'identification imposé par la perversité nazie. Il était devenu un « numéro ».

Ce numéro était là pour lui rappeler qu'il n'avait, ici, plus d'identité. Il était un esclave soumis aux kapos et aux SS. Ces « seigneurs » régnaient, vidant son cerveau, créant l'angoisse permanente, donnant des coups à en perdre haleine afin de rompre toute résistance et abolir toute dignité. Ils étaient les grands maîtres du jeu, abreuvant sans cesse de cris et d'injures les pauvres têtes affolées des détenus sur les chantiers. Quelquefois, ils inventaient des corvées inutiles, des tracasseries incessantes et des tortures gratuites. Ces kapos, souvent criminels de droit commun étaient le maillon indispensable à l'organisation de l'univers concentrationnaire prévue par la hiérarchie SS. Ils étaient là pour détruire le corps et la pensée, mettre à l'état de ruine la psychologie du Déporté, esclave promis à une mort imminente. Ils étaient à l'affût pour rendre impossible et factice toute forme de solidarité. C'était vraiment le règne de la

force et de la ruse, seul rapport entre les survivants. Tout était fait pour dégrader, humilier et annihiler les points de repères. Sauf le numéro !

Il fallait gagner du temps, jour après jour, heure après heure, minute après minute.

Dans ce lieu de hasard, chaque instant comptait pour survivre.

Henri, comme de nombreux autres détenus, avait attrapé la dysenterie. Il se vidait et avait de la fièvre. Il y avait très peu de tannin contre la diarrhée disponible à l'infirmerie et les médicaments manquaient pour toutes les autres affections. Il savait qu'il fallait du charbon pour stopper cela. Il avait réussi à récupérer avec un camarade des morceaux de bois, dans le chantier, et après les avoir brûlés, noircis et écrasés, il avait avalé ce charbon salvateur avec un peu d'eau ? C'était aux latrines que s'opérait le troc. C'était là qu'on se renseignait. Il fallait surtout éviter de rester au revier (« l'hôpital ! »). Henri l'avait constaté lors de son précédent passage. Il fallait donc se soigner avec les moyens du bord.

La gale, les maladies de la peau et des poumons, les blessures, la soif, la faim, le froid, l'épuisement, les poux, les coups et l'impossibilité de dormir étaient comme des fantassins dressés pour l'extermination systématique des esclaves qui avaient peiné presque toujours pendant plus de 15 heures debout et qui avaient à peine quatre ou cinq heures pour s'allonger la nuit sur les grabats recouverts de paille et de bestioles et pour souffrir sous le bruit des gémissements étouffés pour ne pas se faire repérer par le stubendienst (chef de « chambre ») sous les ordres du chef de block (le blockführer). Seul répit dans cet enfer, le dimanche, jour de « congé » où le « blockfriseur », déporté qui avait eu un peu de chance pour cette activité salutaire, provisoire, pour lui, rasait les déportés, encore en vie, une fois par semaine et tondait les cheveux une fois par mois, ce même jour de la semaine, car les SS voulaient uniquement éviter la profusion des poux pour eux-mêmes.

Henri survivait ! La chance avait voulu que son convoi, le « n° 5 », venu de France, avait évité la sélection en arrivant sur la rampe. Tout comme le convoi n°6. (Alors que dès l'arrivée du convoi n°7, parti de Beaune-la-Rolande le 19 juillet, 375 personnes des 999 déportées, furent immédiatement gazées.) Tous les camarades du convoi d'Henri avaient échappé à la chambre à gaz et avaient été programmés par les nazis pour « travailler » ! Mais dès le 15 août 1942, soit 6 semaines et demie plus tard, sur les 1038 déportés de ce convoi N°5, 703 restaient encore en vie. 30% étaient déjà morts d'épuisement ou de torture. En mai 1945 ils ne seront plus que 35 survivants !

Après Auschwitz I, Auschwitz II, Henri apprit aux latrines (Radio-chiottes) que des kommandos allaient devoir travailler à Buna (Monowice), dit Auschwitz III.

On était au début d'octobre 1943 et cela faisait seize mois que Henri survivait en Pologne. C'est ainsi que sur les trente mille déportés de toute l'Europe, Henri fit partie (avec Maurice Jakubowicz, Charles Palant et d'autres copains) des 3500 déportés de France transformés en « esclaves » des consortiums allemands.

« Le camp de Monowice, comme l'a décrit avec précision le déporté Robert Waitz, était rectangulaire, entouré d'une double ceinture de barbelés. La clôture intérieure était électrifiée ; dès la tombée de la nuit et il était interdit de pénétrer sur le chantier intérieur qui longeait les barbelés. Les sentinelles se trouvaient dans les miradors érigés en dehors de la clôture. Le soir, après l'appel, un feu rouge sur la clôture indiquait qu'un SS se trouvait à l'intérieur du camp. Le camp SS, avec ses bâtiments administratifs, ses casernes, son garage, son infirmerie était situé en dehors du camp des détenus. Dans le camp lui-même, les Blocks, pour la plupart des baraques en bois, souvent repeintes, étaient entourés de pelouses avec quelques parterres de fleurs au printemps et en été. Le contraste entre l'élégance du décor et les atrocités qu'on y commettait, plaisait aux SS. Au milieu du camp, une énorme esplanade constituait la place d'appel, éclairée lors des appels du soir par un projecteur installé au sommet d'un mât. »

Ce camp, ce fut à nouveau la poursuite de l'esclavage au service de l'expansion du nazisme ! La vie quotidienne, c'était l'usure par le travail forcé, la sous-alimentation permanente, la promiscuité. Les nouveaux détenus qui arrivaient, étaient le plus souvent affectés dans le kommando dur : on l'appelait le kommando des câbles, qui pesaient 15 kg/mètre. Les détenus étaient au nombre de 150 à 200 ; ils creusaient des tranchées à la pelle et à la pioche. Les câbles mesuraient 40 à 50 mètres de long .L'astuce consistait, quand on était petit, à se mettre entre deux grands. Cela durait deux à trois semaines, quelquefois plus. Henri y eut droit. Il existait d'autres kommandos du bâtiment, comme le transport des matériaux. Et là, il valait mieux être dans le kommando le plus lourd, de l'ordre de la tonne, que dans celui des légers (15 à 20 kgs). En effet, le terrain n'était pas plat ; les chantiers étaient faits de creux et de bosses. Il y avait les kommandos intérieurs à l'abri des intempéries (vent, pluie) où on s'activait à la peinture, à la mécanique (on pouvait tracer des pas de vis au tour). Henri y est passé, mais ce n'était jamais chose acquise. Il y avait tous les milieux du bâtiment.

Mais, comme me l'avait dit Charles, « dans cet univers, c'était l'inversion des valeurs : Il valait mieux être tailleur ou coiffeur que membre de l'Académie française.» Maurice était « ébéniste », et recousait et retouchait parfois les vêtements des kapos. C'est là qu'il récupérait un peu d'énergie. Avec l'expérience, Henri essayait de passer des kommandos

lourds où il chargeait des pelletées de terre glaise dans des wagonnets, creusait des trous, portait des poutres et des rails (il avait compris qu'il fallait remplir les pelles à moitié) à des kommandos légers où l'on faisait de la menuiserie, de la peinture et de l'entretien.

La nourriture à Monowice contribuait à l'amaigrissement certain des détenus qui ne pesaient plus que 35 kg ou 40 kg. C'est ce que précise dans son témoignage Robert Waitz :

« Le détenu reçoit de la soupe et des « portions ». Midi et soir, il touche un litre de soupe. A midi, il s'agit d'eau chaude avec quelques fragments de légumes séchés, des tiges plus ou moins ligneuses, parfois quelques feuilles de chou, de navets qui flottent dans cette eau. Le soir, la soupe est plus épaisse. Quatre fois par semaine, elle consiste en une soupe contenant quelques très rares pommes de terre, mal pelées, noirâtres et à moitié pourries ; elle est épaissie avec de la fécule. Deux fois par semaine est distribuée une soupe de rutabagas souvent immangeable et une fois tous les 8 jours une soupe d'orge très cuite, véritable colle de pâte, ou une soupe de petit blé. Dans la soupe de rutabagas, il n'y a jamais de matière grasse. Dans les autres soupes du soir, 1 ou 2 grammes au maximum par litre. A la cuisine, les détenus volent les cubes de margarine. Les portions comportent du pain, riche en son et souvent en sciure de bois, 300 à 350 grammes par jour. Avec le pain, cinq fois par semaine, un rectangle de margarine pesant 25 grammes, soit 5 grammes de matière grasse ; une fois par semaine un petit morceau de saucisse en partie végétale (75 grammes environ) et une fois par semaine une ou deux cuillerées à soupe de marmelade (20 grammes). De temps à autre, deux cuillerées à soupe de fromage blanc (30 à 40 grammes). Il faut souligner que ce qui précède constitue une quantité maximale d'aliments, car de nombreux détenus s'ingénient à réduire ce que reçoivent leurs camarades. Le nombre de calories (1000 à 1100) ainsi fournies est bien inférieur à la ration vitale minimale nécessaire à l'individu au repos. Au point de vue qualitatif, ce régime est essentiellement végétarien et très déficient en éléments essentiels et donc complètement déséquilibré. L'eau n'est pas potable. Un demi-litre, au maximum, de succédané de café non sucré est distribué comme boisson. »

Mais en réalité la ration alimentaire était le plus souvent bien inférieure à celle précédemment décrite.

« Le seul muscle, me disait encore récemment Charles Palant, copain de Belleville d'Henri, c'était le muscle mental pour avoir confiance dans l'avenir et conserver sa dignité. Le reste était dû au hasard de la qualité, à la débrouille et à la solidarité qui fonctionnait assez bien ».

Dans cet immense complexe, il y avait une immense corruption gérée par un encadrement SS qu'on ne voyait pas. En fait, l'encadrement se faisait par les déportés à Monowice : d'un côté par les « droits communs » (allemands et polonais), de l'autre par les Polonais qui recevaient

des colis (souvent un colis par mois). La Pologne était dans la misère la plus profonde (c'était la « fortune », quand il y avait deux gros oignons ou un saucisson !). Ces Polonais pouvaient être des otages ou des résistants ou soupçonnés de l'être. A cette époque, la Pologne, en plus des 3 millions de juifs morts, avait eu environ 3 millions de non juifs dépossédés de leurs biens, de leurs terres, car les Allemands s'y installaient.

Toute l'existence de Monowice (Auschwitz III) se structura en 1943. A mesure que les chantiers avançaient, les industriels allemands avaient besoin de travailleurs de plus en plus qualifiés. L'organisation du travail nécessitait un encadrement considérable. Tous les matins, les SS « livraient » 8000 détenus aux chantiers. Chaque jour, des bordereaux étaient établis par les kapos et les SS, lesquels étaient rémunérés pour le nombre d'esclaves utilisés. Les entreprises payaient bien les SS ; 80% de l'argent allaient dans leur poche et 20% seulement étaient destinés à l'entretien des camps et des détenus.

Tous les jours, c'était le même travail de destruction de l'homme me disait, un jour, Maurice. D'un côté on assistait au départ des trains remplis d'Allemands et de matériel de guerre en direction du front de l'Est, et d'un autre côté, on regardait, impuissant, des trains, « remplis » de femmes et d'enfants en provenance de toute l'Europe s'acheminant directement vers les chambres à gaz.

Les tâches d'esclave qu'il fallait accomplir étaient épuisantes.

Un jour, il y eut une épidémie de typhus parmi les soldats allemands et les détenus. Déjà, on pouvait voir les inscriptions en allemand : « un pou, ta mort ». Cette épidémie provoqua une hécatombe. Des dizaines de détenus avaient de la fièvre et se mettaient à délirer. Henri y eut droit, comme Maurice. Il fallait se passer sans arrêt la tête sous l'eau froide pour faire baisser la température et résister au maximum pour ne pas aller au Revier. Les SS obligèrent les détenus à changer les matelas remplis de paille des lits et à déposer tous leurs vêtements à la blanchisserie. Les blocks devaient être entièrement désinfectés et les détenus durent passer sous des douches chaudes et attendre presque toute la nuit entièrement nus avant de récupérer leurs vêtements.

Ceux qui avaient été désignés comme ébénistes purent travailler à l'intérieur des ateliers (ce fut le cas de Maurice). Les autres Déportés, comme le Kommando de la maçonnerie et de la peinture, se trouvaient à l'extérieur et travaillaient en étant frigorifiés ; ce fut le cas d'Henri, mon père.

Très souvent on assistait à des séances de torture et à des pendaisons publiques (lors de tentative d'évasion, surtout de polonais) ou à des exécutions sommaires.

En octobre 1943, environ 15 jours après leur arrivée à Monowice, un jour de Yom Kippour, les officiers SS ordonnèrent une nouvelle sélection. Il avait trop de monde et peu d'efficacité, de nouveaux déportés arrivaient. Henri qui était déjà un vieux numéro, savait qu'il fallait montrer qu'il s'activait sous peine de condamnation. Peu de temps avant une sélection, Henri, qui s'était retrouvé pendant plusieurs jours dans le kommando des peintures, à l'extérieur, en état de carence alimentaire et épuisé, malgré son courage, très amaigri, se trouva en état d'atonie musculaire. C'était le soir, après une dure journée de travail ; il avait des oedèmes aux pieds, surtout aux jambes ainsi qu'au niveau du scrotum. De plus, il avait eu, peu de temps avant, une nouvelle dysenterie. Son copain Maurice raconte : « Au cours d'une sélection, j'aperçois, assis par terre, l'un de mes meilleurs amis de Beaune-la-Rolande, C'était Henri. Je lui demande ce qu'il lui arrive. Il me montre, en pleurant, ses jambes, ses cuisses et ses parties. Elles sont gonflées de partout. Je lui conseille alors de rester dans les derniers, pour avoir le temps de se reposer. Il faut rester allongé le plus longtemps possible...

Et là le miracle se produisit ! Les jambes, les cuisses et tout le reste commencèrent à reprendre un aspect normal. Et par chance, quand vint son tour, il parvint à marcher assez bien pour passer devant l'officier SS. Il échappa ainsi de très peu à la chambre à gaz ! »

Une nouvelle fois, Henri avait eu de la chance...

Un jour, le kapos ordonnèrent de rester dans les blocks, de tout nettoyer. On leur donna des draps pour recouvrir les châlits. Les représentants de la Croix Rouge suisse venaient « visiter » les camps d'Auschwitz. Ils ne trouvèrent rien d'« anormal » !!

Mon père racontait souvent cette « visite », au soir de sa vie, et demeurait méfiant à l'égard de la Croix Rouge, qui, paraît-il, servi de filière d'évasion aux nazis, à la fin de la guerre.

Henri, dans son malheur, eut encore la chance de ne pas être sélectionné pour les « expériences médicales ». Ce ne fut pas le cas pour son copain Youtek, qui dut se résoudre, sans pouvoir y échapper, à servir de cobaye pour la stérilisation et pour la castration par les rayons x. Mon père m'en parla un jour à mots couverts. Cette expérience médicale rentrait dans le cadre du programme d'« euthanasie ». Youtek dut se présenter devant un « médecin ». On l'amena à Birkenau. On le fit déshabiller et ses organes sexuels furent placés sous un appareil pendant 15 minutes.

Mais, contrairement aux femmes où tout l'organe sexuel était soumis au « traitement », chez certains hommes, en tout cas pour Youtek, un testicule seulement fut soumis à l'insolation. Après cette opération, il retourna dans l'un des Blocks généraux et après un repos d'une journée seulement, il fut remis au travail, sans qu'on tienne compte de son état de santé. Il eut

la chance de ne pas succomber comme nombre de ses camarades d'infortune. Il eut la plus grande difficulté à marcher. Il eut une exsudation, mais pas de suppuration, c'est sans doute pourquoi, encore en vie au bout d'un mois, il fut conduit à Auschwitz I dans le baraquement des malades, au block 20. Là, un médecin l'opéra. C'était le sinistre Docteur MENGELE, le spécialiste de la sélection sur la rampe. Il reçut une injection dans le bas du dos (péridurale) qui insensibilisa la partie inférieure du corps. On lui enleva le testicule noirâtre qui avait été brûlé. Il resta à l'hôpital 3 semaines. Il y avait peu de nourriture, mais beaucoup de mouches et de vermine.

Youtek, bien qu'atteint physiquement et mentalement, résista à la souffrance. On ne sait pas, comme pour Henri, comment il ne devint pas plus une épave humaine bien qu'il en prenait le chemin !

Youtek, j'en parle ici, parce qu'il faisait partie du monde intime d'Henri. Et pour l'avoir suffisamment connu, je peux affirmer que c'était un être attachant. Je l'aimais vraiment beaucoup. Tout comme Papouch.

A Nuremberg, certains médecins qui avaient utilisé sans vergogne le dogme brutal des infériorités raciales, et qui se complurent dans la pensée aliénée d'une dictature horrible, furent condamnés comme complices volontaires. Ils cherchèrent à se réfugier derrière « l'ordre d'Etat ». Ils avaient simplement oublié que la vraie médecine, c'est toujours « primum non nocere » (d'abord ne pas nuire).

Plus le temps avançait, aussi bien dans les camps et hors des camps, et plus la maintenance administrative (hygiène, cuisine, infirmerie, magasins d'habillement) était gérée par les « politiques ». Les kapos, ces « hommes verts », au fur et à mesure, avaient de moins en moins de pouvoir. Parmi ces kapos, certains étaient des droits communs et d'authentiques criminels ; mais d'autres n'avaient commis que des délits mineurs, ni tué personne. Leur rôle était quelquefois d'embobiner les SS, de jouer au poker avec eux et de ficher la paix aux détenus (par ruse). On était en 1944 ! Il y avait ainsi une complicité de fait. C'est ainsi qu'on survivait encore à ce moment là.

Des nouveaux kommandos furent créés. Les détenus furent répartis selon les besoins des industriels et des militaires. Des détenus polonais furent envoyés en Allemagne sur des chantiers. Les Français restaient apparemment sur place. Certains devenaient provisoirement kapos ou chefs de block. L'espoir renaissait temporairement. Malgré la discipline persistante, les SS paraissaient préoccupés et leur comportement semblait légèrement changer. Des avions anglais passaient au dessus des camps et de temps en temps il y avait des bombardements.

Henri fut envoyé dans un des camps annexes, à Sosnowiec. Ce camp fut créé, à proximité des centres industriels (Ost maschinenbau Werke) et mis en service le 4 mai 1944.

Henri, mon père, venait d'avoir 22 ans depuis le 17 avril ; il était dans l'univers de la folie depuis le 30 juin 1942 après avoir été interné plus d'un an à Beaune-la-Rolande.

Ce nouveau kommando de 1400 hommes dont faisait partie Henri, était destiné à la production de pièces d'artillerie anti-aérienne et de projectiles. Il se souvenait qu'il avait été apprenti- tourneur.

Dans le camp de Sosnowiec, Henri était vraiment un « alte numéro ». Il avait sans doute droit à une forme de respect dû à son ancienneté surtout de la part des kapos. On s'acheminait vers la fin de la guerre, mais les appels exténuants continuaient. Un jour, au cours d'un appel, il se fit remarquer en répondant « présent » au lieu de dire le mot allemand par deux Français aux mêmes initiales : « R.C ». L'un s'appelait Robert Chazine. Arrivé dans le Lubéron en 1940, il était membre actif de la Résistance et vivait dans les maquis. Il fut dénoncé et arrêté par la Gestapo puis déporté en 1943 à Sosnowiec.

L'autre, Roger Collignon, Henri le connaissait déjà d'Auschwitz. Il était issu du convoi des « 45 000 ». Il avait réussi à échapper à tous les sévices depuis juillet 1942 et avait mené une action de résistance avec les « politiques » (triangles rouges) dans le camp.

En ce qui concerne les deux R.C., je n'ai malheureusement pas connu Roger Collignon qui avait été responsable CGT, avant la guerre, chez Hispano Suiza à Bois-Colombes et habitait à Courbevoie. Henri eut beaucoup d'estime pour lui.

En 1991, je reçus un appel téléphonique d'un certain Robert Chazine que je ne connaissais pas. Il me tint à peu près ces propos : « Bonjour ! Tu es sans doute le fils d'Henri ? Si je suis en vie, c'est grâce à ton père, je l'aimais comme un frère ! Il faut que je te voie ! » C'est ainsi que le soir même, je l'invitai à la maison. Je ne l'avais jamais vu et mon père m'en avait très peu parlé. Quand il me vit, il me prit dans ses bras en pleurant, puis il se reprit. Il avait l'air costaud comme Henri.

Comment avait-il eu mon numéro de téléphone ?

Il nous raconta, au cours du repas, que lorsqu'il avait vu l'avis de décès d'Henri, décédé le 14 juin 1987, dans le journal Le Monde, il s'était mis à pleurer pendant tout le restant de la journée. Mais, il n'avait pas cherché à me joindre.

En janvier 1991, en parcourant le journal Le Patriote Résistant (n°615), il put lire quatre pages consacrées à « La journée d'Etude du témoignage oral des Déportés » qui se déroula le 24 novembre 1990 à la Sorbonne. Il y eut en fait deux journées, l'une interne aux déportés et

l'autre collective, avec les professeurs. C'est la FNDIRP, qui avait pris l'initiative du colloque auquel elle associa l'APHG (Association des professeurs d'histoire et géographie), dont Annie Badower, membre à l'époque du comité national, était la représentante. Tous insistèrent sur la nécessité du témoignage oral pour empêcher la tragédie de l'indifférence et de l'oubli. Ainsi fut démontrée l'importance du partenariat entre l'Education Nationale et la FNDIRP, qui, d'ailleurs, avait suscité, depuis de nombreuses années, le témoignage de ses adhérents, sous toutes ses formes, notamment dans les établissements scolaires et qui avait organisé 4000 expositions dans des collèges publics et privés, des bibliothèques et des centres pédagogiques. Ces deux journées d'étude ont montré l'importance du témoignage auprès des jeunes générations tout en mesurant l'effort que cela représentait pour les Déportés puisant dans des souvenirs douloureux. Un groupe de travail avait été constitué sous la présidence de Marie-Elisa Cohen, de onze Déportés, de deux fils de Déportés, de trois professeurs d'Histoire, dont Annie Badower. A lui, s'étaient joints des représentants de l'Inspection Générale de l'Education Nationale et de nombreuses personnalités. En voyant le nom de « Badower » cité, Robert Chazine a demandé mon numéro de téléphone au journal pour me rencontrer. Le connaître fut un réel bonheur.

Nous tissâmes des liens réels avec Robert Chazine qui nous invita mon épouse et moi-même à Buoux, à côté de Bonnieux, dans le Lubéron, où autrefois il avait cultivé des champs de lavande. Il possédait là une maison isolée dominant un merveilleux paysage, très sauvage qu'il aimait contempler pour méditer pendant des heures. Il avait aussi développé de nouvelles méthodes d'exploitation pour transformer la surface caillouteuse du plateau en terres arables désormais couvertes de vergers, de champs de seigle et de blé. Son fils, éminent ethnologue, est mondialement connu pour ses travaux de recherche en Asie.

Avec R.Chazine, nous avons beaucoup parlé de la vie qu'il avait menée à Auschwitz avec mon père.

Il rappela que le 20 août et le 13 septembre 1944, une escadre américaine avait bombardé les installations chimiques du complexe I G.Farben de Dwory. Plus de 1000 bombes furent, paraît-il, larguées.

Une partie de la zone SS du camp principal fut touchée par les bombardements. Il y eut des tués parmi les SS et les détenus. Un nouveau raid allié eut lieu le 18 décembre 1944.

Henri et ses deux nouveaux amis étaient devenus très proches. La vie était toujours aussi dure pour les détenus. Les kapos frappaient encore, se saoulaient et hurlaient. Il y avait beaucoup de nouveaux déportés et on voyait de nombreuses colonnes de juifs hongrois acheminés directement vers les chambres à gaz. Les familles tziganes qui avaient été, un temps

regroupées et un peu protégées, parce qu'indo-germaniques furent aussi éliminées. Les Russes se liguèrent pour profiter des nouveaux Déportés, s'emparer de leur pitance. Mais, selon le témoignage que me transmit Robert Chazine, Henri cassa la figure de certains. Lors d'une entrevue filmée dix ans plus tard par deux de mes amis (Daniel et Pascal Cling), R.Chazine expliqua ce qu'avait représenté Henri pour lui. Ce fut une découverte pour Robert de voir, dans un lieu si inhumain, un être aussi courageux, volontaire, débrouillard, fraternel et solidaire : « Henri était pour moi un sacré bonhomme. Il m'a sauvé la vie à plusieurs reprises »

Robert redit aussi des faits qu'il avait évoqués devant nous dans le Lubéron :

« Un jour, il avait repéré qu'on avait livré et déposé des cartons de chemises et de caleçons dans une baraque. En plein milieu de la nuit, il me réveilla et me tira de ma couche pour m'emmener avec lui. On sortit. Il défonça la porte de la baraque où étaient entreposés les vêtements et il alla nous chercher des chemises et des caleçons. C'était souvent comme cela avec Henri !

Dans le block, il y avait un kapo qui se saoulait tous les soirs et qui empêchait tout le monde de dormir en proférant des menaces. Henri, qui je le rappelle, était un vieux numéro, prit le coup de sang, se redressa sur sa couche, lui hurla « tu vas la fermer ta gueule ! ». Le kapo se leva avec son gourdin et fit « Qui a dit ça ? ». Henri descendit de sa couche et se rua sur lui. En moins de deux minutes il l'avait étranglé ! Roger et moi étions descendus en même temps que lui, mais tout avait été trop rapide. Tout le monde autour s'était remis au lit et « personne n'avait rien vu, ni rien entendu ! ». Henri était conscient. Il l'avait fait exprès et disait « Après tout, j'en ai marre, ce sale con nous emmerde ; il est comme nous, il n'y a aucune raison qu'il nous fasse chier. » On a tiré le kapo inanimé dehors et le lendemain matin il avait déjà été ramassé. Le SS demanda un rapport. On était en mars ou avril 1944, il y avait encore de la neige. On était lucide sur la gravité du geste d'Henri. D'ailleurs, au moment de l'appel du matin, comme d'habitude, on se retrouvait à nouveau au premier rang (place qui nous était réservée par accord tacite des autres Déportés, à cause de l'ascendant naturel exercé par notre trio formé de « vieux numéros »). Quand l'officier SS évoqua le problème du kapo mort, et qu'il demanda qui avait fait cela, Henri, Roger et moi-même sommes sortis du 1^{er} rang en même temps, ce qui eut pour effet de déstabiliser le SS, qui, compte tenu de la période d'alors marquée par le revers nazi à Stalingrad, se contenta de grommeler qu'il ne fallait pas que cela se reproduise. Un peu plus loin des cordes de potence pendaient toujours ; elles ne servirent pas ce jour là ! ». Henri, peu de temps avant sa mort, avait confié cet épisode à ma femme,

historienne de profession, qui ne l'avait pas cru sur le moment tant cela lui paraissait improbable. Robert lui a confirmé quelques années plus tard.

La chance était parfois avec Henri ! A un moment donné, il fit partie d'un kommando de peinture. Il s'arrangeait pour peindre toujours le même bâtiment aux dires de Robert.

Celui-ci évoqua aussi le fait suivant : « Un jour, arrivèrent 150 Juifs polonais du ghetto de Varsovie. Ils étaient en train de faire la queue pour la nourriture. Il y avait 25 ou 30 Russes qui étaient déjà là. Deux d'entre eux harcelèrent et bousculèrent violemment ces nouveaux malheureux Juifs polonais. Henri me dit alors : « Regarde, Robert, ces sales cons qui brutalisent les pauvres Polonais ! On y va n'est-ce pas, Robert ? On est arrivé tous les deux, l'air décidé. Les Russes, auprès desquels s'étaient regroupés 19 autres Russes pour les protéger décidèrent, devant notre détermination de s'en aller plus loin...

Henri, par sa force de caractère avait encouragé ma combativité naturelle ! ».

Puis ce fut le dramatique épisode de l'évacuation du camp. Robert Chazine raconta comment Henri organisa leur départ : « Un soir de janvier 1945, après être rentré du travail, on nous fit savoir qu'on allait être évacué. Henri disparut soudainement ; il réapparut au bout d'un certain temps avec trois pains et trois saucissons qu'il partagea entre nous trois. Il nous avait sans doute encore sauvé la vie. Mais ce n'était pas tout, car au moment du rassemblement il nous amena avec lui dans une baraque et il nous obligea à prendre deux couvertures chacun. Il fallut en mettre une autour de la taille et une autre autour de la tête qui pouvait tenir autour du cou avec un fil de fer. Il nous incita à mettre de vieux journaux sous notre tenue de Déporté et des chiffons autour des pieds, car l'hiver était très rude, et nous allions probablement très loin. C'était sans arrêt comme cela avec Henri ! ».

Les Allemands décidèrent l'évacuation du camp vers le 16 ou le 17 janvier 1945. La première nuit, ils firent environ 42 Km à pied : c'était le début de « la Marche de la mort ». La température avoisinait -25 degrés. Les galoches en bois, qui tenaient leurs pauvres pieds, s'enfonçaient dans 20 cm de neige. Ils se tenaient par les bras pour ne pas lâcher le misérable convoi, car quitter la colonne signifiait une balle dans la nuque par les SS qui les encadraient. Et combien de fois, ils entendirent le claquement sinistre de ces coups de revolver. Cette marche, ceux qui ont survécu, ne l'oublieront jamais. Ils n'oublieront jamais comment ils avaient pu repousser les limites des possibilités humaines de survie en faisant certains jours jusqu'à 67 Kms à pied, dans la neige, en étant épuisés par des mois de détention inhumaine. Robert Chazine raconte encore : « C'était le 7^{ème} jour de la marche de la mort, je venais de

glisser et je suis alors tombé (j'avais été opéré d'un ménisque avant la guerre). Je ne pouvais plus marcher ! Alors Henri m'a relevé et il m'a presque porté, je m'appuyais sans arrêt sur lui en boitillant ».

Puis Robert continuait à raconter :

« Quelquefois, les SS ordonnaient des haltes dans des villages ou des fermes. Pendant l'évacuation, Henri a fait une chose formidable : alors que l'on couchait dans une ferme, les SS avaient abattu un cheval, l'avaient dépecé et avaient suspendu des morceaux de viande par des crochets à leur charrette. Henri n'avait rien trouvé de mieux que de ramper, au nez et à la barbe des SS, pour dérober un morceau de foie qui pendait. Il le coupa en trois pour en donner un morceau à ses deux copains. Il nous ordonna de l'avaler tout cru. Ce que nous fîmes à toute vitesse. Je ne sais pas si j'aurais été capable de le faire ! ».

Parfois, la marche alternait avec un transport en wagons à ciel ouvert où les Déportés s'entassaient et essayaient de se chauffer les uns contre les autres. Ceux qui ne pouvaient le faire mouraient de froid. Henri et ses deux copains montèrent le 8^{ème} jour dans ces wagons non couverts.

Le train démarrant, personne ne connaissait la destination. A nouveau, il faisait nuit. Et pour ne pas s'endormir et mourir de froid, ils restaient le plus possible relevés, serrés les uns contre les autres. Il y avait déjà de nombreux morts de froid et d'épuisement. Quand le train s'arrêtait, ils devaient balancer leurs camarades morts par-dessus... « Une nuit, le train roulant à faible allure et traversait une ville avec des rues à angle droit ; nous avons pensé nous échapper, mais la perspective de nous séparer contraria cette idée, car nous étions comme les doigts d'une main » me raconta Robert.

Sans eau, il fallait boire ; la neige le leur permettait. « Un jour, nous arrivâmes dans une ville. Une pancarte indiquait Bratislava. On était en Tchécoslovaquie. A la gare, il y avait de nombreux soldats allemands armés. Des paysannes lançaient quelques pains dans les wagons. Le train redémarrera en se dirigeant vers Vienne. Les wagons n'étaient plus que des « dépotoirs » ; les déportés étaient exténués et faisaient leurs besoins au milieu d'eux. C'était le dépérissement total associé au désespoir pour beaucoup » me raconta Maurice, un autre Déporté.

L'évacuation dura environ 9 jours dont les deux derniers jours dans les wagons. A un moment donné, les trois copains furent séparés ; ils n'étaient plus dans le même wagon. Robert se retrouvait seul. Beaucoup de déportés étaient déjà morts dans cette terrible « Marche de la mort ».

Les malheureux qui pouvaient encore marcher se traînèrent jusqu'au camp de Mauthausen après être descendus des wagons. C'était une colonne de fantômes : « les yeux profonds et brillants au fond des orbites sombres et creuses, pommettes saillantes, oreilles largement décollées et exsangues, le teint cireux, leur tête balançait mollement sur un cou mince et fragile qui avait peine à se tenir droit. »

A peine arrivés dans le camp, ils durent se déshabiller, car les SS voulaient tout désinfecter pour éviter un risque d'épidémie. Ils durent attendre dehors, tout nus, avant que leurs vêtements leur soient rendus. C'était un mois de janvier glacial. Ils se tenaient les uns contre les autres, se frottant pour se réchauffer. On leur indiqua leur baraque en leur précisant qu'ils n'étaient là que pour deux jours. On leur distribua une vague soupe chaude.

Ils rencontrèrent des détenus qui avaient participé à la Guerre d'Espagne et qui avaient eu la force de résister depuis le temps qu'ils étaient là ! Pétain les avait abandonnés et ils avaient envoyés à Mauthausen pour construire un camp d'où personne ne devait revenir. Chaque marche de l'escalier du camp menant à la carrière avait coûté la vie à plusieurs déportés. Henri et ses copains rencontrèrent des Tchèques, qui leur crachèrent dessus, quand ils surent qu'ils étaient français. A leurs yeux, la France avec la Grande Bretagne, avait abandonné la Tchécoslovaquie à la Conférence de Munich..

Ils partirent environ 1500 à 1800 déportés de Sosnowiec. Ils n'étaient plus que 110 à 115 à leur arrivée à Mauthausen. Robert raconta encore : « j'avais envie de me porter malade. Henri m'empêcha d'aller à l'infirmerie et il me sauva sans doute encore la vie ! ».

Robert, Roger et Henri furent envoyés à Gusen. Il s'agissait précisément de Gusen II où l'on construisait des galeries et produisait des armements St Lambrecht. . Les premiers prisonniers de Gusen furent des prêtres et des opposants politiques allemands et autrichiens. Peu après l'invasion de la Pologne, la Gestapo y envoya de nombreux intellectuels polonais pour les exterminer. Ce camp fonctionna à partir de mars 1940. En janvier 1941, un crématoire fut en activité. Fin 1941, de nombreux prisonniers de guerre soviétiques y furent transférés et gazés ainsi qu'en 1942. Il y eut aussi de nombreux Républicains espagnols parmi les prisonniers. De nombreuses atrocités furent commises à Gusen, notamment des « bains de la mort », où en plein hiver, l'on projetait de l'eau glaciale à haute pression sur les suppliciés qui mouraient au bout de 30 minutes dans d'atroces souffrances).

Gusen II fut construit en 1944 (St Georgen), de même que Gusen III. Les conditions de vie dans ces deux camps furent horribles. Les prisonniers appelaient Gusen II : « L'enfer des enfers ». Jusqu'alors, Henri, qui était un vieux numéro (comme Roger, puisqu'ils avaient été

tous les deux à Auschwitz en 1942) dut s'adapter à une nouvelle donne. En effet à Mauthausen et Gusen, Roger qui avait sans doute retrouvé les éléments de la Résistance dans ces camps, obligea Henri à changer son étoile jaune de juif contre un triangle rouge de « politique ». Ce qui lui évita certainement bien des souffrances, et l'inséra dans un réseau de résistance. Robert dit que lorsqu'il rendit visite à Roger après la guerre, à Courbevoie : « Roger me raconta qu'il avait été envoyé dans un kommando à Gross-Rosen avec Henri, et il me vanta l'assistance protectrice qu'Henri lui avait portée ».

Comme, nous l'avons vu, j'ai parlé de Robert, Roger, Maurice, Charles, Sam. Je n'ai pas oublié Youtek et Papouch, qui avaient été admirables quand mon père fut battu sauvagement. Youtek eut la malchance, je l'ai déjà dit, d'être sélectionné pour une expérience médicale. Cependant, ayant survécu miraculeusement, il se maria peu de temps après son retour de déportation à une Parisienne dénommée Estelle, une jeune juive résistante avec laquelle, il aura deux fils, Michelet Claude.

Papouch, rescapé lui- aussi, aura un destin tragique puisqu'il perdra dans les années cinquante sa femme et sa fille à la suite d'une asphyxie par le gaz ! C'était un homme extraordinairement gentil et convivial.

Charles Palant qui fut déporté aussi à Auschwitz et à Monowice, avait connu Henri à Belleville. Ils étaient du même âge et avaient été pendant une année écoliers dans la même classe. Charles était un garçon brillant à l'école. En 1936, il était « petite main » chez un maroquinier, et comme il savait écrire des lettres et téléphoner, il se retrouva, au moment de la grève générale de la maroquinerie, sur l'estrade pour lire un discours. Il devint, très jeune, délégué syndical de la CGT (seule centrale syndicale dans la maroquinerie). Rescapé des camps de la mort, il revit Henri au MRAP. Il devint un éminent responsable dans différentes associations de Déportés, grâce à ses qualités de médiateur. Encore aujourd'hui, il est actif et il est plus que jamais une vraie sentinelle de la Mémoire, témoignant auprès des jeunes, écoliers et lycéens.

Tous ces hommes revenus de Déportation durent se reconstruire psychologiquement et physiquement. Ils avaient été mis à l'état de sous-hommes par des « hommes ordinaires » devenus des monstres ; ils avaient été réduits à l'état de pions, de « stucks » par des anciens fonctionnaires, des diplômés ; ils avaient été écartelés et broyés comme des cobayes de laboratoire par des médecins dépourvus de tout scrupule : les « opérations chirurgicales »

mortelles ou mutilantes, les injections intraveineuses de virus, la culture du pou sur des hommes pour les contaminer, ont été réalisés par des « humains », des « médecins » qui ont exercé leur soit- disant compétence sur les détenus en vue d'un « vivisection humaine ».

Le sadisme instrumentalisé par une idéologie barbare sacrifiant des êtres humains pour « améliorer » par les résultats de ces expériences la « race des surhommes » constitue une aberration. Ces bourreaux se disaient médecins. Ils ont, avec préméditation, créé des souffrances abominables et des lésions définitives sur les détenus des camps nazis.

« Ces hommes (les médecins expérimentateurs) ont amené les sauvages prémises de la pensée nazie jusqu'à sa terrible et logique conclusion » Général Taylor.25 avril 1947

Moi, en tant que fils de Déporté, devenu dentiste et thérapeute dont le métier est de soulager mes patients, j'éprouve le dégoût le plus extrême pour ceux qui sont entrés dans notre Art pour en faire un supplice.

« Il n'y a pas de réparation pour la peine et la souffrance ».

Simone Veil

« L'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'Homme sont les causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements. »

Préambule du texte initial de l'Assemblée Nationale du 26 août 1789.

« La dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde »

Préambule de l'Assemblée générale des Nations Unies.

Ainsi la méconnaissance et le mépris de ces droits ont conduit à des actes de barbarie.

« La dignité humaine est inviolable »

Rita Süßmuth (Présidente du Parlement allemand en 1990)

« Il est hors de doute qu'il s'agit du crime le plus grave et le plus monstrueux jamais perpétré dans l'histoire de l'humanité. »

Winston Churchill (11 juillet 1944 à Anthony Eden)

« Il faut que l'innommable ne devienne pas l'innommé »

Cardinal Lustiger (Archevêque de PARIS)



Les frères d'Henri, Edmond et Adolphe, dit Alain, cachés pendant la guerre, notamment dans le collège Chateaubriand à Dinan. Ils firent leur Première Communion catholique. Léon, le petit dernier, caché dans une ferme de Cardroc près de Rennes fut élève de l'école primaire de ce village.

On voit aussi Henri quelque temps après son retour des camps. (à gauche)



A l'hôtel Lutétia (photo ci-dessus)

Un mois plus tard(photo)

Henri, revenu à la liberté, pendant l'été 1945

LE RETOUR

Le 5 mai 1945, Henri et Roger furent libérés par le groupe de reconnaissance du sergent Albert J. Koziak. Il faisait partie de la 7^{ème} D.B de la 3^{ème} Armée américaine qui prit en charge le camp de Mauthausen. Robert fut libéré le 9 mai 1945, le lendemain de l'armistice. Plus de 37000 déportés moururent à Gusen. Déjà des détenus politiques avaient commencé à former des groupes de combat pour harceler les détachements SS. Les Américains, croyant bien faire, offraient une nourriture abondante aux survivants. Beaucoup en moururent comme le rappelait souvent Henri au soir de sa vie.

On proposa aux détenus, soit d'aller à l'hôpital pour se faire soigner, soit d'être dirigé vers des gares pour être rapatrié, ou bien encore d'être embarqué directement en forteresse volante vers la France. C'est la dernière solution que choisit Henri, qui me raconta que le plancher de l'avion était en verre et que le vide sous lui était impressionnant. Mais le fait de s'éloigner de cet enfer minimisait la peur du vide.

Le 18 mai 1945 il était de retour sur le sol de France. De l'aéroport du Bourget, il fut conduit en autocar jusqu'à l'Hôtel Lutétia, au 45 boulevard Raspail, dans le 6^{ème} arrondissement de Paris, où était installé un staff pour l'accueil des Déportés. Cet hôtel célèbre où, avant 1939, résidaient les opposants au gouvernement d'Hitler, était devenu, dès 1940, le siège de l'Abwehr, et se trouvait transformé en une sorte d'ambulance de guerre en 1945. Il était devenu tour à tour un lieu d'accueil, une salle de pas perdus pour favoriser les retrouvailles et un hôpital de campagne pour les rescapés les plus atteints. La première nuit, Henri ne réussit pas à dormir dans un lit et il s'allongea par terre. Après tant d'années, il n'était plus habitué au confort minimal. Au bout de deux ou trois jours, après un examen médical, on lui donna des habits, une pièce d'identité, un peu d'argent et deux tickets de métro. Il ne pesait que 35 kg. Dans le métro, sa maigreur, attirait les regards des voyageurs dont certains lui donnèrent spontanément la pièce... Il arriva à la station « Couronnes » et se retrouva sur le boulevard de Belleville. Il était à nouveau sur le terrain de son enfance. Il arpenta la rue des Couronnes et au coin de la rue Bisson, il rencontra, par un hasard extraordinaire, son copain Gaston. Lui, venait de rentrer d'Allemagne. Quant à Jacquot, qui s'était retrouvé à Lyon, puis à Grenoble où il avait accompli des actions de résistance dans un combat sans merci contre l'occupant et les sbires de Vichy, il ne revit Henri que quelques mois plus tard. Après l'avoir serré dans ses bras, Gaston l'emmena chez lui. Il lui apprit que son père et ses frères étaient vivants et qu'ils étaient en Bretagne. Henri prit des renseignements afin de les rejoindre. Il retourna à l'Hôtel Lutétia, où il put téléphoner à monsieur Hamon qui savait où se trouvaient exactement son

père et ses frères. Le train l'emmena à Rennes. Sur le quai, il y avait une foule immense. A l'arrivée tout le monde pleurait et riait. La première personne qu'il reconnut fut son père. Schmile le serra dans ses bras en pleurant comme un enfant et lui dit : « Henri, mon fils, tu es là ! ». Henri disait toujours qu'il avait compris, à cet instant, l'affection que lui portait son père nourricier. Il embrassa affectueusement ses trois frères qui n'en croyaient pas leurs yeux, et qui eurent du mal à le reconnaître, tellement il avait changé. En effet, au moment où il fut interné, en 1941, il pesait 80 kg, maintenant il pesait moins de 40 kg ! Ses frères avaient grandi en 4 ans. Au bout de quelques jours, il leur apprit que leur mère Pesa ne reviendrait jamais et qu'elle avait été gazée par les nazis. On avait appris par Madame Hamon que le jour de la grande rafle du 16 juillet 1942, un policier qui venait chercher Pesa vers midi, la voyant seule et dans le désarroi, après avoir discuté avec madame Hamon implorant sa clémence, lui avait dit qu'elle devait préparer sa valise et qu'il reviendrait la chercher dans l'après-midi... Mais Pesa, au lieu de se cacher, prépara ses papiers, dont son livret de famille, alla acheter des pelotes de laine pour tricoter un pull pour Henri qu'elle croyait retrouver en Allemagne. Elle pensait que son fils aîné était prisonnier en Allemagne, comme les fils Largeault. Elle fut internée 10 jours à Drancy, déportée le 27 juillet par le convoi n°11 à Auschwitz et gazée le 1er août 1942.

Ses trois fils cadets eurent beaucoup de chance. En effet, le matin-même du 16 juillet 1942, dès potron-minet, le jour de la rafle du Vel d'hiv, ils furent confiés à monsieur Hamon qui habitait avec sa femme dans le même immeuble. Les Hamon étaient leurs voisins de palier. Schmile, pressentant les événements, avait décidé, en accord avec Pesa, quelques semaines auparavant, sur les conseils des Hamon, d'envoyer pour les vacances scolaires leurs enfants en Bretagne, dans le village de leurs voisins. Par un pur hasard, il se trouvait que le départ avait été fixé le jour de la grande rafle ! Ces braves gens leur sauvèrent ainsi la vie, puisqu'ils permirent de les cacher chez des proches en Bretagne.

Les trois frères décousirent leur étoile jaune et prirent aussitôt le métro avec monsieur Hamon jusqu'à la gare Montparnasse. Ils montèrent dans le train pour la Bretagne sans problème, puisqu'ils avaient déjà les billets, et arrivèrent à Rennes. Monsieur Hamon les amena tous les trois dans une petite remorque tirée par le vélo qu'il montait jusqu'à un petit village de 365 habitants nommé Cardroc, à côté de Bécherel, à mi-chemin entre Rennes et Dinan. Le séjour breton ... dura ainsi jusqu'à la fin de la guerre. Dans ce village, où le cousin de monsieur Hamon tenait une boucherie, ils furent conduits chez des fermiers chez qui ils furent hébergés. Alain et Edmond, qui entre-temps habitèrent chez un couple, les Delion, se retrouvèrent en CM2 à l'école de Cardroc (l'aîné Edmond redoubla volontairement, compte

tenu des circonstances, pour rester avec son frère Alain). On leur fit faire leur communion catholique, sans doute pour des raisons de sécurité afin de ne pas les distinguer des autres enfants du village. L'instituteur, « hussard de la République » très anti-clérical, qui avait dans sa classe trois sections de garçons, dont une CM2 (son épouse, aussi institutrice, avait la même chose pour les filles.), leur fit passer un DEPP (Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires, créé par Vichy en 1942 et supprimé en 1944, passé en fin de CM2 et donnant droit à entrer en 6^{ème} de lycée ou de cours complémentaire), DEPP qu'Edmond avait déjà passé à l'école Ramponeau. A la rentrée de septembre 1943, sur la recommandation de leur instituteur, (qui par ailleurs avait ses enfants dans un collège à Dinan, ville où l'on voyait beaucoup d'Allemands) ils furent pensionnaires, non pas dans le collège catholique des « Cordeliers », mais au collège« Chateaubriand », établissement laïque, où ils pouvaient, peut-être mieux passer inaperçus. Au bout d'un an, le principal du collège leur fit passer un concours pour avoir une bourse d'études. Six élèves furent présentés, et trois élèves du collège l'obtinrent, dont mes deux oncles. Ironie du sort, deux petits juifs, baptisés catholiques, eurent droit pendant leurs études en Bretagne, à une bourse de « l'Etat français » instauré par Vichy. Léon, malheureusement trop jeune, ne put être intégré dans le collège de Dinan et resta caché dans la ferme de Cardroc. Il fréquenta l'école communale du village jusqu'en 1947. Ses frères venaient le rejoindre à la ferme pour les vacances scolaires des années 1943-44. Schmile, travailla et fit du marché noir pour payer la pension de Léon aux fermiers, les Delion et les pensions des collégiens Edmond et Alain pendant la première année, avant l'obtention de la Bourse d'Etat). Schmile s'approvisionnait auprès de la boucherie Hamon de Cardroc, et transportait de la viande jusqu'à Paris, en courant de nombreux risques. D'ailleurs, il racontait qu'il fut contrôlé une fois par deux policiers de « Vichy ». Il ne se laissa pas arrêter, utilisa sa force physique pour les tabasser sérieusement, réussit à s'enfuir et se cacha tout en travaillant de ci de là.

Ainsi, à la mi-1945, dans cette Bretagne chaleureuse, Henri fut soigné, dorloté et bien nourri de telle sorte qu'au bout de quelques semaines, il était à nouveau d'aplomb, prêt à rentrer à Paris.

Dès le début de l'automne 1945, il revint à Belleville. Schmile avait retrouvé son métier de boulanger parisien. Il avait récupéré « manu militari » le logement de la rue Bisson, qu'il habitait avant la guerre et qui avait été complètement vidé de ses meubles avant d'être attribué à « des réfugiés » qui ont déguerpi, effrayés par la colère de Schmile soucieux de retrouver un toit. Ils retrouvèrent les Hamon, sauveurs des enfants Kaufman. Ils habitaient toujours sur le même palier. Les frères Largeault s'étaient lancés dans la fabrication de sacs

et de cabas. Les frères d'Henri, Alain et Edmond, bénéficiaires d'une bourse d'étude se retrouvèrent pensionnaires au Lycée Hoche à Versailles où ils passèrent brillamment le baccalauréat, avant de se lancer dans des études de Droit (pour Alain) et de Médecine (pour Edmond). Quant au benjamin Léon, il poursuivit sa scolarité à l'école Ramponeau. Lui n'avait pas eu de chance : il était resté caché chez les fermiers où il était affecté aux travaux de la ferme et gardait les vaches. Certes, il mangeait à sa faim ; mais, il est certain qu'il a souffert de graves carences affectives. Vivant au milieu de l'indifférence des paysans, sa famille lui manquait cruellement. Agé de 7ans à l'époque, il dit aujourd'hui n'avoir aucun souvenir de sa vie avec sa mère. Il a gommé ses souvenirs d'enfance pour arriver à survivre. A 35 kms d'une grande ville, il n'y avait pas grand chose à Cardroc, sauf un petit bistrot, une boucherie, une épicerie ; les quelques fermes existantes étaient disséminées dans le bocage breton. Schmile, qui se cachait à travers la Bretagne, travaillait clandestinement comme boulanger, et payait régulièrement les pensions de ses enfants, qui se chiffraient à 1000 francs par mois, somme non négligeable à l'époque dans la Bretagne rurale. Parmi les principaux souvenirs d'enfance en Bretagne de Léon, il y eut celui du mitraillage d'un bombardier allemand qui fut abattu par les avions anglais et celui du parachutage par les Alliés de containers contenant des armes qui furent planqués par les habitants du village ; le maire était instituteur et participait à la Résistance. La frayeur gagna les habitants quand les Allemands cernèrent le village pour enquêter sur l'avion abattu. Un autre de ses souvenirs fut le retour de déportation de son frère aîné, décharné venu se retaper en Bretagne à l'hôtel-restaurant « Chez Lucas » et qui reprit assez rapidement une silhouette normale. C'est Henri qui eut la terrible mission d'annoncer à ses frères la mort de leur mère.

Léon retourna à Belleville, seulement pour la rentrée scolaire de 1947. Après sa scolarité primaire, il apprit, dans une école spécialisée, le métier de coupeur dans le textile de luxe. Mais, il se reconvertit en 1968 et devint vendeur, puis responsable d'un magasin de grande surface. Alain, après des études de Droit, devint cadre supérieur dans le secteur pétrolier. Edmond fut médecin à Belleville puis dans le 11^{ème} arrondissement.

Henri retrouva en 1946 un travail à Belleville, chez Rosenberg, qui avait réussi à se cacher pendant la guerre. Il travailla à la machine à coudre, fabriquant des pantalons, des vestons, des canadiennes etc....

La vie reprenait son cours. Des réunions avaient lieu entre les Déportés rescapés.

Maurice Jakubowicz, âgé de 28 ans, avait retrouvé trois de ses frères : Paul (revenu d'un camp de prisonniers), Henri et Adolphe et avait recommencé à exercer son métier de tailleur. Il avait aussi décidé de s'occuper de Paulette, la nièce de sa belle-sœur Thérèse ; c'était une

très jolie brune de 16 ans qui avait des yeux bleus splendides qu'il épousa quelque temps plus tard. Il vint s'installer à Montreuil, au 7 rue Gutenberg, dans l'appartement des parents de Paulette qui avaient été déportés ainsi que son frère, la laissant seule avec sa petite sœur Annette dite Nitza. L'atelier de Maurice était installé dans une pièce de cet appartement où naquit en 1949, « Michou », « ma sœur de lait », et, 8 ans plus tard, les jumeaux Philippe et Dominique. Annette partit en 1948 dans un kibboutz, en Israël, où elle rencontra un garçon formidable, nommé Robert Abelanski, qui avait été un « enfant caché » avec ses frères Jean et Maurice et dont les parents furent déportés et gazés ; seul son 3^{ème} frère Simon survécut à la déportation.

Annette et Robert revinrent en France en août 1955 avec une petite Talia (née en 1952), nantie d'un petit frère Pascal quelques années plus tard. Robert, après avoir eu un parcours de militant de gauche, croyant « aux lendemains qui chantent » et s'étant forgé un idéal collectiviste dans son kibboutz de Carmia à côté d'Ashkelon (L'Union soviétique n'avait-elle pas reconnu l'Etat d'Israël dès sa création en 1948 ?), avait participé en quelque sorte à la création de l'Etat d'Israël. Mais avec le temps, les relations diplomatiques et politiques furent rompues entre les deux Etats ; la déception remplaça l'enthousiasme et Robert quitta le parti communiste (compte tenu de la position du PCF, proche de celle des Soviétiques qui soutenaient alors les pays arabes), après la guerre des Six Jours et l'invasion des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie, l'année suivante. Il avait assez avalé de « couleuvres ». Il devint un ardent défenseur d'Israël, sa seconde patrie et stigmatisa la politique étrangère soviétique. Il travailla d'abord à Montreuil chez Henri Arkilowitch, dans les vieux métaux, puis à Paris chez Junior-Beausport (entreprise de vêtements d'enfant créée par Maurice et Henri). Il fut ensuite acheteur dans les « peaux », parcourant le monde entier pour l'entreprise Fischer qui l'avait embauché. Toutes les personnes dont je viens de parler ont marqué mon enfance, ont aimé Henri. C'était réciproque. Elles constituent ma deuxième famille, celle du cœur.

Quelques mois après son retour de déportation, à la fin de l'année 1945, Maurice décida, l'espace d'une soirée, de réunir tous les copains de déportation. Il partit à leur recherche, rencontra Henri à Belleville et l'invita. Cette réunion se déroula dans un appartement, au rez-de-chaussée d'un petit immeuble où habitaient ma future mère Claudine, sa sœur Micheline et leur père Jacques. La famille de ma mère, dans laquelle allait entrer Henri, eut sa propre histoire. J'en parlerai car je suis le produit de deux communautés juives, différentes à bien des égards.

Ma grand-mère maternelle Rachel, née Vastock, en 1896, à Paris (6^{ème}), était décédée en octobre 1942, des suites d'une longue maladie (hémiplégie) qui l'avait conduite de l'hôpital de la Pitié à celui de Ville-Evrard d'où elle revint pour finir ses jours à la Pitié -Salpêtrière. Mon grand-père Jacques (« Jacob » pour l'état-civil), né en 1890 à Wierzbnik, située pas très loin de Random, était venu rejoindre son père Maurice (Moïse) en France en 1905, fuyant la « Pologne du Congrès », zone sous domination russe ; il vint avec sa tante Jeanne (Chandle) et ses sœurs : Caroline (Golda) et Yvonne (Rebecca). La naissance de cette dernière avait provoqué chez sa mère, la sœur de Chandle, une hémorragie mortelle. Jeanne (Chandle), qui était très jolie et qui avait 18 ans était du voyage car elle avait dû épouser, conformément à une tradition juive, son beau-frère devenu veuf. Elle lui donna 3 autres enfants : Mado (Zelma), Henri (Aroum) et Rosette (Rosalie). Le grand-père Jacques, avait bien connu à Paris le syndicat de la casquette vers 1910 ; il avait assisté à la venue d'un dénommé Trotski dans l'entreprise qui l'employait, et qui haranguait déjà les ouvriers. Dès la déclaration de la guerre, il s'engagea en 1914, comme combattant volontaire dans le 54^{ème} régiment d'artillerie. Son livret militaire indiquait : « sujet russe ». Jacques eut un comportement héroïque sur le champ de bataille en portant secours à son officier touché par des balles ennemies. Il parvint à le ramener ainsi qu'un autre camarade également blessé. Il aida à leur prodiguer des soins avec dévouement. Il fut lui-même blessé en 1916 à Verdun. Il fut décoré, reçut la Médaille Militaire, et acquit la nationalité française le 10 octobre 1920.

Maurice Nayman(ou Neyman(n) !) commença dans la cordonnerie, dans une modeste échoppe, rue Mouffetard, dans les années 1910. Elle fut détruite par un incendie. Après la guerre, mon grand-père Jacques, ayant auparavant travaillé dans la casquette, puis chez Renault (où d'ailleurs il se coupa un doigt avec une machine) chercha à se marier. En 1921, il épousa Rachel Vastock. Il décida, dans un premier temps, de se reconvertir en marchand forain devant l'usine Renault. Il savait qu'on faisait les « trois huit ». Les ouvriers, leurs femmes qui venaient les attendre constituèrent une bonne clientèle car il avait installé un petit stand (une planche posée sur des tréteaux) où l'on pouvait acheter des vêtements de travail, des chemises et des pantalons. Mais, grâce à la dot de mariage de Rachel et l'aide de son beau-père (mon arrière grand-père Georges), il devint associé dans l'usine familiale « Neyman et Fils », usine de fabrication de pierres scientifiques à Boulogne-sur-Seine, où il habita, comme toute la famille et vécut de manière aisée jusqu'au début des années 1930 . Cette année-là, Aroum, dit Henri (le frère cadet de mon grand-père) développait l'affaire à Saint-Etienne, mais la concurrence faisant rage, l'entreprise fit faillite (on ne leur avait pas livré à temps l'oxygène). On était en 1932. Il fallut quitter l'appartement bourgeois de

Boulogne et aller habiter un minuscule logement à Montreuil, dans l'immeuble des Vastock. Jacques reprit son activité de forain, en semaine, devant chez Renault ; le samedi et le dimanche, il avait son stand aux « Puces » de Montreuil. Rachel faisait aussi courageusement les marchés, deux fois par semaine, en vendant de la bonneterie (ceux du bd. Mortier et de la rue de la Convention). Puis elle tomba malade, atteinte de graves troubles cardio-vasculaires et mourut en 1942 .

Ma mère Claudine avait réussi à ne pas se faire prendre pendant la Guerre de 1939-45, malgré ses déplacements pour aller à son travail, 5 rue des Commines dans le 3^{ème} arrondissement de Paris, alors qu'elle habitait à Montreuil. Après le décès de sa mère, elle alla, avec sa sœur Micheline, rejoindre, quelque temps, la grand-mère Jeanne Nayman et ses cousins Isidore Nabédrik, sa femme Hélène, leur fille Claudette, ainsi que Serge Ferrand (le fils de la Tante Rosette, la sœur de mon grand-père Jacques) en Normandie, à Courgeon ; ils habitaient dans une maison dangereusement placée à un carrefour et furent protégés par un couple de Résistants, les Ménard. Isidore, qui était jeune dentiste diplômé, reçut l'interdiction d'exercer par le Conseil de l'Ordre, création de Vichy. Il faisait semblant d'aller à Paris pour travailler le lundi, et réapparaissait en fin de semaine. En réalité il restait caché toute la semaine dans la fameuse maison qui faillit être visitée par la Milice.

Claudine qui n'était pas beaucoup payée (50 centimes de l'heure), arrêta son travail en 1943(elle avait 17 ans), car il était de plus en plus dangereux de rentrer après le couvre-feu parfois à 23 heures) pour livrer les vêtements réalisés dans l'atelier. Elle essaya de se déplacer le moins possible d'autant plus que ses cousins Lorenter et leurs quatre enfants étaient venus habiter dans l'immeuble ainsi qu'une amie de ses parents, Madame Lévy et sa fille Annie, et dont l'époux avait été déporté. Ils venaient tous de Boulogne.

L'immeuble de Montreuil avait appartenu, comme je l'ai dit plus haut, à mon arrière grand-père maternel Georges Vastock qui était décédé le 21 mars 1941 de maladie et de tristesse à Villemonble. Celui-ci était né à Vilnius, capitale de la Lituanie, en 1863. C'était la « Zone de Résidence Juive » qui avait été annexée par la Russie par suite de l'assassinat du tsar Alexandre II ; les conditions de vie pour les Juifs étaient telles que cela provoqua une nombreuse émigration, expliquant la venue de mon arrière grand-père en France , sans doute entre 1883 et 1886, à la suite de l'émeute d'Elizabethgrad, en avril 1881, qui avait entraîné « les règlements provisoires » du 3 mai 1882(appelés « Lois scélérates » par les Juifs) censés résoudre la question juive. Dès 1883, quelques artisans polonais et lituaniens avaient fondé des associations incorporant des étudiants (à causes du numerus clausus) et de jeunes travailleurs, qui arrivèrent au début, à Paris, au Pletzl (le quartier St Paul), puis non loin de la

place de la République. Cela avait été le cas de mon arrière-grand-père. Il s'était marié le 18 octobre 1888 à la synagogue des Tournelles, avec une jeune couturière, mon arrière grand-mère Sarah Kas, née à Vilnius en 1867. Habitant juste avant son mariage, au 13 rue Notre Dame de Nazareth, il avait déménagé, au 27 rue du Vert Bois le 20 octobre 1888(soit deux jours après son mariage). Il dut faire des démarches pour être en possession d'une déclaration obtenue auprès du Cabinet de la Préfecture de Police(2ème Bureau), conformément au Décret du 2 octobre 1888 qui imposait pour la première fois en France une déclaration de résidence aux étrangers vivant sur le sol français et que l'on a retrouvé, précieusement conservée dans ses archives personnelles. Il avait été, au début de son arrivée à Paris, bijoutier et avait habité au 6 rue des Blancs Manteaux, dans le 4^{ème} arrondissement. Bien après son mariage, il s'était installé au 154, rue Saint Martin où il disposait d'un grand hangar qui faisait aussi office de magasin. Il vendait des articles de chauffage, en particulier de poêles Godin et des meubles acquis dans les ventes judiciaires. Travaillant courageusement, il avait pu acheter un pavillon avec un terrain assez vaste à Villemomble, au 14 rue Régley. Il était très estimé dans les milieux d'affaires. En 1923, il vendit une bonne partie du terrain afin d'acheter le petit ensemble immobilier situé au 35 rue François Arago à Montreuil-sous-Bois et dont une partie donnait sur la rue Garibaldi. Il s'était occupé pendant un temps de la synagogue de Montreuil, sise rue de Paris.

C'est donc, au cours de l'automne 1945, dans l'un des logements de cet immeuble de Montreuil où habitait depuis peu l'un des frères de Maurice Jakubowicz, nommé Adolphe, (appartement laissé par la famille Gotlib, arrêtée par la police française de Vichy, déportée et décimée, et dont seule une petite fille Anna, envoyée dans un sanatorium, et cousine de Paulette et d'Annette Zylberberg) que se retrouvèrent une quarantaine de copains rescapés. Comme il manquait des chaises, Adolphe Jakubowicz qui connaissait Claudine, alla lui demander s'il pouvait emprunter quelques chaises, qu'elle se fit un plaisir d'apporter. Quand elle pénétra dans le logement où se trouvaient tous ces hommes, elle fut attirée par un beau jeune homme, qui lui demanda si elle voulait bien leur chanter une chanson. Et ce fut le coup de foudre. Ce jeune homme, c'était Henri, qui ne la quittant plus des yeux, chercha à la revoir et vint tous les soirs après son travail à Montreuil depuis Belleville. Il était souvent trop tard pour rentrer et Henri dormait dans la salle à manger sur un fauteuil dont l'inconfort était secondaire pour lui.

Cet immeuble où allait habiter mes parents, pendant 15 ans, se trouvait situé dans cette partie de Montreuil, qu'on appelait le Bas-Montreuil (zone située au sud ouest de la ville à la limite

de Bagnolet, Paris, Saint-Mandé, et Vincennes et entre la Porte de Montreuil (où l'on trouvait les anciens ateliers et le Marché aux Puces) et la Croix de Chavaux.

Montreuil comptait juste avant la guerre près de 72000 habitants et 69800 habitants fin 1946. Aujourd'hui elle est devenue la 3^{ème} ville la plus peuplée de la région Ile de France avec plus de 100 600 habitants. Après avoir été la ville des cultures fruitières (raisins et surtout pêches aux alentours du XVIIIème siècle, on y inventa « les murs à pêches » pour la protection contre le froid) où venaient s'approvisionner les souverains d'Europe. Ses sources d'eau alimentaient le Château de Vincennes. C'est au XIXème siècle que vont s'établir des industries de transformation du bois et des peaux, de fabrication de jouets, des briqueteries et des plateries qui exploitaient le gypse du sous-sol de la commune. En 1876, le montreuillois Emile Raynaud inventa le praxinoscope (jouet optique donnant l'illusion du mouvement). En 1896 Georges Méliès créa les premiers studios de cinéma du monde. Les frères Lumière et Charles Pathé, en 1904, y conçurent des ateliers.

Ma famille maternelle Nayman vécut à Montreuil dès 1932, après avoir quitté le boulevard Jean Jaurès à Boulogne à la suite de la faillite de l'entreprise familiale fabriquant des pierres scientifiques. La crise de 1929 et la concurrence avaient eu raison des ambitions de l'entreprise « Neymann et Fils », mais non du courage de ma famille. Cette partie de Montreuil était une zone chaleureuse, avant la guerre, où l'on pouvait dénicher un emploi et un petit logement, et où les enfants, comme me disait ma mère, qui y vécut dès l'âge de 6 ans, allaient dans les mêmes cinémas de quartier (le Montreuil Palace, le Kursaal, le Normandy, et plus bas vers la porte de Montreuil, le Davout et le Palais- Avron), et que j'ai beaucoup fréquentés moi-même dans ma prime enfance. Ils allaient dans la même école, rue Robespierre, où tout le monde suivait le même cursus primaire voulu par le ministre Jules Ferry, c'est à dire l'école gratuite, laïque et obligatoire, mais qui dès l'arrivée de Pétain au pouvoir, était le lieu où l'on faisait chanter tous les matins aux petits élèves : « Maréchal nous voilà » !! Ma mère me raconta que pendant la Guerre, les Allemands avaient réquisitionné l'école Robespierre et que les élèves avaient du se retrouver soit à l'école Lavoisier près de la Croix de Chavaux où elle passa son certificat d'études à 11ans, soit à l'école du Marais de Villiers située en haut de la mairie de Montreuil où elle passa une année de cours complémentaire (elle adorait la couture et l'Histoire ancienne). Elle fut obligée de s'arrêter pour s'occuper de sa mère gravement malade.

Pendant l'entre-deux guerres, une communauté juive dont la composition sociale et les origines variaient, étaient pour l'essentiel des juifs venus d'ailleurs (Pologne surtout, Roumanie, Hongrie, Allemagne, Autriche, Russie et de ces pays d'Europe centrale et

orientale dans lesquels sévissait l'antisémitisme). Là ils vivaient en petites communautés, dans la patrie des droits de l'Homme, certains depuis le dernier quart du dix neuvième siècle ,d'autres au lendemain de la Première Guerre mondiale, unissant leur force de travail, avec pour objectif, l'entrée de plain pied dans la communauté nationale. La France devenait la patrie des enfants qui réalisaient le rêve d'intégration des parents sans renoncer à leur identité juive et en continuant à parler le yiddish tout en apprenant le français, la plupart militant dans des organisations de gauche et mangeant comme « là-bas ». Ils disposaient d'une « schoule », d'un environnement alimentaire (épiceries, boucheries et boulangeries) et étaient organisés au travers de nombreux mouvements associatifs. Les gens marchaient jusqu'au bois de Vincennes. L'été, il n'y avait pas de vacances, on jouait dans la rue, on fêtait le 14 juillet dans les rues du quartier. On organisait des bals et des tombolas. Comme le racontèrent certains témoins, dans le livre de l'historien Jean Laloum , « la vie commune était la vie d'une grande famille, avec une solidarité exemplaire ; il y avait une bonne intégration auprès de la population française, même s'il y avait un petit antisémitisme latent, tous les enfants juifs et non juifs s'entendaient bien ; la plupart des jeunes Juifs ne vivaient pas trop de façon religieuse, mais plutôt traditionnelle en se régaland de gâteaux, de gefilte-fishes, de kneidlerset de kreplers, symboles d'une culture commune ; loin de l'obscurantisme de la Pologne et des pays voisins... ». Certains étaient brocanteurs, marchands ambulants ou forains, comme mon grand-père Jacques. C'était le monde de l'occasion, des vieilles matières : les fripes (« Schmatès ») ramassées ou achetées étaient raccommodées ,et remises à neuf pour être revendues ; on trouvait toutes sortes d'objets...D'autres étaient spécialisés dans les petits meubles ou dans les matières en caoutchouc ; des ferrailleurs pratiquaient le commerce des vieux métaux. Il y avait une autre activité traditionnelle du milieu juif immigré : tailleur, confectionneur, tricoteur, casquettier, chapelier, exploitant en chiffons (chiffons pour papeterie, essuyage pour machine, déchets de laine, et coton neuf) ; métiers de préparation des peaux et fourrures, soies et crin. Il existait des petites entreprises industrielles et commerciales) et des entreprises fondées sur la fourrure (teinture, lustrage...), des entreprises travaillant le bois, et des industries hautement spécialisées, industries de pointe représentées dans le secteur alimentaire, métallurgique, électrique, chimique ; commerces de proximité (des épiceries (7), boulangeries, boucheries, cafés, 4 salons de coiffure). La population juive immigrée maintenait ainsi le goût et les habitudes culinaires héritées des pays d'origine. La « schoule » était un oratoire non consistorial (d'abord situé rue de la Fraternité, puis au 179 bis rue de Paris. C'était un lieu de prière et d'enseignement et de réunion pour les fêtes religieuses. La vie associative et d'entraide s'était développée depuis 1898 avec l'accord de

l'Etat (prévoyance des risques sociaux). Il existait depuis le 19 mai 1925 l'Amicale Israélite de Montreuil(A.I.M)(pour les secours médicaux, pharmaceutiques, financiers, qui participa même à la collecte destinée au comité de Bilbao, au moment de la guerre d'Espagne) ; l'Entraide féminine Israélite(regroupant les femmes de l'A.I.M.) et d'autres associations(Ligue Juive, Club ouvrier juif international, Presse Nouvelle, Front populaire juif, section locale de la LICA) ; il y eut aussi la création de la Maison d'enfants de Montreuil, instituée par l'UGIF, la création de deux établissements d'enseignement technique et professionnel, l'ancienne Ecole de l'ORT(rue des Saules) et annexe(7 rue Georges Landennois) où étaient donnés des cours d'enseignement général, préparant au CAP(certificat d'aptitude professionnelle) de tailleur, couture , mode, tournage, mécanique et électricité. En 1937, la ville de Montreuil accueillait la Conférence nationale du PCF. Au sein de la population juive, l'influence du PCF était prédominante, l'Association des Amis de le Presse Nouvelle assurait la diffusion du journal « Die Naye Presse ». L'A.I.M allait faire l'objet d'un noyautage de la part de juifs communistes ou sympathisants. Il y eut aussi un mouvement des sionistes révisionnistes (Poalei-Tsion). Créée en 1928, se réunissait dans l'arrière salle du café « Le Balto », rue de Paris) la section de la LICA (ligue internationale contre l'antisémitisme). En mai 1935, le maire communiste Fernand Soupé, prenait part aux meetings de la LICA locale. Auparavant la CGTU (Confédération générale du travail unifié), avait mis en place en 1924, un organisme chargé de répartir les ouvriers étrangers par groupes de langue (comme à Belleville) ; le groupe de langue yiddish était le plus important. Cette structure rattachée à l'appareil dirigeant du PCF prit le nom de MOI (Main d'œuvre immigrée) en 1936. A la faveur de la crise économique du début des années 1930, un antisémitisme endémique se faisait jour. On ne voulait plus de ces « Juifs immigrés d'Europe centrale et orientale, dont les réseaux multiples paraissaient étrangers à la société civile, malgré les initiatives destinées à défendre leur nouvelle patrie, scellant leur destin à la France, en s'engageant face aux mouvements de bottes de l'Allemagne nazie et le comportement de Vichy et de sa police raciste et persécutrice dont le comportement honteux conduisit de nombreuses familles juives à la déportation vers les camps de la mort. A Montreuil, comme ailleurs, les mesures d'exclusion, lois et ordonnances anti-juives, contrarièrent les besoins les plus fondamentaux, comme manger, se déplacer, se soigner ; isolant la population juive du reste de la société. Traquée par l'occupant aidé par la police zélée de Vichy, cette population juive immigrée, réduite à l'état de paria, et qui avait cru en la France éternelle subit dès lors rafles, arrestations, conduisant ,entre la peur et quelquefois l'espoir, inéluctablement à un départ sans retour. Toutes ces familles spoliées qui étaient finalement considérées comme des

concurrents économiques par l'Etat Français de Vichy, étaient ainsi éliminées du circuit des affaires et perdaient leurs pauvres biens (immobiliers, pour ceux qui s'en étaient sortis) acquis à la force du poignet. C'est ce qui se passa dans l'immeuble de mon arrière grand-père du 35 rue François Arago qui se composait de trois parties : l'un des bâtiments, avec boutique, se trouvait en angle avec la rue Garibaldi et comprenait deux étages, la principale dépendance comprenait une boutique et un logement au rez-de-chaussée , et trois étages de deux logements avec un wc(à la turque) entre chaque étage, et le troisième bâtiment se trouvait carrément rue Garibaldi et comprenait un bâtiment avec un étage et deux caves . Le tout encadrait deux toutes petites cours. La police vint frapper à la porte de six familles en juillet 1942 ... Il y eut d'autres rafles, dans le « Centre de Montreuil » (maison d'enfants), foyer créé par l'UGIF. Puis les 10 et 11 février 1943 et le 24 juillet 1944, malgré les nombreuses actions pour cacher un maximum d'enfants.

Montreuil fut la première ville de la région parisienne à être libérée le 19 août 1944 par plusieurs centaines d'hommes en armes après de violents combats contre l'armée d'occupation allemande.

En 1945, des structures d'hébergement et de formation en faveur de l'enfance et de la jeunesse, permirent d'orienter de nombreux enfants orphelins, comme la CCE (Maison d'enfants de la commission centrale de l'Enfance qui, la première, vit le jour à Montreuil s/bois. Devenue le bastion des Juifs progressistes, elle avait abrité, pendant la guerre, un groupe de militants de l'U J R E (Union des Juifs pour la Résistance et l'Entre aide) et allait, au sortir de l'Occupation, accueillir des milliers d'enfants et adolescents cachés à travers tout le pays. Montreuil fut la première commune de la région parisienne à se libérer du joug allemand grâce à ses nombreux combattants organisés. C'est ainsi que les Maisons d'enfants créées et développées par l'OSE, les EIF, L'OPEJ et la WIZO, la colonie scolaire, allaient constituer le nouveau cadre de vie pour eux. De même que les enfants de déportés et fusillés étaient pris en charge par la CCE. Le Centre d'apprentissage de l'ORT regroupait à Montreuil, dans un bâtiment de 8000 m² sur cinq étages (acquis grâce à l'aide de l'International Ladies Garment Workers Union, qui était le syndicat américain de l'habillement et son président David Dubinski) au 43 rue Raspail, les trois écoles professionnelles ainsi que les centres de formation pour adultes. Cette ancienne usine de pâtes alimentaires réquisitionnée pendant la guerre par les Allemands , devenait ainsi la plus importante des 8 écoles de l'ORT en France et probablement des écoles juives d'Europe avec plus de 630 élèves .On y enseignait tout pour les services d'équipement en machines et outils, on y apprenait l'ajustage, le fraisage, le tournage ; on y dispensait des cours d'électricité, de

métiers du bâtiment, de menuiserie et ébénisterie ; des ateliers pour la fourrure, l'électrotechnique ; des cours pour réparation de machines à écrire ; des sections de mode , corseterie, couture industrielle, une école de confection de tailleurs et pardessus et une section de coupeur, de « patronnerie » etc.... Le financement de l'ORT était dépendant tout comme les Maisons d'enfants, des subventions allouées par l'American Jewish Joint Distribution Committee.

C'est dans ce cadre, dans l'immeuble du 35 rue François Arago, qu'avaient habité neuf familles (dont ma famille maternelle), jusqu'en 1942 et où six familles furent arrêtées et déportées sauf une petite fille, Anna.

Entre ma famille maternelle, française depuis longtemps, et qui avait pu échapper de justesse à la persécution et se dissimuler et ma famille paternelle en France depuis 1923 les différences dues à l'ancienneté de leur présence en France et qui avaient paru évidentes pendant l'entre-deux-guerres, ne s'estompèrent qu'avec le temps. Le mariage de mes parents symbolisait ainsi la rencontre entre des Israélites installés en France depuis longtemps et des Juifs de Belleville arrivés dans les années 1920. Mais toute la famille maternelle, du côté Nayman, adopta Henri et l'estima énormément .Et comme l'a dit, mon cher cousin Isidore dit « Zizi » : « Henri était plus qu'un frère pour moi ». En 1945, c'était le temps du deuil. Les difficultés économiques étaient immenses. Il fallait tenter de récupérer les appartements spoliés et pillés, souvent par des associations de locataires « de bonne foi » couramment antisémites. A Belleville, mon grand-père Schmile dut s'imposer pour récupérer son petit logement qui avait été vidé de ses meubles achetés en 1939. Depuis le 9 août 1944, une ordonnance avait rétabli la légalité républicaine annulant les actes « établissant ou appliquant une discrimination fondée sur la qualité de juif ». La grande difficulté était que les biens aryannisés avaient été achetés. Après une période de statu quo, on restitua les commerces en avril 1945, mais les pillages « légaux » des occupants ou des nazis avaient laissé peu des traces.

Toutefois, la plus grande difficulté fut la reconnaissance du génocide juif. D'une part, on était dans une période où être victime n'était pas glorieux : ceux qu'on célébrait en 1945, ce n'était pas les survivants, mais les héros du ghetto de Varsovie. Par ailleurs, le million de prisonniers de guerre français, les 650 000 du STO, les 40 000 Résistants, dépassaient en nombre la poignée de 2564 survivants juifs (sur 76 000 déportés juifs de France).

Mais à ce moment là, malgré une solidarité matérielle et morale continue, la souffrance des victimes n'a pas été reconnue réellement pour ce qu'elle était. Le mystère psychologique et l'incommunicabilité sont restés très présents de 1945 jusqu'à une période récente. La volonté

de survivre et de récupérer une vie dite normale a sans aucun doute été accompagnée de souffrances physiques, dues aux séquelles des camps, qui ont poursuivi les Déportés jusqu'à la fin de leurs jours. Mais les séquelles morales et psychologiques ont, à coup sûr, entraîné une symptomatologie dont les psychiatres n'ont peut être pas encore établi un tableau complet aujourd'hui. Si le traumatisme de la guerre a touché tout le monde, dans tous les milieux, je me demande encore comment mon père a pu, apparemment, mener sa vie d'après !

J'ai toujours été en admiration devant la force non seulement physique de mon père, qu'il m'a d'ailleurs transmise, mais aussi devant sa force de caractère, malgré son tempérament impulsif et le caractère excessif de certaines réactions émotionnelles. Entre les angoisses fluctuantes pouvant aboutir à des dépressions, les réminiscences de type « flashback », les rêves ramenant imperturbablement les expériences profondément ancrées de persécution et de détresse inimaginables qu'il avait subies dans les camps, le sentiment de culpabilité, difficile à surmonter, d'avoir survécu à tous ses camarades morts, il dut vivre avec des phases d'angoisse et d'irritabilité. Des manifestations psychosomatiques le poursuivirent jusqu'à la fin de sa vie. Comment a-t-il fait, après quatre ans de calvaire, pour donner un sens à sa vie et réagir le plus naturellement possible aux événements de la vie quotidienne et pour tisser des liens profonds avec les gens sans se renfermer trop en lui-même et être sujet à la suspicion permanente ? Et la résilience dans tout cela, comment la mesurer ? Après avoir été un apatride et un indéterminé et un indésirable dans son pays d'adoption, et après être devenu en Pologne, dans le pays où il était né, un « stuck » (un morceau), avoir vécu dans ce lieu de terreur où « il n'y avait pas de pourquoi » (nicht warum), où il fallait baisser le tête, enlever la mutze devant le kapo et le SS ou bien finir comme la fumée des crématoires, ce mutilé de l'existence a mis longtemps à recoudre la déchirure traumatique, laissée par la blessure qui le faisait encore saigner dans son âme et dans son pauvre corps. Mais pour Henri, qui avait toujours eu une certaine aptitude au bonheur, sa convivialité et son action militante avaient servi de garde-fou, empêchant que le temps demeure figé et immobile après l'enfer subi. Dans mon théâtre intérieur de fils de déporté, depuis l'adolescence jusqu'à l'âge adulte, après avoir dans ma petite enfance subi l'angoisse de mes parents et sans doute entendu les cauchemars de mon père, j'ai pu reconstituer l'histoire d'Henri, sa difficulté à exprimer ce qui était en lui, qu'il masquait par l'apparence de la force, de l'humour, du militantisme idéaliste et des loisirs au cours desquels il passait souvent des heures, le samedi après-midi et le dimanche matin au café situé à l'angle de la rue de Paris et de la rue Denise Buisson à Montreuil ou au « Balto », où il pouvait s'adonner au billard et aux jeux de cartes dans une atmosphère conviviale qui lui rappelait Belleville. Au cours de sa seconde vie, il s'est reconstitué. Son degré de

résilience a amélioré ses rapports avec le monde environnant, maîtrisant son stress, malgré les séquelles qui le déchiraient intérieurement sous l'apparence de la normalité. Le temps aidant, avec le dévoilement de certains faits de l'Histoire, qui commençaient à sortir de l'ombre (Budapest, le procès de Eichmann, le procès de Barbie, le combat contre les négationnistes...) et l'acceptation de la désillusion idéologique, il redevenait enfin lui-même, fort et fragile, ayant un sentiment d'être en sursis.

En effet, à côté des « déportés résistants » dont la déportation était consécutive à la répression de la Résistance, il y avait les « déportés politiques » dits de persécution. Des associations se créaient : la FNDIRP qui se voulait représentative de tous les déportés en général, l'Amicale d'Auschwitz et l'Amicale d'Auschwitz et de Haute Silésie où l'on parlait beaucoup le yiddish. En dehors du fait indéniable que, depuis 1791, la persécution des juifs avait créé de facto, entre 1940 et 1944, une communauté de destin, il se trouve que c'est bien plus tard, dans les années 1960-1970, que s'effectua le réveil de la Mémoire Juive.

Il a fallu attendre une génération pour que, en 1978, l'ouvrage monumental de Serge Klarsfeld, le Mémorial de la Déportation des juifs de France, comprenant la liste des noms des déportés, convoi par convoi, ait un écho et une émotion considérables. Henri, à sa parution, s'y plongea pendant des heures. Il aura fallu plus d'une génération, en 2005, pour que le Mur des Noms soit inauguré au Mémorial de la Shoah (ancien Centre de Documentation Juive Contemporaine) à Paris. Ainsi, depuis la période d'immédiat après-guerre, beaucoup de juifs cherchaient le minimum de visibilité. On ne disait pas qu'on était juif ! Cette forme de « marranisme » disparut avec l'arrivée des juifs sépharades des années 1960. Après le manque de perception de la radicalité du génocide par les juifs eux-mêmes et la conviction, après le retour des survivants, qu'il n'y avait plus d'espoir pour ceux qui étaient partis à Pitchipoï, il y eut un début de prise de conscience de la réalité. Il fallut un certain temps pour que, les traditions religieuses ayant été occultées (moins de mariages religieux, moins de bar-mitsva, moins de circoncisions, moins de rabbins, beaucoup de conversions), la notion de judaïsme, avec tout ce que cela comporte, puisse réapparaître.

C'est donc à Montreuil-sous-Bois, au 35 rue François Arago, que Henri et Claudine eurent le coup de foudre l'un pour l'autre. Henri avait presque 24 ans et Claudine 19 ans. Ils se marièrent au printemps 1946 à Montreuil. Ils habitèrent dans l'un des logements, un tout petit deux-pièces cuisine, au premier étage, qui avait été habité par les cousins Sztarkman, arrêtés par la police française et déportés comme six autres foyers juifs de l'immeuble. Les logements vacants permirent de rendre momentanément service à des amis juifs, qui, s'étant

cachés, n'avaient pu récupérer leurs biens « aryannisés ». Je naquis officiellement 7 mois plus tard le 17 novembre 1946 !! Micheline imita sa sœur 10 ans plus tard, elle eut deux beaux enfants Didier et Jocelyne avec Jules Druesne, dit Paulot, mort prématurément à 40ans. Le 19 mai 1951 naquit Patricia Rose, ma petite sœur. Elle se maria 30 ans plus tard avec Daniel avec qui elle eut deux garçons Dany (qui connut son grand père Henri) et Jérémy né à l'automne 1987, quelques mois après la disparition de son grand-père.

Henri savait que son père biologique avait disparu dans les camps en décembre 1943. Il fit des recherches pour savoir s'il y avait d'autres Badower dans le monde. Monsieur Rosenberg lui ayant dit qu'il existait peut être des Badower en Allemagne ou aux USA, il écrivit et reçut un colis ...dans lequel on lui avait mis des chemises de couleur, avec des cols blancs à part, comme avant la guerre, et trois cravates, dont deux à fleurs et une avec deux personnages de sexe opposé ! Henri commença, dès avril 1946, à travailler à la machine à coudre, dans une pièce du rez-de-chaussée de l'immeuble, et fabriquait des vestes, des pantalons et des canadiennes pour Mr Wajnbuch, qui avait une boutique, rue de Paris, à côté du métro Robespierre et pour Mr Rosenberg de Belleville. Ma mère était finisseuse et « retournait les manteaux » chez Maurice et Paulette Jakubowicz, rue Gutenberg. Au bout d'un certain temps, Maurice et Henri décidèrent de s'associer. Ils créèrent la Maison « Beausport », se spécialisèrent dans le beau vêtement pour enfants et adolescents. Ils travaillèrent d'abord dans un atelier, rue François Arago, au 1^{er} étage, où j'aimais me cacher derrière les rouleaux de tissu. Je me souviens de la table de coupe, des « patrons » en papier, des gros ciseaux, du moteur à lame qui suivait les lignes tracées à la craie sur les tissus superposés, du bruit des machines à coudre et des bobines de fil. Puis ils s'installèrent, à Paris, créant « Junior Beausport » (J comme Jakubowicz et B comme Badower) au 5 rue Gabriel Laumain (10^{ème} arrt) en avril 1957. Bénéficiant de la croissance des Trente Glorieuses, ils eurent quelques bonnes années. A la faveur de la réussite du moment, chacun des associés acquit un pavillon à Montreuil (Maurice en 1959 et Henri en 1961). Plus tard ils installèrent leur atelier dans un local plus grand, 6 rue Mandar (2^{ème} arrt) en avril 1964 jusqu'en juin 1977. Entre temps, en 1966, Claudine ouvrit une boutique de vêtements pour enfants à Vincennes (G' Pat, rappel de Gérard et Patricia) qu'elle garda jusqu'en 1985. Au début de son mariage, Henri milita au PCF, à Montreuil. Il croyait en un idéal, celui de l'Homme nouveau et il s'engagea pour une cause qu'il croyait juste. Un jour, cette conception, il dut la mettre en évidence, physiquement, lorsque il fut insulté par un grand bonhomme sur son vélo, alors qu'il était dans sa « 4 chevaux » (que Maurice et Henri avaient achetée à deux) : celui-ci lui dit alors « espèce de Jude, sors si tu es un homme ! ». C'est ce que fit Henri, il avait près de 35

ans et il était encore en pleine force de l'âge. Son instinct de « dur de Belleville » et d' « alte numéro » décupla sa force naturelle et sa rapidité. C'est ainsi qu'il fonça sur l'individu et après avoir démolì le portrait de son adversaire, il le maintint à terre jusqu'à l'arrivée de la police. L'individu, catcheur professionnel, reçut une bonne leçon. Henri n'avait, comme à son habitude, pas accepté le racisme ni l'insulte humiliante. Être un homme, il savait ce que c'était ! Il fut défendu par un avocat, car il y eut dépôt de plainte pour dommages physiques, mais le procès porta aussi sur le délit que constituait une insulte antisémite à l'égard d'un ancien déporté juif. Mais, pour lui, l'homme, quel qu'il soit, s'il s'est mal comporté avec ses semblables, ne mérite pas d'être considéré. C'est ainsi que lors du 1^{er} bal des déportés, à la fin des années 50, il corrigea, devant tout le monde, un déporté qui avait été kapo et s'était mal conduit dans les camps. Henri l'avait reconnu. En même temps, il participait à l'activité de la Société Israélite de Montreuil. A la salle des Fêtes, on organisait un bal annuel souvent animé par un groupe musical dont les Visnitsky, cousins de mon grand père Nayman. Il y avait des plats traditionnels juifs délicieux. Il participa à la fondation du MRAP, tout comme Charles, (le mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix) qui devint plus tard le mouvement pour le rapprochement entre les peuples. J'ai donc baigné dans cette atmosphère militante de mon père. Nous lisions le journal « L'Humanité », « La Voix de L'Est », « La Nouvelle Presse » (Naïe Presse), « Le Patriote Résistant », « Droit et Liberté » édité par l'UJRE. Je lisais tous les dimanches « Pif le chien » et « Vaillant », deux revues de bandes dessinées. Mais dans ma petite enfance, j'ai surtout lu et relu mille fois mon livre de chevet : « les Misérables » de Victor Hugo. Cet amour de la France de son enfance, après tant de souffrances, n'avait pas empêché Henri d'épouser les idées liées à un modèle anti-capitaliste. A ses yeux, le nazisme n'était lui-même qu'une des modalités du capitalisme. N'étaient-ce pas les grands industriels allemands qui avaient facilité la venue d'Hitler ? Cependant Henri qui devint un « politique » à Mauthausen-Güsen, militera pendant près de 20 ans, après la guerre, en pensant que l'antisémitisme nazi était un fascisme atteignant des hommes ayant perdu leurs droits, et dont le but était la domination d'abord de l'Europe, puis du monde. A son retour, une poignée de survivants juifs de France (2564) et environ quarante mille résistants rapatriés en France, dans un contexte politique où la réconciliation nationale était prônée par le Général de Gaulle, le désir d'oublier, le fait qu'on n'était pas prêt à les écouter et, eux, les Juifs pas prêts à parler, il fallait laisser du temps au temps. Militier contre le fascisme, « le grand Capital et les réactionnaires », contre les injustices, contre le colonialisme impérialiste, contre le racisme et l'antisémitisme : tout cela gommait momentanément la notion de communauté de destin de la communauté juive. Si les Juifs communistes, à la

Libération, trouvèrent toute leur place dans les combats contre un ennemi commun : « l'impérialisme anglo-américain » et ses services secrets (qu'on appelait « la réaction internationale » et le « camp de la guerre », des rivalités commencèrent à voir le jour entre Naïe Presse et l'Humanité. Les excès de vocabulaire et la langue de bois fusèrent contre la gauche juive non communiste, appelée par l'Humanité les « sionistes-bundistes, qui s'en prennent à l'Union soviétique et sont des instruments au service des Américains » aux yeux des juifs communistes. Il n'est pas étonnant, qu'avec un tel délire de propagande, il y ait eu parfois des réactions de rejet.

Avec le temps, Henri prit du recul. De militant, il devint sympathisant. Le champ de vision de son idéal s'estompait. Le « grand frère » montrait son vrai visage depuis 1956 et 1968.

Ce visage, Youtek le découvrit, lorsque, en 1956, alors « qu'il militait dans une cellule du parti communiste à Paris, il fut convoqué dans le comité de section du 10ème arrondissement par le responsable Marcel Servin. Celui-ci lui recommanda, compte tenu de ses origines polonaises de se rendre en Pologne, où, grâce à sa culture, il ferait sans aucun doute merveille. Youtek prit la décision de partir avec sa femme et ses enfants. Ils habitèrent au début à l'hôtel, et furent reçus par le chef de l'immigration (il y avait une forte propagande pour faire revenir tous les Polonais expatriés). Il assista à de nombreuses réunions publiques et, comprenant parfaitement le polonais, fut scandalisé par les propos violemment antisémites tenus par le chef du parti communiste polonais, qui venait de remplacer le principal dirigeant Bierut. A cela s'ajoutait l'antisémitisme catholique polonais. Malgré ces dérives et la cherté de la vie (les 500 zlotys donnés à Youtek par le PCF équivalaient au salaire mensuel d'un chauffeur de taxi ; une paire de chaussures valait 750 zlotys), il resta en Pologne 5 mois et demi avec sa famille, puis rentra définitivement en France. Ainsi, on constate, que l'antisémitisme qui avait sévi, avant la guerre, par le fait des gouvernants de l'époque contre les Juifs communistes ou socialistes, réapparaissait au sein même des dirigeants communistes polonais, qui s'empressaient de remplacer les cadres d'origine juive, bien que polonais, par de nouveaux cadres polonais formés à l'école du parti. De plus, il y eut encore quelques pogroms et les rescapés juifs qui étaient revenus malades des camps étaient laissés dans des hôpitaux transformés en mouchoirs ! » (Témoignage d'Estelle Godfryd). C'était la Pologne de l'époque. Déjà en juillet 1946, il y avait eu un pogrom à Kielce où 42 Juifs avaient été tués et 70 blessés. Avant 1950, des 250 000 Juifs restés en Pologne, plus de la moitié avait émigré. L'antisémitisme polonais leur paraissait plus violent qu'avant la guerre. A la fin des années 50, on assistait à une montée du nationalisme polonais fortement teinté d'antisémitisme : les juifs furent écartés des positions élevées au Parti, dans l'administration,

dans l'armée et placés sous surveillance, parce que considérés comme anti-nationaux. A partir de 1967, après la victoire d'Israël sur les armées arabes et sous couvert d'antisémitisme, une campagne violemment antisémite força les deux tiers de la population juive à émigrer. On les accusa d'être des agents de l'impérialisme occidental et de fomenter un complot anti-soviétique. Les purges se poursuivirent à l'université, dans les médias et les agences gouvernementales. Même après l'effondrement du communisme, les discours antisémites ont continué d'être propagés. Ainsi l'ancien président Lech Walesa a souvent fait appel aux fantasmes antisémites de ses électeurs en accusant ses adversaires d'être des crypto juifs au service de Moscou ! Tout candidat devait prouver sa généalogie non juive, c'est-à-dire purement polonaise et catholique ! L'antisémitisme fut souvent considéré comme une opinion légitime, ne donnant jamais lieu à une condamnation politique ferme, malgré les profanations des cimetières, les graffitis, la diffusion des classiques de l'antisémitisme (comme le Protocole des Sages de Sion). Par la suite, à part les clichés les plus éculés répandus parmi la paysannerie polonaise, les partis nationalistes et une partie de l'Eglise catholique incarnée par le primat de Pologne Josef Glemp, qui fut à l'origine du « Carmel » d'Auschwitz (de 1979 à 1992) et de l'installation de 250 croix plantées aux abords du camp par des catholiques intégristes venus d'Europe et des Etats-Unis, véhiculent encore des accusations nourries de légendes médiévales. Le Pape Jean Paul II (Karol Wojtyla) a-t-il pu, par son action d'ouverture, désamorcer cet antisémitisme polonais latent ? Seul l'avenir nous le dira.

En Europe de l'Ouest, la presse parlait de « compromis historique, d'union de la Gauche et de communisme à visage humain ». Marchais, en direct de Moscou, évoquait un « bilan globalement positif » dans les pays de l'Est ! Les juifs communistes avaient avalé la couleuvre du complot des « blouses blanches » autrefois ; il y avait eu le procès Slansky en Tchécoslovaquie, l'affaire Marty-Tillon en France, mais la liberté sous toutes ses formes ne devait plus être bafouée ! Henri resta toujours convaincu que, depuis 1789, « la Marseillaise » était un hymne libérateur et révolutionnaire qui l'avait accompagné dans les moments les plus sombres, que « l'Internationale » lui avait donné du baume au cœur et que la paix et l'amitié entre les peuples ne pouvaient exister qu'en refusant à la fois la soumission à toute forme d'hégémonie et d'humiliation . Son idéal communiste s'était inscrit dans la réalité sociale pour changer le monde des opprimés. Il fallut attendre 1967, avec la « Guerre des 6 jours » où Israël dût anticiper l'attaque pour ne pas disparaître (2 millions de Juifs contre 100 millions d'Arabes), l'apparition médiatique du négationnisme, la tardive reconnaissance de la culpabilité de Vichy, le Procès Eichmann (à mon avis le principal événement à l'origine du changement de comportement à l'égard de l'évocation de la

Mémoire) et le procès Barbie (dernier combat de mon père en 1987) pour que tout se remette en place et pour que les Déportés témoignent enfin ! Le temps des témoins laissa progressivement la place au travail des historiens. Les « politiques » participèrent ostensiblement aux commémorations. L'insulte antisémite et raciste était enfin devenue un délit puni par la loi.

Je me souviens des discussions que nous avons en 1967, l'année de mon bac, sur l'« avenir soit-disant radieux », sur la finalité des engagements pro-communistes passés, sur la constatation de l'échec des espérances, malgré de nombreux colloques organisés en présence de l'« avant-garde » intellectuelle qui croyait détenir la vérité. En 1968, en pleine période des « Trente glorieuses », la jeunesse du monde se rebellait contre le paternalisme de la génération de leurs aînés (empêtrés dans les contradictions liées à l'après-guerre), et parmi laquelle les jeunes ouvriers, venant pour certains du monde rural, aspiraient à l'amélioration des conditions de vie. Cette jeunesse se nourrissait de l'anti-fascisme et des combats politiques liés à la décolonisation. La fin des rêves de liberté à Prague, quand les tanks du Pacte de Varsovie avaient brisés un début de démocratisation, une volonté de dépasser le centralisme, l'espérance d'une reconnaissance du pluralisme, en sonnant le glas d'une tentative de socialisme démocratique, heurtait dans le monde les aspirations révolutionnaires de la jeunesse. Celle-ci se soulevait donc contre les impérialismes américain et soviétique contre l'ordre ancien. Une chape de plomb avait l'air de peser sur la tête de ma génération. On voyait partout les étudiants se révolter, en Allemagne, en Grande Bretagne, au Japon (Tokyo), aux Etats Unis dès 1964 avec les SDS (Students for a Democratic Society), opposé aux valeurs, aux coutumes et aux goûts de l'American way of life, et au Mexique (à Mexico, la révolte fut réprimée dans le sang juste avant les Jeux Olympiques). Le 4 avril 1968, le pasteur Martin Luther King, prix Nobel de la paix en 1964, opposant à la guerre du Vietnam était assassiné. La mobilisation contre la guerre du Vietnam allait devenir, dans de nombreux pays, un catalyseur et un élément important de politisation de la jeunesse. Dans toute la France, dès janvier 1968, naissaient des contestations à propos de l'enseignement (contre le mandarinat, la sélection...entre autres), de la condition étudiante, de la guerre du Vietnam et qui allaient continuer à croître jusqu'à l'explosion de Mai. Après les mouvements étudiants de Nanterre et du Quartier Latin, les manifestations et les grèves s'étendirent. Des millions de salariés cessèrent le travail. Les négociations de Grenelle allaient se traduire par des avancées sociales considérables (10% à 35% d'augmentation des salaires, fait sans précédent depuis 1936 ; le salaire minimal passait de 2,22 francs à 3 francs). On évoquait avec Henri, mon père, tous ces problèmes à la maison. Je me souviens, alors que j'étais en cours de physique fondamentale,

pour mon CPEM, avoir vu surgir soudainement, dans le vieil amphithéâtre de la rue Cuvier, à la Faculté des Sciences, un huluberlu , avec un pot de chambre sur la tête et un goupillon à w.c dans une main, et s'écriant , « c'est la révolution ! Vive le Pape ! ». Il s'agissait de « Mouna », fanfaron anarchiste à la barbe fleurie, que Henri et moi voyions tous les étés à Juan les Pins ,agitant ses grelots sur son triporteur et distribuant de tracts dirigés contre la société capitaliste. Tout était arrêté. Les cours furent annulés et les usines se mirent en grève. L'économie paraissait bloquée et le monde politique impuissant, pendant un cours moment. . C'était le bordel !! Je me souviens d'avoir vu Kouchner, membre de l'UEC (Union des Etudiants communistes) apostropher Thorez. Je me rappelle , après avoir manifesté au Quartier Latin , et alors que nous arrivions à la fin de cette manifestation en haut du Boulevard St Michel, avoir constaté que les pavés étaient déjà défaits (par qui ?) .Durant cette manifestation, en plein milieu de la paranoïa de l'époque, nous étions entraînés à crier « CRS-SS », alors que d'autres, dont on ne comprenait pas encore les motivations, criaient : « De Gaulle fasciste » ou « CGT collabo », sans réfléchir, parce qu'on se souvenait que le 17 octobre 1961 le préfet Papon, de sinistre mémoire, avait fait jeter dans la Seine des salariés maghrébins et qu'il avait été responsable de « Charonne » où il y eut des morts. Mais en même temps, après toute la période où la Mémoire de la Shoah avait été occultée, resurgissaient dans une grande confusion mentale les symboles du nazisme et de la Collaboration associés à ceux du gaullisme et du communisme. La confusion créée par cet amalgame était sans raison d'être (comment comparer les CRS de la Vème République aux SS ?). Tout cela se bousculait dans la tête des gens, alors qu'il est vrai que le préfet Grimaud, fut un homme exemplaire car il évita intelligemment une catastrophe. Je me souviens que le PCF, fut débordé par les événements et alors qu'on lui attribuait le risque d'un coup de force, finalement, il redoutait moins de Gaulle que les débordements des gauchistes (dont certains se réclamaient de Troski, opposant à Staline, tandis que d'autres se reconnaissant dans les grandes figures de l'anarchisme, d'Ho Chi Minh, de Mao et de Che Guevara)... Mais tous ces mouvements, par delà leurs différences, participaient d'une même contestation (qui d'ailleurs s'enracinait dans les expressions d'une contre-culture destinée à cimenter une pseudo identité commune à une partie de la jeunesse) du statu quo politique et social, à savoir la remise en cause de « l'ordre mondial, figé dans la bipolarité, légué par la Seconde Guerre mondiale ». Les aspirations de la contre-culture des années 60 : liberté d'expression, abolition des hiérarchies, accès aux connaissances, dialogue entre égaux, associés à la libération des désirs apparaissaient ostensiblement dans une société dépassée par les événements.

Décidant, après la grande manifestation d'étudiants, de rentrer chez moi par la dernière rue qui était encore libre d'accès, parce que je ne souhaitai pas tomber dans un piège, je me souviens avoir entendu, chez mes parents, sur Europe n°1, le commentaire du journaliste disant que les étudiants défaisaient les pavés (alors qu'ils étaient défaits à notre arrivée), les balançant sur les forces de l'Ordre et renversaient les voitures ! Que devons-nous en penser, nous les déracinés face à ce bouleversement des mentalités ! La question est restée en suspens longtemps. Après l'expression : « Quand la France s'ennuie ! » tirée de l'article de Pierre Viansson-Ponté, paru dans le journal « Le Monde » du 15 mars 1968 (depuis 40 ans on vivait dans un pays en paix et relativement prospère et le pouvoir en place était stable), s'opérait un changement d'attitude, après la Guerre des 6 jours dans les familles juives askhénases, de tradition révolutionnaire. Dans ces familles, comme la mienne, entre Henri et moi, on débattait sur la position à adopter vis-à-vis de l'Urss, des révolutions du Tiers-Monde ou des travailleurs immigrés. De même, ne voyait-on pas Henri Krasucki, que mon père connaissait, partir en Pologne en mars 1968, pour faire libérer des geôles, son oncle et sa tante, communistes et rescapés de la Shoah, mais victimes de la campagne « antisioniste » liée à l'infléchissement anti-israélien de l'Urss.

Avec les slogans : « Il est interdit d'interdire ! » d'une partie de la jeunesse étudiante et « 10 ans ça suffit ! » des manifestations de la rue, il s'était créé une atmosphère de désir de changement contre le fonctionnement des universités, contre les rigidités morales, contre la guerre du Vietnam, contre le « capitalisme ». Mais aux élections de juin, la gauche s'écroula. Les Français avaient pris conscience qu'il fallait changer...mais dans la sécurité. Désormais rien ne serait plus comme avant. L'émergence de la parole, après le silence de la génération qui avait précédé, favorisa la mobilisation des militants de la Mémoire (avec les époux Klarsfeld), alors que les négationnistes commençaient à s'abonner à la provocation et au droit de réponse.

Ainsi avec les événements de 68, qui avaient fait éclater des rapports sociaux devenus tendus, se créait un nouvel état d'esprit où la jeunesse issue de la guerre, assoiffée de liberté et élevée dans la prospérité, se rebellait contre une autorité « bourgeoise » sclérosante. Se posait désormais la question de l'autorité, de la légitimité, du savoir et de la transmission. Entre les inscriptions qu'on voyait sur les murs comme « Jouissez sans entraves ! » et les slogans jadis prononcés par les ténors politiques comme « A bas les privilèges des 200 familles » dans les années 50, entre les écrits où l'on lisait « Soyez réalistes, demandez l'impossible ! » et l'espoir du « grand soir », après avoir recouvré la vraie liberté, auquel avait rêvé les déportés, Henri prit conscience des changements qui s'opéraient avec le temps qui passait. Certaines

aspirations de sa génération avaient fait long feu. « Cours camarade le vieux monde est derrière toi ! », voilà ce qu'entendit Henri, en regardant dans le miroir s'estomper, sans être dupe, les certitudes qu'il avait si longtemps supportées sur ses épaules à la fois fortes et fragiles. Henri était devenu réaliste dans la décennie 1970 !

En 1985, son copain Gaston lui montra une photographie de classe où ils étaient tous les deux dans la cour de l'école, rue Ramponeau. Cela donna l'idée à Henri de soumettre à de nombreux amis juifs originaires du Paris d'avant-guerre la création d'une association dans laquelle on essaierait de récolter toutes les photos de l'époque. Ainsi apparut « Mémoire juive de Paris », association sous la loi de 1901, qui existe encore aujourd'hui et qui réalisa l'édition d'un livre précieux de photos de Belleville et d'autres quartiers de Paris et dont il fut le premier trésorier.

Henri était aussi un joueur né. Au début de son mariage, il aimait jouer au billard le samedi et le dimanche matin au café, à Montreuil. Il jouait aussi à la belote, au rami, au tarot et au poker avec ses amis. Il avait dû être très bon au baby-foot. Le samedi soir, on allait au cinéma, dans le quartier, au Montreuil-Palace, au Kursaal et au Normandy. On allait se promener à Paris ou au bois de Vincennes, le dimanche après-midi. C'était avant de déménager en 1961 dans un petit pavillon, au Marais de Villiers dans le haut Montreuil.

Il avait appris tout seul à skier et il adorait nager à la mer, sur la Côte d'azur. Quand il fut mis à la retraite anticipée à la suite d'une intervention chirurgicale (un double pontage) en 1978, il s'était inscrit à deux clubs de bridge où il faisait des prouesses. Il gagna même une coupe, à sa grande joie. Le reste du temps, il allait aider sa mère dans son magasin de Vincennes. Il revoyait régulièrement tous ses amis déportés.

Il fut un grand-père comblé, mais peu de temps, une dizaine d'années, car dans la décennie 1980, de fortes douleurs le torturaient dans le bas du dos. Il savait résister à la douleur physique. Mais les limites étaient là ! Il dut être hospitalisé en 1987, à l'hôpital Bichat, dans le service de rhumatologie du professeur Kahn, un grand humaniste comme Henri, et avec qui il avait sympathisé. Sur son lit d'hôpital, son dernier combat politique fut de récolter des fonds pour aider au financement du procès Barbie. On lui diagnostiqua un chordome, tumeur invasive non curable par radiothérapie ou par chimiothérapie, au niveau du sacrum. Il fallut donc opérer... C'est après une intervention ayant duré 7 heures et au bout de 36 heures de réanimation que son cœur s'arrêta. Le combat cessa définitivement. Sa vie si précieuse venait de finir le 14 juin 1987, soit 42 ans après son retour des camps. Il avait juste eu le temps de

dire au chirurgien avant l'anesthésie : « C'est la balle de match, je n'ai pas peur, je suis déjà mort trois fois ! ».

Ainsi était Henri, mon père, un homme que j'ai aimé profondément.

Ce travail de deuil, j'ai mis près de 19 ans à le faire. 19 ans c'est l'âge que venait d'avoir Henri, quand il fut interné. Pendant 45 ans, j'ai cru, comme mon père, que nous étions les derniers survivants Badower en Europe et dans le monde. Or, un jour, en 1990, lors de la préparation d'un voyage au Canada et dans l'Est américain, Marc, le mari de Michou, avec lesquels nous partions (ainsi qu'avec leur trois merveilleux enfants : Julien, Aurélie et Johanna, et nos enfants Sophie et David), découvrit, en cherchant son nom dans un bottin canadien, à la poste de la rue du Louvre, à Paris, qu'il y avait un « Badower » à Montréal. Après un contact seulement téléphonique avec sa veuve Bella Badower, je reçus une photo de son mari, l'un des oncles de mon père, sans doute le plus jeune, du nom d'Aaron. Il était récemment décédé à l'âge de 71 ans au Canada où il vivait avec Bella, sa seconde épouse. Sophie, ma fille née en 1976, fit un séjour de 4 ans (1998-2002) à Munich ; elle y fit la connaissance de cousins Badower, qui tenaient un commerce d'électroménager. Ceux-ci nous firent parvenir un petit arbre généalogique d'une partie de la famille. Enfin, grâce à Internet, et surtout à Google, les recherches se précisèrent. Par l'intermédiaire de JRI (Jewish Records Indexing –Poland), organisation sous l'égide de l'U. S. Revenue Code aux USA, j'ai pu retrouver les noms d'ancêtres Badower, remontant jusqu'en 1873 en Pologne. Je retrouvai d'autres Badower par le site Ancestry.com, avec des Badower vivant aux USA, dans l'Iowa, dont un certain Ted (prénom américanisé) âgé aujourd'hui de 96 ans, dans le Minnesota et le Maryland. Je retrouvai aussi le prénom de neuf oncles de mon père, frères de Szlama. L'un d'eux, Benzion eut 3 enfants dont un est mort dans le ghetto de Brzeziny en 1945, les autres se cachèrent et se retrouvèrent : certains en Allemagne après la guerre (actuellement les descendants vivent à Cologne, Pforzheim, et Munich), d'autres au Danemark (Copenhague) et un autre en Israël. Les oncles Aron, Abram, Berysz, Lajzer-David, Josef et leurs enfants sont tous morts dans le ghetto de Brzeziny. Benjamin, lui, se retrouva en Australie où existent aujourd'hui plusieurs descendants dont le plus célèbre dessinateur de bandes dessinées du pays : Jason Badower. On ne sait pas à ce jour ce que sont devenus les 2 autres oncles et leurs descendants.

Ainsi Henri, dont le père biologique était mort à Auschwitz le 22 décembre 1943 (à partir de Drancy, il fut déporté le 23 novembre 1943 dans le convoi n° 62), était un survivant miraculeux. Il eut le bonheur d'avoir deux enfants. Je porte aujourd'hui son nom, et mes deux

enfants, Sophie qui ressemble à son grand père, physiquement et moralement, et David, plein d'humour et de sensibilité et qui a pour deuxième prénom Henri, perpétue le nom des Badower en France, sont ma fierté. J'ai eu la chance de rencontrer Annie, une femme exceptionnelle, l'amour de ma vie. Henri l'aimait beaucoup et c'était réciproque. Elle s'est toujours impliquée dans les combats de la mémoire en cherchant en permanence à rétablir la vérité historique. Elle décida de faire sien le destin de la communauté juive, et sa démarche de conversion, acte authentiquement profond, est sans doute le plus bel hommage rendu à Henri. C'est aussi pour eux que j'ai écrit ce mémoire, en espérant qu'ils en tiendront compte dans le cours de leur vie. Mes enfants ont connu leur grand-père Henri et ont ressenti, à travers moi, l'amour que je lui portais.



Quelques photos de copains d'Henri et son petit frère Léon

NATURE DU SINISTRÉ

Lieu: *S.5 Rue Poisson Paris XX*

Date: *1942*

Importance: *25%*

Importance (1): *25%*

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Dutaub

15.9.47

19.11.47

DEPARTEMENT DE *la Seine*

PILLÉ

COMMUNE DE *Paris*

CARTE DE SINISTRÉ

N° *3467*

délivrée le *16.9.47*

à *M. BADOUER Henry*

Pour le Secrétaire général

Visa du maître

Signature du Titulaire: *BadoUER*

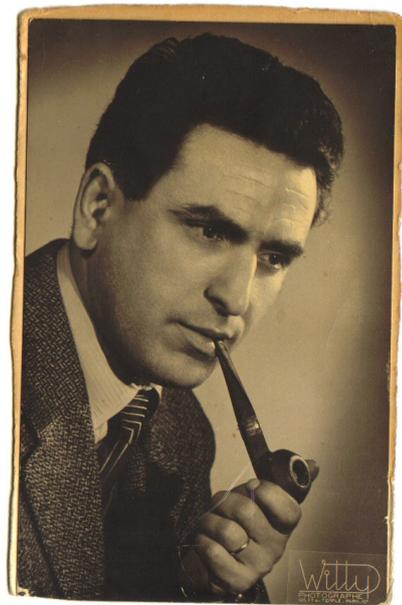
Signature du Titulaire: *[Signature]*

Refugiés Sinistrés Pillés Spoliés

EN AUCUN CAS IL NE SERA DÉLIVRÉ DE DUPLICATA

(1) Rayer la mention inutile.

Carte de sinistré d'Henri



L'amour triomphe et la vie reprend ses droits

Paris le 5 Decembre 1945.

Maman Souce et Aboué Claudine.

Je t'ecris cette petite missios pour
te dire tout l'Amour que mon coeur et
mon être ai pour toi, le Bonheur que j'ai
le savoir que tu es ma fiancée et que
tu sera ma Femme pour la Vie, et
je te jure que je mettrai, tous mes
moyens, tous mes forces et tout mon Amour
pour te faire une existence belle et heureuse,
et je te demande simplement en retour
d'avoir confiance et de m'aimer comme moi.
Je t'aime.

J'espère que cette lettre sera
pour toi, une acte d'Amour.

Ton Henri qui t'aime.

et t'adore

Tour la Vie

Henri

Lettre d'Amour inoubliable !

La force des sentiments exprimés, après quatre années d'enfermement et d'esclavage dans l'enfer des camps d'extermination, témoigne de l'aptitude au bonheur d'Henri. Ce cri du cœur si longtemps martyrisé est le prolongement de l'espoir auquel si peu d'hommes ont pu se raccrocher. La vie l'a provisoirement emporté afin que se poursuive la transmission.

Les cousins Vinitzky au bal annuel de la société israélite de Montreuil



FABRIQUE DE VÊTEMENTS

—
JEUNES GENS - CADETS
GARÇONNETS - FILLETES
—

MAISON
"BEAUSPORT"
35, Rue François-Arago, 35
MONTREUIL (Seine)

METRO ROBESPIERRE
R. C. SEINE 1.014.364

Tél. : AVRon 44-11

La première petite entreprise créée par Henri et Maurice.



Schmile Kaufman et Jacques Nayman en 1975

Au mariage de leur premier petit fils.

Ils furent deux monuments du 20^{ème} siècle.



Carte de déporté politique en 1955
(La spécificité juive n'apparaît pas à cette époque)

Quelques rescapés en septembre 1981
(Réunis pour le mariage de Patricia)

CONCLUSION

Soixante ans ont passé depuis la libération des camps et le retour des Déportés. Bientôt, il ne restera plus de survivant pour raconter ce que les Déportés ont vécu. Leurs témoignages ont, depuis vingt cinq ans, tenté d'ouvrir les yeux des observateurs du monde entier. Avec le recul du temps et l'ouverture des archives, les historiens ont pu constater et étudier les faits en les analysant. Les sociologues et les psychologues ont commencé à donner leur diagnostic. Désormais les hommes politiques, obligés d'évoluer en permanence pour évoquer les événements, tout en défendant leurs intérêts partisans, doivent tenir compte de la réalité de l'Histoire de leur pays.

Les descendants des rescapés, après avoir vécu, tant bien que mal, l'angoisse de leurs parents, masquée par un désir de retour à la vie normale, animés ensuite par le souhait naturel de se libérer des souvenirs enfouis, ne deviennent-ils pas, en partie, les dépositaires d'une certaine Mémoire ? Quelle place Auschwitz tient-il dans la conscience universelle ? N'y a-t-il pas eu une évolution de traitement de l'image et du récit, reflétant ainsi les terribles enjeux de la mémoire ?

D'abord, dès avril mai 1945, c'est la Pologne, pays catholique et à tradition antisémite, qui « vécut » la mémoire d'Auschwitz. C'était une mémoire patriotique se mélangeant durant la Guerre froide à une mémoire antifasciste gérée par des associations et des politiciens communistes. En 1947, quand fut créé le musée d'Auschwitz, on pouvait lire : « Musée du martyrologue polonais et de quelques autres peuples » ! Ce qui était le reflet du traumatisme polonais qui avait eu 6 millions de morts (3 millions de Polonais juifs et 3 millions de Polonais catholiques) sans insister sur la spécificité du génocide juif.

En France, à la même époque, après l'épuration et le châtement des traîtres, l'heure était à la reconstruction du pays. Le général de Gaulle, opposant farouche de Pétain, s'était allié, pendant la guerre, à Alger comme à Londres, avec le P.C.F. représentant à ce moment-là près de 25% des électeurs et constitua avec lui une Union nationale. Des Déportés se retrouvèrent élus à l'Assemblée Nationale. Un groupe parlementaire d'anciens Déportés, et qui n'étaient pas forcément du même bord politique, se créa. Il eut un poids moral énorme. Ce qui fit dire aux dirigeants américains que de Gaulle était dangereux, car il était l'allié des communistes et ils soutinrent Giraud dans un premier temps.

On constate qu'en France la mémoire immédiate de la presse au sortir de la guerre 1939-1945 renvoyait de façon obsessionnelle à celle de 1914-1918. Il ne fallait plus de nouvelle guerre ! Mais on s'aperçoit, avec le recul, qu'aucune journée particulière ne marquait le jour de la capitulation. Il n'y avait pas de monument aux morts spécifiques. Les morts de 39-45 ont eu leur nom inscrit à la suite de ceux de 14-18. C'était donc bien une mémoire « patriotique ».

On peut comprendre que la faiblesse numérique des déportés juifs et encore plus des survivants, ait fait passer au second plan leur prise en charge. A cela s'associait le fait que, d'une part le symbole d'Auschwitz n'était pas encore fortement assimilé dans la communauté juive et que d'autre part les rescapés tentaient d'oublier, et aspiraient à avoir une vie normale dans un pays à reconstruire. De plus, les expériences des survivants étaient uniques et les voies les conduisant dans les camps, multiples. Leur témoignage fut, de ce fait, rendu d'autant plus difficile.

Dans l'euphorie de la Libération, le sort des victimes de la guerre devenait unique pour tous, Juifs et non Juifs. On ne faisait pas de distinction entre camps de concentration et camps d'extermination. (Il faut rappeler que si Auschwitz représentera symboliquement les autres camps d'extermination, Buchenwald fut un camp où les Résistants français prirent les armes contre les Allemands, les firent prisonniers et les remirent aux Américains.) Ce n'était pas à l'ordre du jour, et le problème de la spécificité du génocide juif est apparu, par la suite, grâce aux travaux de recherche. A l'époque, l'urgence était à la reconstruction du pays et l'on ne voulait pas se diviser. D'autant plus que dans la société française, il n'y avait aucun groupe social officiel porteur de cette charge symbolique énorme. Ce groupe social n'était pas reconstitué ; les Juifs, qui avaient été déportés, jouaient le jeu et voulaient servir la République. L'heure était au consensus national. Les Juifs, réintégrés comme citoyens, voulaient vivre comme tout le monde et avoir la paix. On ne voulait pas de catégorisation, comme la notion de déporté de persécution. Un statut du ministère établissait deux types de victimes : les « déportés politiques », comprenant les communistes, les juifs, les divers (les otages) et les « résistants ». Seul, un parti politique, une communauté ou un Etat pouvaient prendre en charge, à cette époque, la Mémoire collective. C'est le cas du parti communiste qui, sortant glorieusement de la Résistance, et qui avait été un réel adversaire des nazis et des pétainistes, avait sa place au gouvernement dans le cadre de la reconstruction du pays. Effectivement, « dès le début de l'occupation allemande et la mise en place du régime vichyste, certains communistes ont organisé des réseaux d'action et de résistance. L'une des organisations les plus célèbres fut les F.T.P., qui comptèrent dans leurs rangs nombre

d'émigrés : Républicains espagnols, antifascistes allemands, Arméniens...et beaucoup de Juifs, originaires de l'Europe centrale et orientale » selon les propres termes employés récemment à Paris par Paul Shapiro, directeur du département des études et recherches de l'USHMM(United States Holocaust Memorial of Washington) en présence des représentants du CRIF et des membres de l'actuelle direction du PCF qui s'est enfin décidée à ouvrir ses archives aux chercheurs et aux historiens. Cette démarche de recherche de la vérité historique permet donc aujourd'hui d'affirmer qu'à travers la complexité de l'Histoire de cette période, on ne pourra jamais nier le courage, l'action, la lucidité de tous ceux qui ont osé se lever contre le nazisme et la politique de Collaboration de Vichy. Par la suite, au moment de la Guerre froide, il est vrai que les Américains, avec l'aide du plan Marshall, cherchèrent à favoriser le rapprochement franco-allemand, dans le cadre du renversement des alliances. L'alliance avec une Allemagne occidentale pas encore dénazifiée et l'opposition au système soviétique soudé par le pacte de Varsovie, concrétisa la séparation du monde en deux blocs et contribua à accentuer l'isolement du PCF. En effet ce Pacte, alliance militaire conclue le 14 mai 1955, entre les pays contrôlés par l'Union soviétique, fut un contrepoids à l'Otan née en 1949. La raison principale ayant été l'adhésion de la République Fédérale d'Allemagne « en voie de remilitarisation » au traité de l'OTAN le 9 mai 1955, après la ratification par des pays occidentaux des Accords de Paris. L'alliance du Pacte de Varsovie, comprenait en plus de L'URSS, l'Albanie, la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, la Pologne et la Tchécoslovaquie. C'est en 1999 que la République Tchèque, la Hongrie et la Pologne rejoignirent l'Otan, suivis en 2004 par la Roumanie : lointaine conséquence de la Perestroïka et de la Chute du Mur de Berlin.

Mais auparavant, volontairement ou non, le parti communiste français avait constitué souvent une sorte de « cocon » pour certains Juifs, où l'on pouvait fréquenter un solide noyau de gens ayant les mêmes aspirations. Un certain nombre de juifs déportés s'étaient retrouvés dans le réseau associatif juif créé et coordonné par le PCF. Seul de tous les partis français, il les avait longtemps accueillis dans des groupes de langue et regroupés dans une sous-section juive. Le PCF leur avait facilité la re-création d'une presse yiddish. Il avait accueilli les orphelins de la déportation juive dans des Maisons d'enfants où des laïques bénévoles admirables s'étaient occupées d'eux, et il avait entretenu des associations, des chorales, des lieux de rencontre où, dans les années cinquante, des vieillards chantaient les chants de révolte des prolétaires juifs de Pologne. A l'époque, on n'employait ni le mot « Shoah », ni le mot « Holocauste » dans la presse courante ou au procès de Nuremberg. On n'avait pas

encore fait toutes les recherches, et les juifs, peu nombreux, étaient englobés dans le flot des victimes.

En tant que fédération nationale, la FNDIRP eut une influence considérable sur le judaïsme issu de l'immigration et sur l'évocation émotionnelle d'Auschwitz. Elle fut le résultat d'un réseau associatif de militants créé par les Déportés et les Internés au mois d'octobre 1945, soit cinq mois seulement après la victoire sur le nazisme. Elle était naturellement l'héritière de la volonté de ceux qui, dans les camps ou dans les prisons de la France occupée, s'étaient jurés de témoigner et de maintenir vivante la mémoire de tous ceux qui avaient souffert sous le joug nazi et qui en étaient morts. Et pour ceux qui étaient rentrés, elle constituait un refuge et un mouvement d'hommes et de femmes au service de la mémoire et de la vigilance, quelle que fût leur différence de catégorie (déportation de résistance ou de persécution), dans la mesure où ils étaient animés par le même désir d'entraide des victimes et de leur famille, de témoignage pour la reconnaissance des crimes perpétrés par les nazis et les « collaborateurs ».

Ainsi la spécificité des Juifs, « déportés de persécution », à la différence des résistants, « déportés de répression », n'était pas, à l'époque, la priorité, puisque tous s'inscrivaient comme victimes, patriotes et résistants, voués à l'anéantissement en tant qu'anti-fascistes ou ennemis désignés du nazisme. Il est vrai que les Juifs avaient été initiés aux idéaux républicains issus de la Révolution française.

Pendant de nombreuses années, après la guerre, la mémoire de la déportation avait inclus celle du génocide dans le même souvenir patriotique et républicain : la « Marseillaise » et la « Sonnerie aux Morts », qui retentissaient lors de l'inauguration du monument de la synagogue de la rue de la Victoire, indiquaient bien que les victimes, Juifs de France qui avaient mis toute leur confiance dans la République (englobant enfants, femmes, vieillards) étaient « morts pour la France ». Comme en 1918, ils avaient droit à un même hommage. Mais la cérémonie du souvenir qui a lieu tous les ans dans cette grande synagogue pour les déportés juifs de France, fin septembre, n'omet jamais non plus la prière pour la République française et « le Chant des Marais », chant symbolique de tous les Déportés. Dans l'immédiat après-guerre, tous les Déportés étaient des opposants au fascisme et au néo-nazisme. Leur passage dans les camps leur donnait une sensibilité, une lucidité et un « savoir-faire politique » dans la lutte contre toute forme de fascisme existant encore dans l'Espagne de Franco. Avec le temps, la montée de la dissidence en Union soviétique et la parution de l'Archipel du Goulag, ouvrage de Soljenitsyne, permirent d'ouvrir les yeux sur les camps de concentration de l'URSS et ont contribué à éloigner du communisme de nombreux

Déportés. Au gré des grandes crises que traversa le PCF, après la Guerre des six jours, avec les crises de 1968, de 1989, de nombreux juifs et non juifs quittèrent le Parti jugé trop centralisé, trop hiérarchisé, trop dogmatique. Les égarements tragiques du mouvement communiste longtemps confiné, par solidarité fraternelle, dans le soutien idéologique aux décisions soviétiques, ont contribué avec le temps à la dilution de l'identité communiste. Les communistes, qui pendant toute une période avaient sauvé des Juifs, furent délaissés à cause de leur rigidité à l'égard des interrogations des Juifs retrouvant leur identité.

Aujourd'hui, on vit dans une nouvelle phase de la mémoire qui s'institutionnalise. C'est l'arrestation d'Eichmann en Argentine, par les services secrets israéliens en 1960, et surtout son procès en Israël en 1961, à l'issue duquel il fut condamné à mort, qui allaient faire prendre conscience au monde juif de l'importance d'Auschwitz.

La publication très importante du Mémorial de la Déportation en 1978 et le procès en 1987 de Klaus Barbie (l'horrible bourreau de Jean Moulin et qui fut comme chef de la Gestapo de Lyon, responsable de la déportation des enfants de la colonie d'Izieu), grâce à l'acharnement de Serge et Beate Klarsfeld, eurent un retentissement national et international, tout autant que l'infatigable travail de recherche des nazis à travers le monde mené par Simon Wiesenthal. D'un côté, cette histoire est entrée dans l'Histoire et est maintenant enseignée dans les établissements scolaires, et d'un autre côté il y a ceux qui contestent cette mémoire en la banalisant et en comparant le nazisme et Auschwitz à n'importe quel massacre aussi horrible soit-il (par exemple dans le cadre du conflit du Moyen-Orient). La vigilance s'impose plus que jamais. Il ne faudrait pas retomber dans la faillite morale de ceux qui, avant le printemps 1944, n'ont rien fait pour contrecarrer le dessein nazi qui, on le savait, était de faire disparaître les Juifs d'Europe. Aujourd'hui, il convient de lutter contre toute banalisation et négation de la Shoah. La mémoire juive a suivi des rythmes différents sans épouser forcément celle de l'Histoire de France. La mémoire de la diaspora juive, minorité persécutée, n'était pas, au départ, celle des combattants d'Israël. Cependant, cette mémoire fut renforcée avec l'inauguration du Mémorial de la Shoah, rue Geoffroy l'Asnier, en 2005 ; ce Mémorial est devenu l'un des centres mondiaux pour la commémoration du judaïsme, grâce à son musée et surtout au Mur des Noms (où sont gravés, dans la pierre de Jérusalem, les noms des 76 000 juifs déportés de France). Yad Vashem (qui signifie : un monument, un nom), à Jérusalem, devint aussi le lieu universel de la mémoire et de la commémoration. Une loi accorde maintenant, à titre posthume, la citoyenneté israélienne à tous les morts du génocide juif.

Après la mise en sommeil de l'après-guerre, la conscience de la spécificité du génocide juif s'est peu à peu éveillée, surtout chez ceux qui, parmi les juifs immigrés, avaient déjà vécu en minorité nationale dans leur pays d'origine et aussi chez ceux qui avaient perdu les leurs.

Henri, mon père, qui était sorti de l'enfer et qui avait perdu sa mère (et son père biologique), ne connaissait pas la Pologne, son pays d'origine (puisqu'il était arrivé en France à l'âge d'un an). Il se sentait avant tout français, bien qu'ayant reçu les qualificatifs de : « apatride », puis « étranger », et « indéterminé » par les autorités vichystes et nazies. Il reçut la nationalité française en 1947. Il avait été élevé à Belleville au son du yiddish parlé dans son entourage et du français entendu à l'école et dans la rue.

Ma mère et lui allèrent visiter Israël en 1980. Il fut très impressionné par le pays et par le site de Massada. Il put, à ce moment là, mesurer avec émotion la grandeur de la résistance juive.

Depuis 30 ans à peine, La Shoah est ainsi devenue l'une des questions centrales de la Deuxième Guerre mondiale. Il n'est pas un jour où l'on ne fasse pas allusion dans les médias, à l'occasion de tel ou tel événement, à l'antisémitisme contemporain qui fit qu'autrefois ma mère fut obligée de porter l'étoile jaune, que mon père fut interné, puis déporté, et que mes grands parents biologiques furent exterminés et gazés, que mes oncles furent abrités dans un collège à Dinan et cachés chez des villageois, et qu'une partie de ma famille maternelle ne dut son salut que grâce au dévouement de braves gens (reconnus comme des « Justes des nations ») de la douce Normandie.... tout cela parce qu'ils étaient nés juifs. Puis-je en faire abstraction ?

Ce n'est pas la perfidie ni la stratégie politique de ceux qui trouvent un alibi pour la justification de leurs actes racistes qui me détourneront de mon devoir de vigilance. Mais, ce devoir de vigilance doit être associé au devoir de mémoire. Ces meurtres de masse, commandités par une idéologie fanatique et exécutés par les assassins nazis dans une Europe hautement civilisée devenue aveugle face aux exactions d'une dictature totalitaire et sourde aux protestations de nombreux observateurs avertis, ont de quoi révolter notre conscience.

L'intensité de la tragédie est à la hauteur de la passivité des démocraties qui n'ont pas su empêcher ni anticiper la montée du nazisme. Une des leçons à tirer de cette folie de l'Histoire, est qu'il ne faudra jamais plus se laisser berner par toutes les formes de populisme et par le négationnisme pervers de ceux qui tenteront de présenter des solutions faciles et séduisantes à toute crise politique, économique ou sociale et à minimiser certains crimes. Avoir laissé détruire une partie de l'espèce humaine, pour des raisons de stratégie politique et par une

mauvaise conduite de la diplomatie internationale, est une honte pour notre civilisation. Il s'en est fallu de peu pour que cela réussisse totalement. Combien de morts, de chagrin et de pertes inutiles !

Ce ne fut pas seulement un dérapage du XXème siècle, mais bien l'aboutissement du mépris des institutions politiques qui, ayant eu en héritage, l'aveuglement des diplomates du XIXème siècle et du début du XXème siècle jusqu'au Traité de Versailles et pendant l'Entre-deux-guerres se sont montrées incompetentes dans la gestion de la modernité du monde dont ils avaient la charge.

Que peut-on penser aujourd'hui ?

Mon père Henri, qui était un homme simple et rempli d'humanisme, a eu une vie hors du commun. Survivant, rescapé des camps de la mort, né de la barbarie nazie, il a toujours conçu sa « deuxième vie » comme un combat pour les Droits de l'homme. Ses convictions ont d'abord été forgées au cours de son adolescence. Il ne supportait pas l'injustice. Il avait, au sortir de la guerre, un idéal dont il ne se départira que bien longtemps après. Militant pour l'amélioration des conditions de vie des populations défavorisées, il adhéra à des thèses conçues comme des certitudes. Mais ces certitudes se délitèrent avec le temps. Les contradictions n'étaient plus d'un seul côté. La liberté de pensée et de s'exprimer devait être universelle à ses yeux. Ce n'était plus le cas. Bien que profondément anti-xénophobe, Henri s'éloigna progressivement du MRAP (qui avait changé de sigle) à la fondation duquel il avait participé, comme Charles Palant, en mai 1949. Ce Mouvement avait puisé ses origines dans la période de la Résistance. A l'époque, c'était le MNCR (Mouvement National contre le Racisme), qui avait été créé par des résistants communistes qui estimaient qu'une lutte spécifique contre le racisme devait être menée dans le cadre général du combat pour redresser la France. Son activité était à la fois d'essayer de sauver le plus possible d'enfants juifs de la déportation, en liaison avec certains Protestants (exemple des villages de Chambon-sur-Lignon, Mazet, Romières, en Haute Loire), et de contrecarrer l'idéologie raciste de l'occupant et de Vichy (grâce à deux journaux clandestins : J'accuse en zone Nord et Fraternité en zone Sud). Il convient d'être plus nuancé à propos de l'Eglise catholique. Mgr Caillot, évêque de Grenoble, félicita, en avril 1941, Pétain « l'homme providentiel » d'avoir frappé les francs-maçons et « cette autre puissance non moins néfaste des métèques, dont les Juifs offraient le spécimen le plus marqué » (sic) applaudissant la Révolution Nationale qui donnait de l'argent aux écoles catholiques et supprimait les Ecoles normales d'instituteurs. Le primat des Gaules, Mgr Gerlier ne disait-il pas « Pétain, c'est la France, et la France c'est Pétain » ? Mais, il y

eut quelques interventions de protestation efficaces de quelques rares prélats catholiques (Mgr Saliège, Mgr Rémond et Mgr Theas, principalement).

Le MRAP se créa, en 1949, autour d'anciens membres du MNCR et de diverses personnalités de l'époque. Ce Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix commença son existence à une époque où les questions dominantes portaient sur le néonazisme, le regain d'antisémitisme dans certains pays et la Guerre froide. Les guerres coloniales et l'utilisation, voire l'exploitation d'une main d'œuvre immigrée pendant les « Trente Glorieuses », changèrent les données de la lutte contre le racisme qui prenait des formes diverses. Et c'est donc en 1977 que le MRAP changea d'appellation (Mouvement contre le Racisme et l'Amitié entre les Peuples). Il s'agissait d'agir contre la xénophobie montante, contre la discrimination et la dénonciation des immigrés comme responsables de la crise économique. Que penser de l'ambiguïté des prises de position du Conseil national du MRAP, en faveur de la libération de Papon, au nom des droits de l'homme, en 2001, à la suite de sa condamnation pour « complicité de crimes contre l'humanité » ? Est-ce que Papon dans ses différents rôles, pendant la guerre et en 1961, avait eu des considérations pour les droits de l'homme, en tant que représentant de l'Etat ? Où se situe ici le côté indivisible et universel de la dignité humaine ? Comment s'étonner que, malgré la légitimité du combat historique, et devant la persistance actuelle de dérives, comme l'utilisation de propos lepénistes pour fustiger à nouveau la laïcité héritée de la loi de 1905, ou la complaisance vis-à-vis de personnalités xénophobes »(dixit Albert Memmi), qu'un certain nombre de membres fondateurs de ce Mouvement n'aient pas repris leur carte d'adhérent pour marquer leur désapprobation ? On peut deviner ce qu'en aurait pensé Henri, qui mena de si belles luttes avec le MRAP et dont personne n'aurait pu contester le combat permanent de toute sa vie pour les Droits de l'Homme.

La traversée de cette partie du XXème siècle vue sur un diaporama montrerait l'étendue des tragédies provoquées par les hommes. Ce que l'on avait auparavant appelé la Grande Guerre, en évoquant la Première Guerre mondiale, n'avait pas suffi. Les massacres horribles de la Seconde Guerre mondiale démontrent le mépris des dirigeants des différentes puissances pour l'être humain. La guerre est une machine infernale qui broie l'individu. Le fanatisme des nazis est entièrement à condamner. Mais peut-on justifier la bombe nucléaire sur les populations civiles d'Hiroshima et Nagasaki (rien n'empêchait les Américains de larguer une bombe dissuasive dans la mer du Japon) ? On ne saurait approuver le largage par les Anglais des bombes au phosphore sur la population civile de Dresde. Les massacres japonais commis sur les Chinois, comme les bombardements des avions kamikazes sur Port Arthur, étaient, il

est vrai, intolérables. Les millions de morts qui ont précédé la bataille sanglante de Stalingrad, tournant incontestable de la Seconde Guerre mondiale justifiaient-ils les massacres de Katyn (village de l'ex-URSS situé à l'ouest de Smolensk où furent assassinés par les Soviétiques, entre 1940 et 1941, l'un après l'autre, d'une balle dans la tête, 4500 officiers polonais)? Quelles que furent les motivations de ce massacre, dont jusqu'alors on disait au PCF qu'il avait été perpétré par les Allemands, ce fut pour les Polonais une sorte d' « Oradour ». Henri, comme ses camarades communistes, mirent du temps à reconnaître la responsabilité soviétique ; Sa vision manichéenne du monde affirmée dans la décennie cinquante, les « progressistes » et les « fascistes », butait progressivement sur la réalité des faits. Le lendemain, « on ne chanterait peut-être pas ».

On ne peut passer sous silence la folie ou la sauvagerie des hommes. On ne peut oublier le génocide arménien par les Turcs. On ne peut effacer, après le massacre des Indiens, ceux liés à l'esclavage et au racisme sévissant aux USA, à l'apartheid en Afrique du Sud. On ne pourra jamais oublier les dégâts des bombes au Napalm larguées sur le Vietnam, les tortures en Algérie. Comment ne pas être scandalisé par la découverte des charniers du génocide cambodgien perpétré par Pol Pot et ses comparses ? On se souvient des combats politiques pour l'indépendance des peuples. On ne peut passer sous silence les procès staliniens et les déportations des populations de l'URSS, la condamnation des Rosenberg, l'assassinat de Martin Luther King ainsi que le soutien par les USA des dictatures d'Amérique du Sud. Toutes ces images reviennent pêle-mêle, l'utopie s'effaçant devant la réalité.

De nouveaux bouleversements économiques et politiques allaient, en cette fin du XXème siècle, provoquer un déséquilibre faisant ressurgir de nouvelles idéologies, de nouveaux rapports de force et la perspective de nouvelles guerres. Le développement des médias accélérant l'information, les progrès des technologies et de l'informatique, tous ces nouveaux supports destinés à améliorer la vie moderne, seraient, à nouveau, sujets à des manipulations. Des sites néo-nazis et négationnistes commençaient à se multiplier sur le Net. Les valeurs qui avaient servi à développer la culture et le rapprochement entre les peuples seraient-elles à nouveau bafouées par des forces politiques obscures utilisant le fanatisme religieux et les difficultés économiques de certains pays pour retrouver une grandeur passée ? On recommencerait ? Le nazisme, le fascisme ont inspiré des dictatures militaires, au cours de la seconde moitié du XXème siècle, en Amérique latine (soutenues par les Etats-Unis et où vivaient un certain nombre d'anciens nazis, dont Barbie, Mengele, Eichmann, entre autres), en Afrique et dans les Balkans, ainsi qu' au Moyen-Orient, où certains gouvernants corrompus s'appuient sur la richesse du sous-sol pour asseoir leur domination sur les

minorités et pour peser sur le monde ; sans oublier les autres formes de totalitarisme (dont le communisme soviétique et ses adeptes cubain, chinois, cambodgien, nord-coréen). Le grand danger actuel serait le « terrorisme islamiste ». Les terroristes, après avoir utilisé les bienfaits universels de la science et de la culture occidentale et internationale dans leur intérêt, chercheraient ainsi à utiliser faussement le ressentiment de la majorité des peuples exploités par leurs dirigeants (castes au pouvoir) pour créer un esprit de vengeance contre des boucs émissaires tout trouvés. Les causes de leurs malheurs seraient imputables aux puissances occidentales, ex-puissances coloniales, au grand Satan américain, aux Juifs ayant « la haute main sur les affaires du monde » et « spoliant » la « nation arabe toute entière » !!

Il devient impératif d'être vigilant face à ces sources d'obscurantisme et à ce nouveau totalitarisme menaçant la planète. Il faudra se méfier dorénavant de « l'eau qui dort » dans les marais des démocraties.

La chute du Mur de Berlin (qu'Henri n'a pas eu le temps de connaître), la fin de la stratégie des deux Blocs qui se partageaient le monde, le génocide du Rwanda (autre exemple de l'indifférence coupable des grandes puissances), les pires exactions commises dans l'ex-Yougoslavie au sein d'une Europe en voie de réunification, la confusion volontaire entre le droit d'ingérence et les interventions militaires, les espoirs déçus du règlement du conflit du Proche Orient, les attentats terroristes aveugles (Paris, New York, Madrid, Londres), tous sont des événements qui ont radicalement changé la vision et la gestion du monde.

L'universalisme souhaité semble avoir échoué, le village planétaire se défait. Qu'on le veuille ou non, l'utilisation du Net a transformé les anciennes aspirations de la contre-culture des années 60 en encourageant, comme l'a écrit le romancier Stéphane Osmond : « l'exhibitionnisme, la geignardise narcissique, la gramphonie paranoïaque, le culte de l'opinion individuelle, le rejet du savoir. La quête de singularité s'est rapidement muée en consommation frénétique, l'anticonformisme en conformisme, l'hédonisme en culte de l'argent ». Les puissances tentaculaires que sont les systèmes financiers internationaux, les utilisations médiatiques du terrorisme et de ses kamikazes, sont bien là pour nous rappeler qu'il n'y a plus de certitude. La Dissuasion nucléaire est éphémère. On voit encore trop de laissés-pour-compte dans le monde. Que devient donc le projet assimilateur associé à la laïcité, héritage de la République française, dans une Europe où l'intégration communautaire doit faire face à un communautarisme de plus en plus influencé par les idéologies ? Un marché de dupes se profile sur un échiquier de plus en plus instable. On peut dès lors se demander, à quoi servent les instances internationales, ces « chambres d'enregistrement » où la bonne conscience rivalise avec l'indignation médiatique passagère. Quant aux classes

dirigeantes des différents pays, ancrées dans le court terme électoral pour des raisons politiciennes, elles n'auraient donc rien appris des événements passés et ont été incapables de trouver des réponses adaptées aux problèmes contemporains.

Henri n'a pas vu la mort du « XX ème siècle post-communiste ». Il n'a pas vu les dégâts causés par le terrorisme financier et les trafics d'armes dans ce monde fragile. Est-il normal qu'au XXIème siècle, il y ait encore des peuples qui meurent de faim et d'autres qui réclament encore une juste autonomie, et que l'on justifie des interventions militaires pour des raisons géostratégiques ou de politique interne en prétextant la chute des tyrans?

Finalement, Henri mon père, un idéaliste humaniste, aurait sans doute été amer de voir l'individualisme forcé d'un monde relié par le Net et pourtant si replié sur lui-même.

Le monde actuel semble n'avoir rien retenu des leçons du passé proche et lointain.

« Bis semper repetita apparent et intelliguntur. »

(Il faut toujours répéter les choses pour qu'elles se remarquent et s'apprécient)

« Observe et souviens-toi ! » (chamor vézakhor)

Henri, mon père, était vraiment quelqu'un d'authentique pour lequel j'avais une immense affection. Sa vitalité peu commune, son aptitude au bonheur, son amour de la vie, une vie dont il connaissait le prix, lui ont permis de forger des amitiés sincères. C'était un homme attachant. Il était porteur d'espérance et croyait en l'homme. Epris de justice, défenseur des Droits de l'homme, il était un ardent combattant pour la paix.

Ceux qui l'ont connu, s'émeuvent en parlant de lui : pour Philippe, lui aussi rescapé et qui fut interné et déporté dans le même convoi, avouait : « Henri, c'était du cristal. Il était la pureté. Il était la sensibilité-même, alors que moi, j'étais la fragilité. Sa disparition en 1987 est la chose la plus grave et la plus importante qui me soit arrivée depuis 1945. « Bado » était un précurseur, il avait de la force dans les sentiments, il était réaliste, il aimait les gens et c'était avant tout un combattant, un soldat, et il détestait l'injustice ».

Ces propos viennent à l'appui de ceux déjà évoqués par Robert Chazine, pour qui « Henri était un sacré bonhomme » comme pour Roger Collignon, qui avait bénéficié de « son assistance protectrice » dans les camps. Pour Gaston, son ami depuis l'enfance : « Henri avait un cœur d'or ». Pour son cousin Isidore (« Zizi ») : « Henri était plus qu'un frère pour moi. Il était comme un fruit à l'écorce rugueuse, mais à la chair fragile ; j'étais souvent son confident ». Pour le Professeur Marcel-Francis Kahn, chef du service de rhumatologie de

l'Hôpital Bichat : « C'était un homme hors du commun, et j'avais de l'amitié pour lui ». Albert Lévy, secrétaire général du MRAP, écrivit en 1987 : « Nous sommes émus de sa disparition prématurée. Il a été parmi les fondateurs du MRAP et pendant de longues années un militant actif de notre cause ». Pour Henri Moraud, président de l'Amicale d'Auschwitz : « Jusqu'au bout, il aura lutté contre le nazisme et pour la vérité. Henri était un humaniste au sens le plus vrai du terme ».

Henri, mon père m'a appris que l'objectivité et la tolérance sont le fruit d'un dur effort contre les tendances naturelles de l'homme. Avec le temps, il m'a enseigné l'espérance dans l'humanité. Il m'a appris au soir de sa vie à avoir le respect des faits concrets, à éviter les interprétations hâtives, à me méfier de ceux qui prétendent détenir la Vérité et imposent le dogmatisme, à reconnaître comme nécessaire la contestation, à tirer la leçon des expériences, à remettre en question mes propres hypothèses et à me tenir à distance des préjugés.

Lorsque j'eus 12 ans, il m'emmena pour la première fois au théâtre de la Comédie Française. On jouait « Le Malade Imaginaire ». Cette comédie était destinée à corriger les vices des hommes, et à traduire l'impuissance d'une certaine médecine. Henri aimait Molière car il montrait les différences entre médecine et charlatanisme, arts et faux-semblants, culture et pédanterie, religion et bigoterie. Cela m'a marqué.

Henri, à la fin, n'avait pas peur de la mort, mais il était peiné de quitter ses êtres chers comme il l'a confié à un voisin.

Mon père était la vie, le mouvement. Il est « immortel » dans le sens où il continue à exister dans la tête et dans le cœur de ceux qui l'ont entouré.

Il était la chaleur, la tendresse, la sympathie incarnée. Il était la lumière qui éclaire la maison ; il était le feu dans la montagne.

Après avoir été une sentinelle de la seconde moitié du XXème siècle, il est le guide de ma conscience.

« *Ni haine, ni vengeance, mais ne jamais oublier* » telles étaient les paroles de son testament spirituel.

La dernière lettre de mon père

Mme BADOWER
22, rue du Marais 91170 MONTREUIL
Tél. 42 57 76 87

Hôpital Bichat
Service du PRICKHAN
14^e étage Nord.

Chers Camarades.

Je reçois à l'instant votre courrier avec les Bons
pour soutenir notre cause contre le boucher Barbie.
Je m'excuse je suis ici depuis plus de 4 mois
et ces jours-ci je viens subir une 5^{ème} et très
grosse opération de 7 heures, j'ai un très bon moral
et je suis certain de m'en sortir avec une
bonne convalescence de manière de pouvoir toujours être
présent pour témoigner de la vérité des Camps de la Mort.
J'ai donné les billets à un ami et j'espère qu'il va
pouvoir les placer et si tôt je vous enverrais cet argent
dans cette attente, continuez la lutte contre le mensonge
je suis de tout cœur avec vous

Bien Amicalement et embrassez tout mes
mes Frères et Sœurs et qui subit toutes
ces injustices.

Ne jamais oublier

Je vous embrasse

A Badower



Mon père et moi à Bichat : le message est passé.

Juin 1987

« La mort n'est pas une chose que nous aurions frôlée, côtoyée, dont nous aurions réchappé, dont on serait sorti indemne. Nous l'avons vécue. Nous ne sommes pas des rescapés, mais des revenants ».

Jorge Semprun.

EPILOGUE

Il ne faudra jamais perdre de vue que ceux qui s'en sont sortis n'étaient ni plus intelligents ni plus beaux que leurs camarades disparus. Ils ont bénéficié d'un privilège du hasard : la chance.

Echapper à l'extermination immédiate et violente, résister à l'élimination progressive par les travaux forcés, survivre dans les pires conditions fut le lot de quelques-uns.

C'est une partie de soi-même, cœur de l'espèce humaine, qui s'en est allée.

Toute pensée pour eux est le contraire de l'indifférence. C'est plutôt de l'amour et aussi un regard permanent qui se prolonge derrière le reflet de notre propre image de descendants des déportés.

Et les descendants des enfants de déportés devront répéter inlassablement : « Plus jamais ça ! »

« La vie a perdu contre la mort, mais la mémoire gagne dans son combat contre le néant ».

GERARD BADOWER

Fait à Bois-Colombes le 25 septembre 2005

(Journée de la cérémonie du souvenir)

Réactualisé le 14 mai 2008

(60^{ème} anniversaire de la création de l'Etat d'Israël)

ANNEXES

La persécution des juifs sous le régime de Vichy

10 juillet 1940, mise en place du régime de Vichy

22 juillet 1940, commission pour la révision des naturalisations (900 000 entre 1927 et 1940)

27 août 1940, abrogation de la loi interdisant la propagande raciste et antisémite dans la presse

27 septembre 1940 : A la suite de la 1^{ère} ordonnance allemande prescrivant le recensement des juifs en zone occupée, un fichier des juifs est établi dans chaque préfecture.

Les juifs doivent marquer «entreprise juive » sur leurs vitrines.

3 octobre 1940 : **Le 1^{er} statut des juifs** pour la zone sud, les exclut de tout poste dans la fonction publique, la presse et le cinéma, et définit comme juive «toute personne issue de 3 grands-parents de **race juive** ou de 2 grands-parents de même race, si son conjoint lui-même est juif ».

4 octobre 1940 : Les préfets peuvent assigner à résidence les «étrangers de race juive » (200 000) ou les interner dans des «camps spéciaux ». En 1941, ils sont près de 50 000 juifs étrangers dans des camps en zone non occupée.

A partir d'octobre 1940, la police française fait appliquer les ordonnances allemandes concernant l'obligation pour les juifs de zone occupée d'avoir une carte d'identité portant la mention «juif » et pour les entreprises commerciales juives d'afficher l'inscription « Entreprise juive ».

7 octobre 1940, abolition de décret Crémieux du 24 octobre 1870 : les juifs d'Algérie ne sont plus citoyens français.

29 mars 1941 : Création du Commissariat général aux Questions juives (CGQJ) chargé de mettre en application la législation antisémite de Vichy, avec Xavier Vallat, puis en 1942, Louis Darquier de Pellepoix.

14 mai 1941 : 3 747 juifs étrangers sont arrêtés, à Paris, par la police française, et dirigés vers les **camps de Pithiviers et de Beaune la Rolande**.

2 juin 1941 : recensement des juifs Le **2^{ème} statut des juifs** renforce leur exclusion des professions libérales, commerciales, artisanales et industrielles, et prescrit aux juifs de zone non occupée de se faire recenser obligatoirement sous peine d'internement «dans un camp spécial même si l'intéressé est français ».

22 juillet 1941 : aryansisation économique = spoliations. Loi concernant la liquidation des biens juifs et leur passage sous contrôle d'administrateurs non juifs. Cette tâche est confiée au CGQJ qui, en 3 ans, «aryanisé », c'est à dire confisque, tous les biens, y compris les plus modestes.

13 août 1941 interdiction pour les juifs d'avoir une radio

20 août 1941 : **Ouverture du camp de Drancy** pour 4230 juifs raflés. Placé sous le contrôle de la Gestapo, il est gardé par des gendarmes français.

19 novembre 1941, Union générale des israélites de France, UGIF, créée par Xavier Vallat, est chargée de la représentation des juifs auprès des pouvoirs publics.

20 janvier 1942, conférence de Wannsee à Berlin sur la destruction des juifs d'Europe : Les différents services de l'Etat polycratique nazi se mettent d'accord à Wannsee sur le principe de "**la solution finale**", décision de tuer tous les juifs.

14 hauts fonctionnaires se réunissent le 20 janvier 1942 pour régler le sort de plus de 11 millions de juifs d'Europe.

Le procès-verbal de la conférence est rédigé par Eichmann.

7 février 1942, interdiction aux juifs de sortir entre 20h et 6 h.

27 mars 1942 : Départ de **Drancy et de Compiègne** du premier convoi de déportation vers Auschwitz.

29 mai 1942 : Ordonnance allemande obligeant les Juifs de plus de 6 ans à porter **l'étoile jaune** en zone occupée, appliquée à partir du 7 juin 1942. Réactions de sympathie et de solidarité.

Début juillet 1942 : Les nazis annoncent leur objectif : déporter 100 000 juifs de France âgés de 16 à 40 ans.

8 juillet 1942, sont interdits : spectacles, piscines, théâtres, cafés, bibliothèques, téléphone.

A la suite de négociations avec les responsables de la Gestapo, (Karl Oberg), le secrétaire général de la Police, René BOUSQUET, assure que la police française arrêtera les juifs apatrides et étrangers dans les deux zones, occupée et non occupée, et obtient en contrepartie que les rafles ne concernent que les juifs étrangers. Quant aux enfants de moins de 16 ans - le plus souvent nés en France et donc français – Pierre LAVAL propose à Eichmann et Dannecker, officier SS, chef des affaires juives en France, qu'ils soient déportés avec leurs parents.

16-17 juillet 1942 : **Rafle du Vel d'Hiv**, la police (9000 policiers), arrête en région parisienne 13 152 juifs dont 4 115 enfants de moins de 16 ans. La plupart sont parqués au Vélodrome d'Hiver de Paris avant d'être internés à Pithiviers ou à Beaune-la-Rolande, puis à Drancy et déportés à Auschwitz.

La rafle de Bordeaux du 15 au 18 juillet 1942, sous la direction de Maurice Papon, haut fonctionnaire, aboutit à l'arrestation de 195 juifs internés à Mérignac.

7 août 1942 : 10 000 juifs étrangers arrêtés en zone libre par la police française sont livrés à la Gestapo.

Le 11 novembre 1942, la zone libre est envahie par les Allemands.

Bilan :

80 000 victimes juives dont 24 500 de nationalité française. Entre le tiers et le quart 28% des juifs de France ont été exterminés.

Autres lois antisémites

Internement des Juifs étrangers

Ordonnance du 4 octobre 1940

1. Les étrangers de race juive pourront être internés dans des camps spéciaux.
2. Les Juifs étrangers pourront en tous temps se voir assigner une résidence forcée.

Abolition du décret Crémieux en Algérie

Loi du 7 octobre 1940

1. Le décret (dit décret Crémieux) du 24 octobre 1870 est abrogé.
2. Les droits politiques des Juifs indigènes d'Algérie sont réglés par les textes qui fixent les droits des musulmans algériens.
3. Les droits civils réels et personnels des Juifs indigènes restent réglés par la loi française.
4. Les Juifs indigènes d'Algérie ayant obtenu la Légion d'honneur à titre militaire, la Croix de guerre ou la Médaille militaire conservent le statut politique français.

Création du Commissariat Général aux Questions Juives

Loi du 29 mars 1941

Il est créé pour l'ensemble du Territoire national un Commissariat général aux Questions juives :

Celui-ci :

1. Prépare et propose au Chef de l'Etat toutes mesures législatives relatives à l'état des Juifs.
2. Fixe la date de la liquidation des biens juifs.
3. Désigne les Administrateurs-séquestres.
4. Le Commissaire général est désigné par le ministre d'Etat chargé de la vice-présidence du Conseil.

Loi du 19 mai 1941

Le Commissariat général aux Questions juives peut provoquer à l'égard des Juifs toutes mesures de police commandées par l'intérêt national.

Nouveau statut des Juifs

Loi du 2 juin 1941

Est regardé comme Juif :

1. Celui ou celle appartenant ou non à une confession quelconque qui est issu d'au moins trois grands-parents de race juive, ou de deux seulement si son conjoint est lui-même issu de deux grands-parents de race juive.

Est regardé comme étant de race juive le grand-parent ayant appartenu à la religion juive.

2. Celui ou celle qui appartient à la religion juive ou y appartenait le 25 juin 1940 et qui est issu de deux grands-parents de race juive.

Le désaveu ou l'annulation de la reconnaissance d'un enfant considéré comme Juif sont sans effet au regard des dispositions qui précèdent.

Surveillance des Juifs

Loi du 2 juin 1941

Déclaration de l'état de Juif au préfet ou au sous-préfet indiquant état civil, profession, état de leurs biens.

Toute infraction est punie d'emprisonnement de 1 mois à 1 an et d'une amende de 100 à 10 000 Frs, sans compter l'internement dans un camp spécial, même si l'intéressé est Français.

Ordonnance du 10 décembre 1941

Modalités de contrôle périodique des Juifs.

Les Juifs français ou étrangers seront soumis à un contrôle périodique. Ils seront avisés par voie de presse ou convocations individuelles.

Les Juifs dans le département de la Seine doivent justifier de leur identité délivrée après le 1^{er} novembre 1940 et portant de façon très apparente le cachet « Juif » ou « Juive ».

Les Juifs venant de province devront, dans les 24 heures de leur arrivée dans la Seine, se présenter en personne à la Préfecture de police munie de leurs pièces d'identité.

Les Juifs changeant de domicile devront dans les 24 heures en faire la déclaration au Commissariat de police du lieu de départ et du lieu d'arrivée.

Les Juifs ou non-Juifs qui hébergeront des Juifs, gracieusement ou non, devront en faire la déclaration dans les 24 heures de l'arrivée du Juif.

Les biens des Juifs ne pourront en aucun cas être transportés hors du département de la Seine.

Naissances, mariages, arrivés à l'âge de 15 ans, etc., soit toutes modifications dans la situation familiale seront signalées à la Préfecture.

En cas de décès, la carte d'identité du défunt devra être remise au Commissariat de police.

Les Juifs qui ne se conformeront pas à ces prescriptions qui seront affichées pourront être internés.

Loi du 9 novembre 1942

Par mesure de sécurité intérieure, tout étranger juif est astreint à résider sur le territoire de la commune où il a sa résidence habituelle et ne peut en sortir que muni d'un titre de circulation régulier, d'un sauf-conduit, ou d'une carte de circulation temporaire.

Loi du 11 décembre 1942

Relative à l'apposition de la mention « Juif » sur les titres d'identité délivrés aux Israélites français et étrangers.

Toute personne de race juive est tenue de se présenter dans un délai d'un mois au Commissariat ou à la Gendarmerie de son domicile pour faire apposer la mention « JUIF » sur sa carte d'identité et sur sa carte individuelle d'alimentation.

Quotas de Juifs à l'Université et dans certaines professions

Loi du 23 juin 1941

Le nombre des étudiants juifs admis à s'inscrire dans les établissements d'enseignement supérieur ne peut excéder 3 % des étudiants non Juifs.

Sont inscrits en priorité :

- les orphelins des militaires morts pour la France
- les décorés
- les titulaires de la carte de combattant
- les fils ou filles de décorés
- les postulants issus de familles nombreuses et particulièrement méritants.

Loi du 19 décembre 1941

Conditions d'admission des étudiants juifs dans les établissements d'enseignement supérieur.

Par dérogation, le postulant est admis à s'inscrire ou à suivre les cours si sa famille est établie en France depuis au moins 5 générations et a rendu à l'Etat français des services exceptionnels.

Décret du 16 juillet 1941

Réglementation en ce qui concerne les Juifs de la profession d'avocat.

Les avocats ne peuvent dépasser 2 % de l'effectif total des avocats non Juifs inscrits.

Décret du 11 août 1941

Réglementation en ce qui concerne les Juifs de la profession de médecin.

Les médecins ne peuvent dépasser 2 % de l'effectif total des médecins inscrits.

Création de l'U.G.I.F.

Loi du 29 novembre 1941

Instituant une Union Générale des Israélites de France.

1. Il est institué auprès du Commissaire général aux Questions juives une Union Générale des Israélites de France. Cette Union a pour objet d'assurer la représentation des Juifs auprès des pouvoirs publics.
2. Tous les Juifs sont obligatoirement affiliés à l'U.G.I.F. Toutes les associations juives existantes sont dissoutes à l'exception des associations culturelles.
3. Les ressources de l'U.G.I.F.
 - a) les sommes récupérées par le Commissariat aux Questions juives
 - b) les biens des associations juives dissoutes
 - c) les cotisations versées par les Juifs selon leur fortune.
4. L'U.G.I.F. est administrée par 18 Juifs de nationalité française et désignés par le Commissariat aux Affaires juives.
5. Les délibérations du conseil peuvent être annulées par arrêté du Commissaire aux Affaires juives. Le présent décret est exécuté comme loi de l'Etat.

Ordonnance du 17 décembre 1941

Concernant une amende imposée aux Juifs.

L'amende d'un milliard de francs imposée aux Juifs de zone occupée, par avis du « Militärbefehlshaber in Frankreich » du 14 décembre 1941, doit être répartie sur les biens juifs par l'intermédiaire de l'Union Générale des Israélites de France.

Loi du 21 mars 1942

Pour faire face à ses charges exceptionnelles l'U.G.I.F. pourra exercer des prélèvements.

1. Sur le produit des réalisations des administrateurs provisoires de biens juifs.
2. Sur les titres.
3. Sur les actions.
4. Sur les sommes déposées entre les mains de tiers appartenant à des personnes physiques juives.
5. Sur les créances.
6. Sur la vente des meubles, immeubles, etc

Arrêté du 11 mai 1943

Consécutifs aux ressources de l'U.G.I.F.

Les contributions volontaires des Juifs pourront être prélevées sur leurs comptes bloqués.

Pour faire face à l'insuffisance des contributions volontaires, les taxations suivantes sont imposées à la communauté.

Tous les Juifs de 18 ans au moins doivent payer 120 F en Zone Occupée et 360 F en Zone Non Occupée par an.

Le paiement de la cotisation sera constaté par l'apposition d'une vignette sur une carte spéciale.

Les versements peuvent être trimestriels ou semestriels.
La carte spéciale doit être jointe à la carte d'identité et présentée à toute réquisition.

Mesures allemandes : couvre-feu et résidence

Sixième ordonnance du 7 février 1942 relative aux mesures contre les Juifs.

Journal Officiel des ordonnances du Gouverneur militaire pour les territoires occupés du 11 février 1942

En vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par le Führer und Oberster Befehlshaber der Wehrmacht, j'ordonne ce qui suit :

- § 1. Limitation des heures de sortie. Il est interdit aux Juifs d'être hors de leurs logements entre 20 et 6 heures.
- § 2. Interdiction du changement de résidence. Il est interdit aux Juifs de changer le lieu de leur résidence actuelle.
- § 3. Dispositions pénales. Celui qui contreviendra aux dispositions de la présente ordonnance sera puni d'emprisonnement et d'amende, ou d'une de ces peines. En outre, le coupable pourra être interné dans un camp de Juifs.
- § 4. Entrée en vigueur. La présente ordonnance entre en vigueur dès sa publication.

Nouvelles interdictions

Septième ordonnance du 24 mars 1942

Concernant :

1. Critère de la « personne » juive.
2. Confiscation des postes de T.S.F, détenus par les Juifs.
3. Interdiction d'exercer certaines activités économiques ainsi que d'employer des Juifs.
4. Non paiement de l'indemnité de licenciement à un Juif.

Port de l'étoile jaune

Huitième ordonnance du 29 mai 1942

Signe distinctif pour les Juifs

1. Les Juifs doivent se présenter au Commissariat de police pour y recevoir les insignes en forme d'étoile. Chaque Juif recevra trois insignes et devra donner en échange un point de sa carte de textile.
2. Il est interdit aux Juifs dès l'âge de six ans révolus de paraître en public sans porter l'étoile juive.
3. L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte en caractères noirs l'inscription « JUIF ». Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine solidement cousue sur le vêtement.

Réglementation de l'accès aux lieux publics et aux commerces

Ordonnance allemande réglementant l'accès des Juifs aux lieux publics (8 juillet 1942)

En vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par le Führer und Oberster Befehlshaber der Wehrmacht, j'ordonne ce qui suit :

1. Interdiction de fréquenter des établissements de spectacles et autres établissements ouverts au public

Il peut être interdit aux juifs de fréquenter certains établissements de spectacles et, en général, des établissements ouverts au public.

Les prescriptions relatives à la désignation de ces établissements seront fixées par le Höherer SS und Polizeiführer.

2. Restriction pour les visites de maisons de commerce

Les juifs ne pourront entrer dans les grands magasins, les magasins de détail et artisanaux, ou y faire leurs achats ou les faire faire par d'autres personnes, que de 15 heures à 16 heures.

3. Exceptions

Les entreprises juives spécialement désignées sont exclues de l'interdiction comprise dans les paragraphes 1 et 2.

4. Dispositions pénales

Les infractions à la présente ordonnance ou aux dispositions qui seront prises pour son application seront punies d'emprisonnement et d'amende, ou de l'une de ces deux peines.

5. Mesures de police

Des mesures de police, particulièrement l'internement dans un camp de juifs, pourront s'ajouter ou être substituées à ces peines.

6. Entrée en vigueur

La présente ordonnance entre en vigueur dès sa publication.

Signé le Militärbefehlshaber in Frankreich.

Pillage économique

Arrêté du 13 octobre 1942

(Belgique, Nord et Pas-de-Calais)

Concernant la déclaration des objets appartenant à des Juifs et gardés actuellement par une tierce personne.

1. Les personnes doivent remettre ces objets à la Kreiskommandantur.
2. Cet arrêté n'est pas applicable aux administrateurs de biens juifs.

NOTE.

La liste alphabétique des noms qui va suivre correspond à celle des déportés du convoi n°5.

Elle a été établie par Serge Klarsfeld et est tirée du :

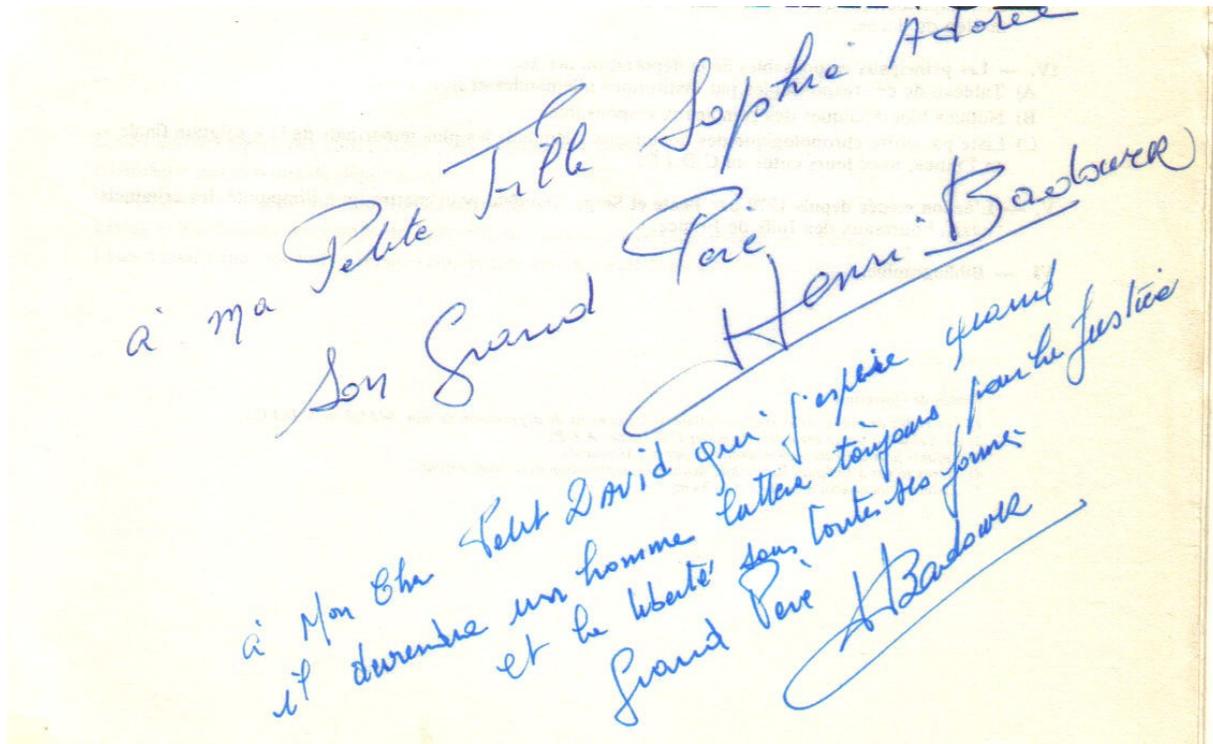
MEMORIAL DE LA DEPORTATION DES JUIFS DE FRANCE.

Ce convoi est parti de Beaune-la Rolande le 28 juin 1942 pour AUSCHWITZ.

Elle comprend les noms de 34 femmes et de 1004 hommes, soit au total 1038 personnes.

A leur arrivée à Auschwitz, le 30 juin 1942, les hommes ont reçu les matricules 42777 à 43780, et les femmes les matricules 8051 à 8084.

A la libération des camps, il y avait 35 survivants de ce convoi.



Henri passe le message à ses deux premiers petits enfants en attendant les deux autres.

LISTE ALPHABETIQUE DU CONVOI N°5

ABEND	SALOMON	25.05.05	BRZEZINY	P	BOTTNER	MORDKA	06.06.09	CZERKOW	P
ABMANN	DAVID	15.10.03	RADZIN	P	BRAFMAN	MANAS	.02	VARSOVIE	P
ABUSH	GERSON	03.11.04	LEIPZIG	P	BRAM	JUDA	20.04.05	LASK	P
ACKERMANN	ADOLPHE	19.02.15	BUBER	P	BRAJER	ZELMAN	10.09.19	LUBLIN	P
ADAMS BRAUN	HENOC	29.06.98	WARSCHAU	P	BRAND	ABRAHAM	12.12.10	PLASKY	P
ADLERSZTEIN	SZIMON	27.04.03	VARSOVIE	P	BRANDZPIGEL	ISRAEL	26.01.02	KOZIENICE	P
AJZENSZMIDT	AJYZK	09.10.18	BRZEZINY	P	BRANDWAJN	JANKIEL	23.01.06	WIAZONOW	P
AKERBERG	MAJER	11.03.05	VARSOVIE	P	BRAUN	LEOPOLD	17.05.98		TC
AKERMAN	SIMON	04.10.13	BENDZIN	P	BRAUNER	JOSEPH	06.10.04	CHRESZEROBROD	P
AKSLEBRAD	PINKUS	14.02.94	VARSOVIE	P	BRENDEI	CHAIM	15.03.03	WYOCIAVEC	P
ALBERT	ARON	22.05.07	GRODZC	P	BROMBERG	ILEL	27.07.03	LUBLIN	P
ALLESZANDROWICZ	TIRIA	11.11.05	BIALISTOCK	P	BROMBERG	NACHMAN	17.11.04	ROZAROW	P
ALTAM	LEWEK	.06	SULMIERZICE	P	BROMBERGER	LEOPOLD	23.09.05	CHREZNOW	P
ALTMAN	PINKUS	25.06.06	LODZ	P	BRONIA TOWSKI	LUDOMIR	22.05.04	CZESTOCHOVA	P
ALTMAN	ZELMAN	12.10.00	NAJGLESK	P	BRONSZTEIN	MAJER	11.02.03	KOLBIEL	P
AMSTERDAMER	ABRAM	.06	CHESTOCHOVA	P	BRUMBERG	ELIAS	24.04.99	BADOUTI	RO
ANGIELTZYK	ARON	08.04.02	VARSOVIE	P	BRUMBERG	BRUNO	15.11.23	GUIRGUI	RO
ANGLISTER	MOSZEK	13.03.00	DAMIANOW	IND	BRUNNER	LIEBEMAN	14.10.95	VIENNE	TC
APELBLAT	SZMUL	18.01.04	VARSOVIE	P	BRUNSCHWIG	CAMILLE	05.07.92	CEPPOIS	F
ARMAN	MOSZEK	.05	ROHYSZEV	P	BRUNSCHWIG	RAYMOND	05.09.24	COLMAR	F
ARNOWIC	JACOB	19.05.18	VARSOVIE	P	BUCHLINDER	SANDER	27.03.07	KAZMIER	P
ARMAN	SZMUL	01.03.10	SIEDLEC	P	BUCHMAN	DAVID	.10	STAZNOW	P
AUFRECHTER	SZIMA	10.01.06	LOWICZ	P	BUCHMAN	PINKUS	25.10.01	KONSKI	IND
AWERBUSCH	DAVID	03.02.04	ROWNO	IND	BUDNIK	PESACH	11.06.06	SIERACK	P
BABIC	ARON	28.04.01	VARSOVIE	P	BUGASSKI	MOSZEK	03.12.06	POMAZOW	P
BABKES	CHAIM	12.12.05	GRODNO	P	BULECKA	JANKIEL	29.07.06	KALUSZYN	P
BADOWER	LEIE	17.04.22	BRZEZIN	IND	BUHKO	BEREL	28.11.03	DOBROWITZ	P
BAERTIG	HANNELOHE	12.03.22	BRUCHSAL	A	BURSZTAYN	ARON	17.06.01	BRZEZINY	P
BAJCZMAN	ICEK	.12	RADOM	P	BURSZTYN	MAJER	17.12.06	SZADWO	P
BAJDER	MOSZEK	07.03.00	LUBLIN	P	CALKA	HILEL	21.10.04	KOURS	P
BAJWELTWAJG	ISAAK	18.12.00	BENDZIN	P	CEDER	WOLF	16.10.12	VARSOVIE	P
BAJWELTWAJG	JOHN	13.11.10	BENDZIN	P	CHAIMOWICZ	JAKOB	24.12.06	LUBEZA	P
BALDERMAN	LAZAR	12.09.06	MIECHOW	IND	CHALUPOWICZ	JACOB	25.01.06	VARSOVIE	P
BANDER	CHIL	30.10.13	VARSOVIE	P	CHANDEL	LUZER	15.11.02	ORZESUCHA	P
BANKHALTER	ABRAM	01.05.02	BIALA-POULA	P	CHAPIRO	JACOB	05.02.07	NICOLAIEFF	R
BARABAN	SUCHER	05.05.06	VARSOVIE	P	CHLODNIK	HERSZ	12.11.03	VARSOVIE	P
BARANEK	BENJAMIN	28.03.14	SIELCE	P	CHMIELNICKI	THEODORE	08.09.06	VARSOVIE	P
BARANBAUM	KADISH	05.02.20	KOWNO	P	CHOUTMANN	GLADIA	28.01.02	KALOUSHIM	P
BARDAVID	ISRAEL	01.01.05	CONSTANTINO	F	CHRUSTOWSKI	SZMUL	20.08.07	SUTOMIERZ	P
BART	MENDEL	04.06.01	SULKOWSZYNA	P	CHRZANOWER	SLAMA	19.12.08	MAKOW	P
BAS	MICHEL	12.11.10	BROJEC	P	CHYLOWIEZ	LUZER	30.04.08	PILSNO	P
BAUMER	PHILIPPE	14.02.06	CERNAUTI	P	CIARKA	ISRAEL	09.09.04	VARSOVIE	P
BAUMER	ISRAEL	21.07.04	PILIKA	P	CIEPIELEWSKI	ISRAEL	14.05.05	VARSOVIE	P
BAUMFELD	ICEK	15.05.04	SOLKORKA	P	CIESLA	HERSZ	15.09.13	MAIKOW	P
BEKAS	WOLF	08.06.22	SOLBIEL	P	CLIGMAN	HELENE	04.03.24	TICHINA	RO
BECKER	CHUNA	16.10.20	SOSNOVICE	P	COHEN	JOSEPH	11.07.84	PLOMBIER	F
BEKIER	LEIBA	10.01.00	SPOCKINI	P	CUKERMAN	ABRAM	19.08.05	VARSOVIE	P
BEM	HERZELIK	08.06.06	PAVIANEC	P	CUKERMAN	MORDKA	15.02.06	KALUSZYN	P
BENDER	SALOMON	.00	SOLICOW	P	CUKIER	CHASKEL	03.01.09	KASIMERS	P
BENKIEL	FISZEL	03.02.10	BRZEZIN	P	CUKIER	MANAS	23.10.13	VARSOVIE	P
BERBER	PEREZ	23.01.08	STRYKOW	P	CWAJMAN	ARON	.04	LUBLIN	P
BERGEL	BRUNO	18.07.91	MORAVSKA-O	TC	CYBULSKI	ELA	.04	SOCOLOV	P
BERGEL	PAUL	21.10.95	MORAVSKA-O	TC	CYMBALISTA	MENDEL	27.03.01	PRZYSUCHA	IND
BERGER	CHAIM	26.05.15	LODZ	P	CYMBALISTA	MOSZEK	02.03.02	PKATY	P
BERGER	JAKOB	16.05.08	LODZ	P	CYMERMAN	HUNA	05.06.08	SLAKOX	P
BERGMANN	CHAIM	06.05.07	BOBULINCE	P	CYNAMON	HERSZ	22.10.03	ZJERZ	P
BERKOWITZ	LEIB	.04	KLOBUK	P	CYTRYNOWIEZ	MAURICE	23.02.27	PARIS	F
BERKOWIC	EUGENE	06.02.96	SOBIENICE	TC	CYTRYNOWIEZ	GUY	29.07.24	PARIS	F
BERKOWICZ	MOSKO	10.05.00	LIPSA	TC	CYTRYNOWIEZ	K. JACOB	30.10.93	ODRZEWEL	P
BERMAN	JACQUES	07.05.04	VARSOVIE	P	CYTRYNOWIEZ	RAPHAEL	22.04.92	KIVONO	F
BERNEMANN	ISAAK	.00	CZARNA	IND	CYTRON	JOSEK	21.01.01	CHECIMI	P
BIALESKO	JAKOB	09.07.06	VARSOVIE	P	CYWJE	TOBJASZ	15.03.03	LASK	IND
BIBER	ELJASZ	24.01.09	CZESTOCHOVA	P	CZAPNIK	OSKAR	16.02.08	LODZ	P
BIBULA	ICEK	22.02.07	KVEK	P	CZARKA	ABRAHAM	23.07.01	LIELCE	P
BIGLAISER	SRUL	05.05.06	RAWA	P	DACHER	ANNA	09.02.24	PARIS	F
BINSTOCK	MAJER	07.12.10	VAGERBORCK	P	DACHER	MARIE	21.03.04	PARIS	F
BINSTOK	MORDKA	21.03.03	MOREKWEIN	P	DACHER	LEON	29.03.01	MANCHESTER	F
BIR	MAURICE	22.12.21	DUIDBURG	P	DAJERGAWAND	SRUL	01.04.05	VARSOVIE	P
BLAJWAS	GITMAN	18.05.96	RADOM	P	DALLMAN	RAISEL	28.05.18	BYALA	P
BLAU	BENJAMIN	06.01.00	TARNOWSKI	P	DALLMAN	HEINRICH	11.09.13	RYPNIK	P
BLIC	HERSZLICK	17.07.05	CZESTOCHOVA	P	DAVIDOWITS	LEVY	15.12.99	GSOMANIFALVA	TC
BLIMAN	ISRAEL	09.05.00	RADOM	P	DAWID	SZEL	23.04.00	SYRARDOW	P
BLOK	JECHES	12.06.05	VARSOVIE	P	DAWIDOWICZ	SLAMA	15.02.07	SCZIERGOW	P
BLOTO	HENOC	10.04.04	SOBIENICE	P	DORBLUM	BORUCH	22.07.01	SZYDLOWICZ	P
BLUMENFIELD	CHAIM	05.01.09	OLKUSZ	P	DORFSZNEIDER	ARON	20.06.01	LESZNO	P
BLUZWEIN	RUBIN	12.12.10	POLONIKA	P	DREKSLER	ARJA	04.12.02	BENDZIN	P
BLUSWIRAN	SZMUL	05.05.00	VARSOVIE	P	DREKSLER	HERSZ	25.05.05	BENDZIN	P
BODENHEIMER	HANS	19.01.24	BREBACH	RD	DUBINBAUM	CHAIM	25.04.04	OSTROW	P
BOJMOL	LEIZER	.06	VARSOVIE	P	DUKLER	BAJNETZ	10.10.04	VARSOVIE	P
BOKSENBAUM	MAJER	06.04.04	VARSOVIE	P	DULMAN	JAKOB	26.12.01	VARSOVIE	P
BONDY	HENRY	23.02.02	BROUMOW	TC	DYTMAN	JANKIEL	15.01.05	BRODZYK	P
BONEM	LOTTE	31.07.22	SAAR-BRUCKEN	P	DZIESIETNIK	MOSZEK	03.02.01	VARSOVIE	P
BORENSZTAJN	ICEK	15.11.10	VARSOVIE	P	DZIURA	RYWEN	12.11.04	KOLO	P
BORENSTEJN	MORDKA	02.02.03	SOSNOVICE	P	EBNER	YVONNE	10.09.04	PARIS	F
BORENSTEJN	JACQUES	16.03.07	VARSOVIE	P	EFRON	GENIA	19.06.08	GOLSHANG	F
BORENSTEJN	MOSZEK	01.09.09	VARSOVIE	P	EFRON	SAMUEL	01.11.96	FRABY	P
BORNSTEIN	MORDKA	28.09.21	KLISZ	P	EICHEL	DAVID	06.05.05	ZALUSE	P
BORNSZTEIN	DAVID	05.05.04	SIEDLEC	IND	EICHENWALD	WILLIMA	01.10.04	ILAVA	TC
BOROUCHOVITSCH	GERMAIN	28.04.12	PARIS	F					
BOROWKA	JULIUS	24.04.08	FRANCPORT	P					
BOROWSKI	JUDEL	.94	WOZNAIVRES	P					
BOROWSKA	SARA	.01	GRAJEW	P					
BOROWSKI	CYWJA	15.04.26	GRAJEW	P					

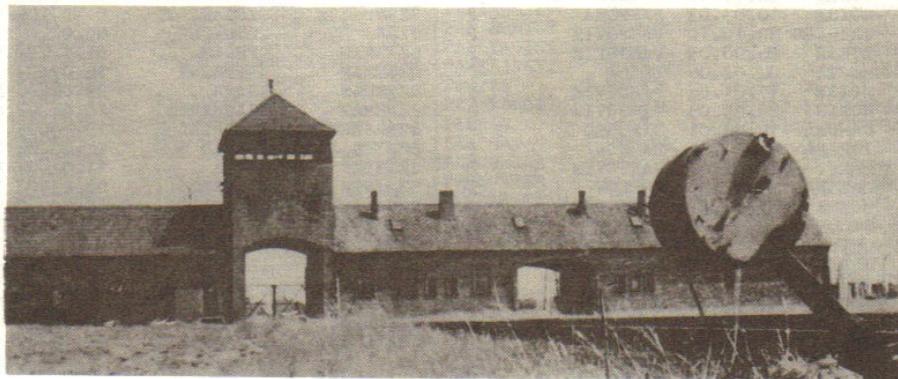
EINHORN	ARON	22.03.04	GORLYCE	P	GOFMAN	SYMCHA	11.05.10	GRODNO	P
EINHORN	SAJA	04.03.08	VARSOVIE	P	GOGOLINSKY	ABRAM	01.05.13	VARSOVIE	P
EISENBETH	RACHEL	09.11.04	NANCY	P	GOLDBAND	FREYM	12.11.06	LUKOW	P
EISENBETH	ALBERT	06.01.91	PARIS	F	GOLDBERG	BERNARD	18.03.22	PARIS	F
EISNER	MORDKA	10.04.02	LODZ	P	GOLDBERG	RENEE	26.01.26	PARIS	F
EIZENBERG	MORDKA	25.01.00	VARSOVIE	P	GOLDBERG	ABRAHAM	07.04.08	RAWA-MAJO	P
EJZENBERG	HERSZ	19.05.02	OKONLOW	P	GOLDBERG	ABRAHAM	21.11.13	GRODZIC	IND
EKCHAJZER	MOSZEK	02.09.01	LISOBEK	P	GOLDBERG	CHAIM	16.12.04	VARSOVIE	P
EKSZTAJN	DANIEL	21.01.01	LODZ	IND	GOLDBAUM	CHAIM	01.03.05	KOURNOUF	IND
ELBAUM	JONNA	28.01.02	KALUSZYŃ	P	GOLDENBERG	JOSEPH	15.05.22	VIENNE	
ELDAT	W.	.08	PIOTRKOW	P	GOLDENBERG	MICHEL	28.01.98	JASSY	RO
ELEFANT	FELIX	09.10.07	VARSOVIE	P	GOLDENBERG	SAMUEL	10.12.09	KREMENIEZ	IND
ELKAN	ISRAEL	.01	PABIANICE	P	GOLDFARD	ZAWEL	21.12.04	VARSOVIE	P
ELSTEIN	SALOMON	16.02.01	VARSOVIE	P	GOLDSLYST	ZIMON	25.11.04	CHMIELNK	P
ENDEN	CHENIA	06.03.04	VARSOVIE	P	GOLDMAN	BEREK	20.01.05	SOSNOWICE	P
ENGELMAN	PAVEL	20.10.05	PRAGUE	TC	GOLDMAN	CHAIM	28.10.02	VARSOVIE	P
ERLICH	ICCHOK	20.03.10	MINSK	P	GOLDMAN	SZMUL	18.02.02	KOSWICE	P
ETLINGER	FRED	26.12.19	KORELOVKA	P	GOLDMAN	ZACHARIE	01.03.00	VARSOVIE	P
ETLINGER	LAZER	26.01.22	KORELOVKA	P	GOLDSCHMIDT	SIEGFRID	29.05.99	HOMBERG	
FAJERSETAJN	JOJNE	10.10.06	PULAWY	P	GOLDSCHMIDT	ILSE	27.07.10	BERLIN	
FAJFER	CHAIM	16.11.02	BELCHATOW	P	GOLDSOBL	SZAMAJ	.07	VARSOVIE	P
FAJGENBAUM	JOSEPH	15.01.09	VARSOVIE	P	GOLDSTEIN	ABRAHAM	28.08.04	RAWA-MAZOWIK	P
FAJNGOLD	MORDKA	27.05.09	SIEDLICE	P	GOLDSTEIN	MOISE	18.07.02	VARSOVIE	P
FAJNKUCHEŃ	SYMCHA	15.04.03	RAKOW	P	GOLDSZAL	ABRAM	05.11.15	VARSOVIE	P
FAJNSZYLBER	WIGDOR	.00	LASKAROWE	P	GOLDSZMIDT	MOSZEK	12.03.10	PIOTRKOW	P
FAJWELEWICZ	ABRAHAM	03.07.01	FUSZYŃ	P	GOLDSZTEIN	ICCOK	13.08.07	MORDIK	P
FAKIEL	SLAMA	20.02.05	VARSOVIE	P	GOLDSZTEIN	CHIM	15.01.02	RADOM	P
FALK	RUBIN	20.10.00	VARSOVIE	P	GOLDWASSER	HERZEK	.12.02	LODZ	P
FARBBER	ISRAEL	17.09.10	NOVE-MIALO	P	GONTOWICZ	ABRAHAM	31.01.06	VARSOVIE	P
FAUST	RAPHAEL	09.01.08	VEBIKA	P	GORECKI	ISRAEL	23.02.12	NOVY-DWOR	P
FECHER	JAKOB	30.03.03	VARSOVIE	P	GORKIN	AVIVAH	28.02.25	JERUSALEM	F
FECHTER	MOSZEK	30.05.00	BARDIA	TC	GORKIN	SALOMON	28.03.01	BOBRUISK	F
FEDER	SAMUEL	10.10.09	COLOGNE	P	GORLICKI	ISSAC	14.08.12	KIELCE	P
FEDER	SLAMA	05.12.04	PULAWY	P	GOTLIB	CHAIM	29.12.00	MORDI	P
FEIGELMANN	ALEXANDRE	13.08.11	PARIS	F	GOUGEON	MARC	14.10.00	VARSAILLES	P
FEILLER	HERSZ	26.07.00	USTRYNSKI-DO	P	GRABIC	PINKUS	02.03.01	ZUNSKA-WOLA	P
FEINMAN	NACHMAN	27.05.01	VARSOVIE	P	GRAF	CHIM	19.06.05	WRAKA	P
FELDHANDLER	HERSZ	07.07.07	VARSOVIE	P	GRICHENDELER	GECEL	29.05.02	VARSOVIE	P
FENSTERNACHER	JAKOB	02.11.07	LUBLIN	P	GRIFF	ISSAK	16.07.00	PRZENYNSL	P
FIKMAN	MICHEL	12.07.06	GROJEC	P	GRIMBLAT	DAVID	31.12.88	BIELING	F
FINGERCWAJC	JAKOB	28.12.18	VARSOVIE	P	GRIMBERG	JANKIEL	12.02.04	VARSOVIE	P
FINKELSTEIN	BEREK	06.06.00	RADOM	P	GRINBERG	DELTA	16.04.07	VARSOVIE	P
FINKELSTEIN	SALOMON	26.06.01	RAVA-RUSKA	P	GRUNDMAN	LUCIEN	28.08.25	PARIS	F
FINKIELKRAUT	DANIEL	28.10.04	VARSOVIE	P	GRYNBLAT	SRUL	03.12.04	GRODZCYE	P
FINKIELSZAJN	SAJA	.09	RADOM	P	GRINSTAIN	CHAIM	02.06.04	KOSIENNE	IND
FISZBEYM	CHAIM	20.10.04	LUKOW	P	GRONER	MOSZEK	.05	NOVE-MASTO	P
FLEISCHER	JOEL	04.12.01	SCHRZANOW	P	GROSMAN	CHAIM	08.10.03	OPATOW	P
FLIGELMAN	ARON	.05	VARSOVIE	P	GROSS	MOISE	26.05.01	ZGIERS	P
FOGEL	HERSZ	28.12.07	BRZINY	P	GROSZ	JOSEF	26.07.97	HONO	TC
FRAGMAN	HILEL	16.05.01	VARSOVIE	P	GRUBMANN	ABRAHAM	21.03.20	VLOCLAVEC	P
FRAJMAN	ICEK	27.05.00	KONJEPOL	P	GRUSZTEJN	LEISER	20.03.09	KONECKIE	P
FRAJNDLICH	SAM	26.02.19	VARSOVIE	IND	GRUNBAUM	ALEAZARE	08.11.08	VARSOVIE	P
FRAK	DAVID	25.03.01	VARSOVIE	IND	GRUNBERG	LAJWE	07.11.01	GRODZUK	P
FRANKEL	MAURICE	30.05.07	CRACOVIE	P	GRUNDMAN	HERMAN	19.11.19	KONSK	IND
FRANKENSTAJN	FISZEL	06.05.01	LODZ	P	GRUNFELD	ABRAHAM	22.02.04	BORYSLAW	P
FREILLER	ROBERT	09.12.95	STARY-SCHILT	TC	GRUNWALD	SAMUEL	18.02.89	BALAZAR	TC
FREILLER	HERSZ	23.06.22	LODZ	P	GRUNWURCEL	MOISE	20.02.05	VARSOVIE	P
FRENKIEL	MUSEN	14.04.07	KUTNO	P	GRYNBERG	MORDKA	.04	YAROV	P
FRIDKOWSKI	JAKOB	04.07.00	VARSOVIE	P	GRYNBERG	SLAMA	15.06.03	MNSK	P
FRIDLAND	JAKOB	29.04.04	VARSOVIE	P	GRYNBERG	SZMUL	08.02.04	LAK	P
FRIED	MARKO	16.01.00	LISKO	IND	GRYNBLAT	ABRAM	08.03.09	RADOSZYCE	P
FRYD	ASRYL	21.07.04	RADOM	P	GRYNHAUS	JUDKA	08.07.02	MNSK	P
FRYDE	ABRAHAM	25.05.11	BRZEZINY	P	GRYNSZTAJN	HIRSZ	22.01.04	POULTURSK	P
FRYDE	SAMUEL	.09	BRZEZINY	P	GRZIWAK	NECHENAJA	15.01.05	VARSOVIE	P
FRYDMAN	PAJWEL	01.05.09	VARSOVIE	P	GUBEREK	MEJLECH	18.10.10	SPOCZEK	IND
FRYDMAN	HERSZ	30.05.03	VARSOVIE	P	GURPIENKIEL	JEKUSIL	11.11.06	VARSOVIE	P
FRYDMAN	SRUL	12.06.06	MNSK	P	GURWICZ	MAJER	15.07.10	WILNO	P
FRYLING	JOSEF	21.02.11	FRANPOL	P	GUTFLEISZ	SZMUL	11.11.02	TOPOROW	P
FUCHS	EUGENE	20.05.94	TRENCIN	TC	GUTMACHER	WOLF	20.07.05	VARSOVIE	P
FUKS	JAKOB	20.07.03	BRZEZINY	P	GUTMAN	BEREK	.12	CZESTOCHEVA	P
FUKS	JOSEPH	28.05.11	PIETRIKOW	P	GUTMAN	DAVID	08.07.05	VARSOVIE	P
FUKSSILBER	JOSEPH	.05	NOVY-MALA	P	GUTMANN	HENRI	28.11.03	NORIEMBERG	IND
FUSFOGEL	LIPA	01.06.22	VARSOVIE	P	GUTMARK	MOSZEK	21.01.02	ZAGODNA	P
GAJER	BEREK	15.02.05	VARSOVIE	P	GUTZSTEJN	DAVID	03.02.05	VARSOVIE	P
GAL	ICCHOK	02.09.07	LODZ	P	GUTTMAN	ABRAHAM	16.12.03	KENESPATAK	TC
GARBUS	HERSZ	10.10.03	WEGROW	P	HABERMANN	HERMANN	10.10.10	KALNIK	P
GARNEK	JAKOB	14.02.04	ZADOW	P	HAGENDORF	PINKUS	19.04.05	BRZEZINY	P
GDANSKI	ISRAEL	10.01.02	VLOCLAWEK	P	HALBER	JEHUDA	.07	VARSOVIE	P
GEHLKOPF	WILHEIM	08.10.04	ELBERFERLD	P	HANDLER	JOSEF	04.01.95	BELA-NADCIOC	TC
GELMAN	NUCHEM	27.07.01	VARSOVIE	IND	HARTBROD	HERSZ	21.02.03	DOBRUZN	P
GELMAN	UCHER	07.08.04	VARSOVIE	P	HARTFELD	DAVID	.11	LOWO	P
GERATCHA	CLAMA	06.04.05	VARSOVIE	IND	HEBERG	KIWA	02.02.03	LODZ	P
GERSONOWITS	MOJES	01.05.11	LODZ	P	HEIGSBLLIT	ISSAK	07.12.04	LUBLIN	P
GIPSMAN	JAKOB	20.06.22	DUIBURG	P	HEJBLUM	BORUCH	07.01.01	LUKOW	P
GIPS	ISRAEL	15.02.22	VARSOVIE	P	HELCMAN	DAVID	25.11.05	RADOM	P
GLEICHER	ISAAK	06.04.06	SETZUNEN	P	HELER	GIERZ	10.01.05	GOWARYOW	P
GLICEMSTEIN	MOISE	01.02.04	DOBRA	P					
GLIKSBERG	SZULIN	04.12.04	BIALAL	P					
GLIKSMAN	JANKIEL	06.07.04	CHERCHOW	P					
GLIKSZTAJN	TAJWA	12.02.12	VARSOVIE	P					
GLOGAU	LOUIS	26.06.87	VIENNE						
GLOWINSKI	ABRAM	02.12.05	PIOTRKOW	P					
GLOWNIA	PAJWEL	15.06.09	ZELIZAN	P					
GNDHAUS	PINKUS	29.01.01	VARSOVIE	P					

HELLER	NATHAN	21.06.21	BUDAPEST	P	KEYGER	ISRAEL	26.08.05	SULEJOW	P
HELLER	ABRAHAM	05.02.10	SWIDENK	TC	KIELTZ	HERMANN	24.06.02	LASZKY	P
HELMAN	MAJER	.05	SZORTIOW	P	KIERSZEMBLAT	MOSES	.00	SOKOLOW	P
ELSMAN	BEREK	20.05.01	STRAJEWÓ	P	KIERSZEMBLAT	HENRIETTE	09.04.26	PARIS	P
HENRYKOWSKI	CHIL	02.08.02	LODZ	P	KIERSZENBAUM	JACK	07.02.21	VARSOVIE	P
HERMAN	CHAIM	15.05.04	VARSOVIE	P	KIERSZENBERG	RACHLIM	23.08.09	LUBLIN	P
HERSZENBERG	SZAJA	27.07.01	LODZ	P	KIERSZENBLAT	ICCHOK	15.05.05	VARSOVIE	P
HERSZKOWIEZA	MORDKI	24.07.06	POSIMYN	P	KIRSZNER	SYMCHA	15.05.02	LODZ	P
HILLIG	ADELE	19.01.04	TECUCINI	F	KIRSZSTEIN	SRUL	06.01.11	IRENA	P
HILLIG	HENRI	08.09.25	PARIS	F	KIWKOWICZ	BEREK	15.05.04	WOLBOM	P
HILLIG	PAUL	28.12.00	PARIS	F	KLAJMAN	BEREK	24.03.15	TARNOW	IND
HOCHBAUM	ICEK	.06	HOW	F	KLAJMAN	LAIVE	26.06.07	VARSOVIE	P
HOCHBERG	MARIE	22.02.14		P	KLAJMAN	ZELMAN	15.12.22	VARSOVIE	P
HOCHBERG	JANKIEL	25.11.08	VARSOVIE	P	KLAJBAUM	MOSZEK	14.12.11	PRSZYNUSKO	P
HOCHMAN	JEAN	26.06.03	GROCHOW	IND	KLAPERSON	ZULIN	08.06.16	PIOTRKOW	P
HOPFMANN	JOSEPH	05.06.07	LOBACZOW	P	KLAPISCH	JOSEPH	23.02.01	KOLO	P
HOFMAN	RYWEN	.08	DABROWICE	P	KLIMBERG	JAKOB	26.01.02	BRUDZEN	P
HOLLANDER	ISAAK	.04	RADOMYSL	P	KLOS	ARON	12.04.01	KLIMARION	IND
HOLC	MOSZEK	23.06.03	BIALA-BUSKA	P	KNOP	MOSZEK	16.09.04	BRZEZINY	P
HOLEKENER	MENDEL	03.07.04	GLOWACZOW	P	KNOPF	CHARLES	18.02.00	BELLCHATOW	IND
HOLLANDER	NUCHEM	06.01.05	PODGORZE	P	KOCHANOWSKI	CHONOM	12.01.07	GRODNO	P
HONIGSTOK	TOWIA	.01	KAZIMIERZ	P	KOCIOL	CHAIM	23.10.15	VARSOVIE	P
HOPS	JOSEPH	09.05.01	BENDZIN	IND	KOHN	ALEXANDRE	23.03.93	CHOCZOLNA	TC
HORONCHYK	JOSEPH	03.01.04	LODZ	P	KOLCZYN	BER	12.02.19	VARSOVIE	P
HUBERMAN	SZMUL	15.05.00	KOZINYZ	P	KOMAROWSKI	ARON	17.02.01	VARSOVIE	P
HUBSCHMANN	CHAIM	30.11.00	ROSINITOW	P	KON	JAKOB	05.03.02	LODZ	P
HULAK	PINKUS	04.05.02	KONSKIE	P	KON	SALOMON	01.07.04	LODZ	P
HUNDERT	MARKUS	08.09.06	STANISLAWOW	P	KONSENS	SZAJA	17.01.02	LODZ	P
HUSZ	VOJSTIK	.96	NYSIM-OPRAN	TC	KOPITOWSKI	MUSKA	05.12.09	SIEDLEC	P
IGLICKI	MAJER	.08	IRENA	P	KOREK	RAPAL	17.07.02	BIALOBRZEZY	P
INOWRACLAWSKI	MOSZEK	06.02.05	CHENSYN	P	KORENBERG	ICCHOCK	20.02.17	VARSOVIE	P
ISBIICKI	MORDKA	02.01.21	BLASKI	P	KORMAN	FRAIN	.05	VARSOVIE	P
JABLONOWICZ	ABRAM	01.05.09	CKIBNIEW	P	KORNFIELD	ISAAK	17.02.05	GORLICE	P
JAGODA	JANKIEL	16.12.02	ROWNE	P	KORNSMESTER	MOSZIEL	06.01.04	VARSOVIE	P
JAKOBOWICZ	MOSZEK	17.05.07	RADOMSK	P	KOSIOROWSKY	ISRAEL	.04	SZYDLOVICE	P
JAKUBOWICZ	HERSZ	.06	TAMASZOW	P	KOSIOROWSKY	LEJZAR	.08	SZYDLOVICE	P
JAKUBOWICZ	MENDEL	19.09.05	SULEJEV	P	KOSLOSWKY	DAVID	19.12.00	CZESTOCHOVA	P
JAMPOLSKY	BERTHE	12.06.03	LEIPZIG	F	KOTSMANN	JOSEPH	16.10.06	STRYJ	P
JANKLEWICZ	SYMCHA	16.10.04	PIOTRKOW	P	KOTOWIEZ	MOJZESS	27.02.01	VARSOVIE	P
JARZEMCSKI	SRUL	18.07.04	MALASOLE	P	KOTZYK	HERSZ	23.08.04	VARSOVIE	P
JEDWAB	BERNARD	03.09.25	PARIS	F	KOZIEROW	SONA	21.10.10	GARWOLIN	IND
JEDWAB	HENRI	18.06.92	LODZ	P	KARAJZELMAN	ABRAHAM	15.02.04	BENDZIN	P
JEDWAB	JOSEPH	14.12.96	KALISCH	P	KRAKOWSKI	ABRAM	26.06.10	RADOMSKO	P
JEDYNAK	MORDKA	06.08.06	SUCHEGNOW	P	KRAKOWSKI	ISRAEL	10.03.07	RADOMSKO	P
JEGER	SZMUL	01.02.03	MIEDZYKEC	P	KRAMBERG	EMILE	07.03.00	JARSLAW	P
JERUCHEMSON	JESZALA	06.06.01	VARSOVIE	P	KRANIEN	NACHMAN	03.05.06	FRUSK	IND
JERUCHIMOWICZ	BAJNIEZ	26.02.12	VARSOVIE	P	KRASNOPOLSKI	JUDE	13.01.11	KRASNOPOL	P
JOAB	ISRAEL	23.10.00	WODRUCHOW	IND	KREISLER	FRITZ	07.05.91	VIENNE	AUT
JUCHT	EZRA	27.01.00	VARSOVIE	P	KREMENS TEIN	JOSEPH	09.01.96	ALEXANDRYN	F
JUDKIEWICZ	SYMCHA	05.05.06	MADOMSKA	P	KRONENGLD	BERNARD	23.08.12	ANVERS	B
JUNGHANZ	SZMUL	11.01.04	VARSOVIE	P	KRONHEIM	SAMUEL	01.01.06	PIESTANY	TC
KAC	BEJNOSZ	04.10.02	SADKOWGZYN	P	KROSZ	MICHEL	18.12.96	BANSKA-BIST.	TC
KAC	CHAIM	03.08.03	CZESTOCHOVA	P	KROSZE	SUKEM	14.07.05	KLOBUK	P
KAC	ICEK	09.09.05	VARSOVIE	P	KROTENBERG	LEVY	28.06.00	VARSOVIE	P
KAC	MOSZEK	01.07.06	ROZ	P	KROWSZYK	LEWEK	26.11.01	SLOW	P
KADYKS	BENCION	15.07.00	VARSOVIE	P	KRYSTAL	ARON	21.03.01	VARSOVIE	P
KADYKS	ICCHOCK	12.03.07	VARSOVIE	P	KRYSTOLKA	CHAINA	19.08.01	OPATOW	IND
KAGAN	HERSZ	06.11.00	DUBNO	P	KRZUK	MENDEL	30.08.05	RASKA	P
KAHN	ERNESTINE	28.10.03	STOROGYNETZ	RO	KUCZER	JOSEPH	27.11.04	JAROLAVIECZ	P
KAHN	MEYER	14.04.07	RADANTE	RO	KUGERFARB	USZER	13.05.03	MAITCHBOWICE	P
KAHNE	JONAS	16.06.04	BUZCZAC	P	KULBERG	EMMANUEL	.06	LWOW	P
KAHNE	LEIB	.08	BIALYSTOCK	P	KUNE	ELJAZ	11.03.08	TOMAZOW	P
KATMANN	ISIDOR	28.01.24	ORLEANS	P	KUNSTLER	MAJER	.08	TOMAZOW	P
KAIN	ALEXANDRE	12.12.97	CZEPE	TC	KUPERBERG	ISRAEL	03.11.12	KIELCE	P
KAJMAN	LEIB	26.10.08	LUBLIN	P	KUPERBERG	MATHIS	24.07.05	RADOM	P
KAKOTEK	ARON	09.02.01	BENDZIN	IND	KUPERBERG	MOSZEK	30.12.07	PULAVY	P
KALIKSZTEJN	LEIB	13.02.05	VARSOVIE	P	KUPERBERG	RAPHAEL	16.07.10	KIELCE	P
KALISZ	JOEL	17.06.02	BRZEZINY	P	KUPFERMANN	ICEK	04.04.01	LODZ	P
KALMUS	MICHEL	25.04.00	BRODY	P	KUPFERFARB	SARA	02.08.02	APOLE	P
KAMER	SZIMON	15.03.20	KOSIEWICE	P	KUTAS	MICHEL	26.03.23	PARIS	P
KAMBRAT	ICEK	17.01.00	PILIKA	P	KWIATEK	LEJBKE	30.01.06	SIEDLEC	P
KAMBRAT	MOSZEK	21.01.00	SKOLA	P	LADENHEIM	JULIUS	03.06.10	VIENNE	AUT
KAPLAN	MOSZEK	28.10.02	KALISZ	P	LAJZEROWICZ	WOLF	04.01.04	TOMASZOW	P
KAPLAN	JAKOB	25.07.07	VARSOVIE	P	LAKS	AUSSEL	02.03.04	SZYDLOVICE	P
KAPLAN	PINKUS	14.04.04	ZELECHOW	P	LAKSMAN	JUDKA	15.06.03	ZELICHOW	P
KARASEK	BER	13.05.04	VARSOVIE	P	LANDAU	OSZER	.08	VARSOVIE	P
KARDESCH	OSKAR	23.10.94	VIENNE	A	LANDER	JOSEPH	21.06.25	PARIS	F
KARPIK	SLAMA	15.12.07	VARSOVIE	P	LANDZBERG	ZIMON	25.09.02	PISTKOW	P
KASIAZ	LUZER	21.09.03	BRZEZINY	P	LANGER	DAVID	02.10.07	SIEDLEC	P
IATZ	NACHUM	18.05.12	JEZIERNA	P	LANGER	SRUL	06.04.01	SIEDLEC	P
IATZENGOLD	CHARLES	24.07.08	ANVERS	B	LANGMAN	ANSZEL	24.12.01	VARSOVIE	P
KAUFMAN	BORUCH	16.07.01	CHYANOW	P	LANGMAN	MAJER	18.01.05	SEMIELNICKI	P
KAUFMANN	LEIBUS	25.03.07	SZYDLOVICE	P	LANGMAN	NACHMAN	17.06.07	LUBLIN	P
KAUFMAN	SZMUL	02.05.11	RADOM	P	LANSMAN	KOPEL	06.05.00	TARTZYN	P
KAZIARZ	FISZER	14.03.07	BRZEZINY	P	LANSNER	MAJLOCH	05.03.03	VARSOVIE	P
KELLER	SLAMA	14.03.07	JOSOLEW	P	LASKOWSKI	EDOUARD	09.02.16	LODZ	P
KELLER	NAFTALI	01.01.01	MOSZICKA	IND					
KEJZMAN	ISRAEL	07.09.01	BRZEZINY	P					
KEJZMAN	SLAMA	20.01.00	KONSKA	P					
KEJZMAN	SZMUL	10.04.05	RADOM	P					
KEJZMAN	FLORE	07.11.95	HOCHFELDEN	P					
KEJZMAN	LEGER	13.03.05	CHRZERNON	P					
KEJZMAN	JOSEPH	18.01.04	OSTROWICE	P					
KEJZMAN	SZMUL	10.03.10	SOLEC	P					

LASSKI	MOISE	13.12.05	BROCLAVEC	IND	MILIBAND	LIEZER	06.02.02	VARSOVIE	P
LATERMAN	JANKIEL	09.03.06	KUTANY	P	MILKIER	JANKIEL	13.02.04	VARSOVIE	P
LAUDON	MENDEL	12.02.01	BENDZIN	P	MILLER	AISYK	12.05.00	PABIANICE	P
LAUER	JAKOB	02.09.01	CRACOVIE	P	MILLER	SZABIA	15.06.22	VARSOVIE	P
LAUFGRABEN	MAJER	13.05.08	ROZWODEN	P	MILSZTAJN	JOSEPH	03.04.10	LUBLIN	P
LAZER	SMUL	29.07.05	NOVE-MISTO	P	MILSZTAJN	ISRAEL	26.11.03	PZEZINE	P
LEBENKOPF	ARON	03.07.03	VARSOVIE	P	MIODOWSKI	JOSER	03.08.08	MINSK	P
LEBESKIND	SZAUL	17.02.01	PRESBURG	P	MISZKINSKI	JEWEL	22.07.09	SEJNY	P
LEBROD	ARON	01.07.07	VARSOVIE	P	MITELBERG	SLAMA	02.02.04	JONOW	P
LEBSKI	MOJES	21.12.00	VARSOVIE	P	MITELPUNKT	JAKOB	.09	VARSOVIE	P
LEC	ABE	15.07.01	VARSOVIE	P	MOLINA	MARTHE	19.11.97	TALENCE	F
LEDER	SZMUL	28.09.05	KALISZ	P	MONCZARZ	ALTE	15.10.08	SANOVICE	INT
LEDERFARB	SYMCHA	29.11.03	LUBLIN	P	MONCARZ	NAJER	30.09.02	KUCK	P
LEDERFARB	ISRAEL	31.06.05	LUBLIN	P	MONDERER	BAREK	02.10.95	DABROVSKA	AUT
LEDERMAN	ABRAHAM	15.12.01	VARSOVIE	P	MONDSCHWEIN	HERMANN	.11	LOZIATIN	P
LEHMAN	ICEK	30.11.03	LESCYK	P	MONDSCHWEIN	JAKOB	15.06.09	HUSIATIN	P
LEIBOWSKI	MICHEL	19.10.01	LESCYK	P	MORAWIECKI	AKIWA	15.01.19	LODZ	INT
LEITNER	HERMAN	20.01.00	NYURDONY	TC	MORAWIECKI	MOSZEK	12.05.22	LODZ	P
LETZEROWICZ	EZRA	14.07.05	NERZOW	P	MORE	USZER	20.05.05	VARSOVIE	P
LEJBSO	ABRAHAM	10.07.01	POURISZLE	P	MORGENSZTERN	LUZOR	01.02.00	BREST-LITOVSK	P
LEMBERGER	SERGE	15.04.22	SKERNOWICE	IND	MORO	DAVID	14.10.02	RADOM	P
LEMBERGER	CHASKEL	05.05.02	SKERNOWICE	P	MORSEL	ABRAM	12.01.03	RADIMOWO	AUT
LENGA	MAJER	14.05.07	VARSOVIE	P	MORSEL	JOSEPH	18.11.83	RADIMOWO	AUT
LENER	WOLF	15.06.00	SZCZOKOCINY	P	MOSSAK	MOSZEK	08.01.08	VARSOVIE	P
LENER	CHAIM	18.06.03	VARSOVIE	P	MOSZKOWICZ	CHAIM	18.02.07	VARSOVIE	P
LESKA	SYMCHA	10.09.02	MOGELNICA	P	MOSZKOWICZ	ICEK	19.02.04	BENDZIN	P
LESNIK	ABRAHAM	.08	SOLKIEW	P	MOSZYNSKI	JOSEPH	04.01.01	BENDZIN	P
LESTELMAN	JAKOB	19.04.04	OPOK	P	MULLER	ABRAM	25.09.07	SELA SLATION	TC
LESZ	FISZEL	10.10.07	BRZEZINY	IND	MULTWORF	SZMUL	21.03.02	VARSOVIE	P
LEVINE	RENEE	15.10.15	TOLSTCHIN	P	MUNTZER	ISRAEL	27.12.21	CUWER	P
LEVINSKY	DAN	02.06.26	JERUSALEM	R	MYDLARSKI	HERSCH	08.02.05	SYDLOVICE	P
LEVINSKY	JACOB	24.09.99	CHARKOFF	R	MYLSZTAJN	MORDKA	.10	SKAWICZE	P
LEVINSON	DAVID	05.10.03	SZANOC	P	MYNARSKI	ARON	21.03.00	RADOMSKO	P
LEVY	JULIEN	11.06.20	KUTTELSHEIM	F	MYSZKOWSKI	ABRAM	27.04.03	SLONIN	P
LEVY	JACQUES	.04	SMAJONE	P	NADEL	MARKUS	22.01.07	KAUSZUGA	INT
LEW	MOJES	09.06.02	BIALISTOCK	P	NADELWEISS	RAPHAEL	30.01.00	VARSOVIE	P
LEWIN	MOSZWA	04.04.08	KRUNKI	P	NAGER	MOSZEK	03.03.09	PRYZSALA	P
LEWKOWICZ	CHAIM	27.12.07	LUTETOW	P	NAJBERGER	FISCHEL	.06	CZERWINSK	P
LIBERBAUM	ABRAHAM	02.02.14	RADOM	P	NAJMAN	ELJE	17.10.10	BRZEZINY	P
LICHENBERG	JOSEPH	01.05.21	VARSOVIE	P	NARVA	ABRAHAM	18.11.04	VARSOVIE	P
LICHTENSZTEIN	CHAIM	25.03.10	BRZEZINY	P	NEBELSZTEIN	MORDKA	25.02.20	PIASCZNO	P
LICHSZENSTEJN	MENDEL	19.01.08	BRZEC	P	MELKIN	ISSAK	01.11.08	WILNO	P
LICHTER	ISSAK	12.02.12	ZOLKIEW	P	NEUMAN	RUBIN	29.09.86	ZULZEA	RO
LICHTIG	CHAIM	07.10.12	VARSOVIE	P	NEUMAN	GUTMAN	19.06.11	GALATZ	RO
LINA	TANCHEM	01.01.00	VARSOVIE	IND	NIEWEZYSKI	NOECH	.05	SIEDLEC	P
LINDCHAIM	CHIL	01.07.02	KAMIENA	P	NIRENBERG	ISRAEL	31.05.06	VARSOVIE	P
LINDE	NICHIN	23.02.03	VARSOVIE	P	NISENBAUM	CHAIM	01.10.07	VARSOVIE	P
LINDERMAN	SAJA	05.01.06	PIOTRKOW	P	NISENHOLC	FAJWEL	02.02.08	LUBLIN	P
LINDERMAN	KIWA	24.04.02	VARSOVIE	P	NISENZWEIG	FRAIM	10.02.02	LOKOW	P
LION	GEORGES	28.08.24	SARRESBOUCK	F	NUDELMAN	JUDKA	.01	SZYDLOVICE	P
LIP	ISAK	09.10.03	BAMAR	P	NUER	HERSZLICH	08.09.00	VARSOVIE	P
LIPZIC	SZMERK	12.11.07	PRZYSTIK	P	NUMBERGER	ENOCH	01.10.04	VOLDBRON	P
LIPFELD	JOSEK	.04	KIELCE	P	OKSENBERG	BERL	01.08.05	BORISLAW	P
LIPSZYC	CHAIM	13.12.21	VARSOVIE	P	OLDAK	SLAMA	15.03.06	KOMORAWA	P
LOKIEC	MORDKA	28.01.07	KIELCE	P	OLEAR	AJZIK	30.08.07	VARSOVIE	P
LONDNER	ABRAHAM	05.12.05	BENDZIN	P	OLEAR	ISRAEL	03.02.00	VARSOVIE	P
LOW	ABRAHAM	11.07.03	BRZOBLEK	P	OLPZICKI	NATHAN	22.05.12	LODZ	P
LOWENBACH	HERMAN	22.01.98	KRIENGERN	TC	OPALEK	GEDALIA	23.05.04	VARSOVIE	P
LUBELSKI	ARON	18.03.05	LUMSA	IND	ORAJCHZAJD	NACHMAN	28.08.18	VARSOVIE	P
MASALINSKI	ALBERT	03.04.06	KONIN	P	ORBACH	ISRAEL	23.10.00	OSZERA	P
MAJERHOLC	LEIBUS	25.12.08	VIESLICE	P	ORENSTEIN	HUGO	27.08.06	BRALA	RO
MAJERROWICZ	ABRAM	.05	LODZ	P	ORENSTEIN	GISELE	20.03.18	ORLEANS	F
MAJIER	MAURICE	12.02.07	BENDZIN	P	ORMUT	DAVID	10.11.05	PRZEBOR	P
MAJSTER	SHAJA	10.05.11	LEMECHOW	P	OUHANINA	LEONIE	09.11.19	ALGER	F
MAJZELS	CHAIM	.06	ZEMECHOW	P	PRISANT	EVA	08.05.15	PARIS	F
MAJZLER	ABRAHAM	21.10.07	VARSOVIE	P	PANCER	SLAMA	15.04.07	OSTROVICE	P
MALAGOLD	JOSEF	28.06.04	LODZ	P	PAPIERNIK	ICEK	15.08.03	PRZYSYCHAM	P
MALOWANCZYK	ISRAEL	03.09.06	VARSOVIE	P	PAPIERNIK	MOTEL	16.02.08	PRZYSYCHAM	P
MAN	ARON	21.02.08	VARSOVIE	P	PAPIERNICK	FAJWEL	09.05.13	PRZYSIKA	P
MANDEL	HERSKO	16.12.03	BRZEZINY	P	PAPIERNICK	ISRAEL	20.06.17	PRZYSIKA	P
MANDELBAUM	MAJER	12.01.02	PRZYNOYKA	IND	PASKLINSKI	MOSZEK	.06	PIASESNO	P
MANDELBAUM	ABRAHAM	.03.03	RADOM	P	PASTEL	DAVID	15.01.01	ST-JANOW	P
MANDELBAUM	HERSZ	15.10.08	RADOM	P	PATALOWSKI	JOSEPH	15.02.13	MLAVA	P
MANDELGWAJG	ABRAHAM	08.08.07	SIEDLEC	P	PATRON	IAAC	20.08.05	KRUSGOVICEM	P
MANDELGWAJG	JUDKA	06.02.05	SIEDLEC	P	PELCMAN	LEIBUS	14.06.02	LEIZNA	P
MANNA	MOSZEK	.01	KALUZSYN	P	PERCOWIEZ	ARON	21.07.21	VARSOVIE	P
MANSFELD	SZMUL	12.04.06	KALZ	P	PERECHTER	SLAMA	.03	VARSOVIE	P
MANTEL	SUSKIND	13.05.00	WELIKA	P	PERELSZTEIN	JERACHMIL	09.08.04	VARSOVIE	P
MARBER	HRESZ	10.10.02	TULISKOW	IND	PIERNIKARZ	MICHEL	12.05.04	LOLUSKA-WODA	P
MASLO	JOSEPH	15.10.05	SIEDLEC	P	PIETROKOWSKI	BENJAMIN	16.01.05	LIESYANG	P
MEIZELS	JUDA	01.07.93	MUNKACE	TC	PIETROWSKI	WOLF	16.04.09	KUTNO	P
MELGENDER	JACOB	25.08.03	APPLE	P	PIGULA	ARON	21.11.05	BECHATOW	P
MENDELWICZ	ABRAM	19.01.00	VARSOVIE	P	PITERBROT	BENJAMIN	20.03.03	ZELECHOW	INT
MENDELMAN	RAFAL	25.03.07	VARSOVIE	P	PIVNIK	PEJSACH	25.12.06	VARSOVIE	P
MENDLER	MAKS	.10	NOWY-TARG	IND	PODSZTABNICKI	JOEL	23.06.02	KIELCE	P
MENELAT	DAVID	11.11.01	VARSOVIE	P	POJZMAN	CHAIM	15.05.05	KALUZSYN	P
MERHOLT	FAJVEL	08.11.06	VARSOVIE	P	POLAK	HERSZ	.02	VARSOVIE	P
MESINGER	CHAINA	20.05.06	GAVOLIN	P					
MESSING	CHIEL	01.11.07	GLOGOW	P					
METZGER	NATHAN	20.03.00	TARNOW	P					
MEYER	ERICH	07.02.05	THALE	P					
MICHALOWIEZ	JANKIEL	13.04.04	STRYKOW	P					
MICNER	NATHAN	04.12.00	KALUZSYN	P					
MILEJKOWSKI	MICHEL	05.05.10	WILNO	P					
MILENBERG	SZMIL	05.12.05	JANOW	IND					

POLKOWSKY	ALTER	15.05.01	LODZ	P	SHUSTER	ARJE	01.12.08	RAWA-RUSKA	P
POTACK	LEIB	18.03.90	PROGREDILZHEST	P	SCHWARTZ	JOSEPH	29.08.01	NISTERBATER	TC
POZIOMEZYK	ARON	13.12.06	PARCZOW	P	SCHWARTZBART	SALOMON	28.01.09	CHRZANOW	P
POPIOLEK	JAKOB	.09	WLOCHOWLEC	P	SCHWOB	MARC	26.10.84	HERLISHEIM	F
POZIOCZYK	JOSEF	01.02.04	PARSZED	P	SCLEUDERER	LEON	03.09.91	TESCHEN	AUT
POZNANSKI	DAVID	05.11.05	SZYDLOVICE	P	SEGAL	ABRAHAM	21.10.00	WIELOPOLE	P
PRAJS	JUDKA	.02	KOMAROW	P	SIEMIATICKIS	MOTEL	03.04.01	HALLE	P
PRZYSUNA	SZMUL	21.07.06	KALUSZYN	P	SILBERBERG	ABRAHAM	08.02.02	BENDZIN	IND
PRZYMTYKIWICZ	DAVID	16.01.00	LODZ	P	SINICKI	PENEZ	10.03.01	PABIANICE	P
PSANKIEWICZ	ABRAM	28.12.01	VARSOVIE	P	SIWEK	ICEK	17.07.05	DOBROWA	P
PSANKIEWICZ	MOSZEK	30.10.19	VARSOVIE	P	SKORUPKA	HERZKO	.04	WENGRED	IND
RABCZYK	ABRAHAM	24.12.12	VARSOVIE	P	SLUPOWSKI	MICHEL	07.05.08	ZONOVICE	P
RABCZYK	ELZAR	21.12.10	VARSOVIE	P	SNIADOWER	SALOMON	04.08.04	WOGRON	P
RABE	RAPHAEL	14.10.04	VARSOVIE	P	SOBELMAN	HERSZKA	03.08.06	LODZ	P
RABINOWICZ	ARON	12.11.03	VARSOVIE	P	SOBOL	MAURICE	20.05.07	LODZ	P
RABINOWICZ	NAFTAL	17.09.01	BENGA-KARTUSKA	P	SOKOLSKI	ICCHOK	.06	VARSOVIE	P
RABINOWITZ	DAVID	22.07.04	BRZEZINY	P	SPIEGLER	HENRI	19.09.02	BARDIOW	TC
RACIMOR	ELIEZER	01.01.01	VARSOVIE	P	SPIEWAK	SAMUEL	19.01.20	VARSOVIE	P
RAIZLEWSKI	BEREK	27.06.02	KOWEL	P	SPIRA	JOSEPH	22.01.10	METZ	P
RAJDER	JOSEPH	12.02.03	PADZA	P	SPIRA	HELJAZ	26.05.01	NIREGYHAZA	P
RAJNER	HERZS	16.09.19	VARSOVIE	P	SREBRO	ELA	10.03.25	WEGROW	P
RAK	BENJAMIN	28.02.10	SIEDLEC	P	STAL	MENDEL	17.06.04	SIEDLOVICE	IND
RAPOPORT	NAFTAL	15.11.91	VARSOVIE	P	STANISLAWOWSKI	SLAMA	07.02.02	MARKI	P
RAPOPORT	ABRAM	23.03.00	LODZ	P	SZTARKMAN	CHASKIEL	.03	MOSLIBOUYA	P
RAPSPRECHER	ZALMAN	02.07.02	RAWA-RUSKA	P	STARKMANN	NAKHME	01.01.94	THEODOSIE	R
RAUSCH	HENOCK	12.06.14	ZALKIEW	P	STAROSTA	HERSCH	22.12.85	BELTZE	RO
RECHTMANN	MOISE	02.09.03	VARSOVIE	P	STAUBER	SIGMUND	30.09.08	LWOW	P
REICH	SALOMON	28.08.20	CHAZANOW	P	STAWIERSKI	JAKOB	26.09.04	VARSOVIE	P
REICHLER	ABICH	31.07.01	RAWA-RUSKA	P	STEG	MARTIN	19.04.95	BISTRA	TC
REITER	JOSEPH	17.05.05	SOLKIEW	P	STEINBERG	LUDWIK	01.09.09	WISWRECKI	TC
REJDER	JAKOB	30.12.03	ROWNE-VOLYNE	P	STEINBOCK	MARCELLE	27.09.10	METZ	F
RICHTER	FEWEL	12.02.02	TARNOGRAD	P	STEINBOCK	SYLVAIN	09.03.25	METZ	F
RING	ABRAM	12.02.00	KOZIENICE	P	STEINLAUF	SAMUEL	24.07.07	OFFENBACH	P
RITTEL	ABRAM	21.04.06	CZORCHOW	P	STEINLOFF	SAMUEL	15.03.00	VARSOVIE	P
ROJZNER	LIBKO	25.05.07	BIALA	P	STERN	ALOISE	15.07.96	VLASIN	TC
ROJZNER	ICCHOK	12.07.10	BELZLET	P	STENBERG	CHAIM	01.09.04	BELZ	P
ROJTFARB	LEIBUS	10.03.16	VARSOVIE	P	STERNBERG	GREGOIRE	26.03.11	ODESSA	R
ROLIDER	HERSZ	10.03.03	VARSOVIE	P	STICKGOLD	ELIAS	11.07.00	PARIS	F
RONDEL	ARNOLD	11.03.07	VARSOVIE	P	STICKGOLD	CELINE	11.11.04	PARIS	F
RONIES	ABRAM	30.07.18	BUKA	P	STICKGOLD	JEANINE	06.07.26	PARIS	F
ROSENBLIT	CHAIM	22.03.03	KAZIMIERS	P	STOLAR	MOJECH	23.03.09	VARSOVIE	P
ROSENMAN	BENJAMIN	31.01.04	STRUZOW	P	STORCH	DAVID	15.08.01	NAROL	P
ROSENTHAL	OSWALD	07.10.06	BERLIN	P	STOWICZKY	ADOLPHES	21.11.98	AVENCHES	F
ROTBERG	SLAMA	06.05.07	BASK	P	STRASSBURGER	HENRIETTE	07.12.12	STREHLEN	A
ROTLAT	ISRAEL	31.07.96	RADOMARK	P	STRAZMAN	LOUIS	11.06.01	LUBLIN	P
ROTGOLD	MORDKA	06.07.06	LEGNO	P	STREICHER	ARTHUR	13.01.18	VIENNE	P
ROTSZEIN	SLAMA	02.12.03	VARSOVIE	P	STRYJAKOWSKI	CHALIN	03.05.10	BIALA-SZEWAS	P
ROTSZTAJN	AJZIK	07.05.08	BRODZYK	P	STURN	JAKOB	08.03.12	HOLBUSZWA	P
ROTSZTAJN	SZYJA	28.06.04	LUPATOW	P	SUKIENNIK	ZELIK	15.03.05	KOSSOW	P
ROTSZEIN	SZMUL	15.05.06	VARSOVIE	P	SVARTZ	MAURICE	25.08.91	JASSY	F
ROZEN	JAKOB	.06	LODZ	P	SVARTZ	FAULETTE	28.05.93	PARIS	F
ROZENBERG	MOSZEK	20.03.07	VARSOVIE	P	SWIATOKY	HERSZ	.00	BORESZYN	P
ROZENBERG	GERSON	15.05.05	KOZMINEK	P	SWIECA	ISRAEL	17.04.04	VARSOVIE	P
ROZENBERG	SLAMA	10.10.05	VARSOVIE	P	SWIENNIK	SZNIEREK	.01	SZYDLOVICE	P
ROZENBLAT	MENACHEN	15.11.10	MINSK	IND	SYMKIN	MOJEK	15.06.06	VARSOVIE	P
ROZENBLUM	NATHAN	14.09.11	SIEDLEC	P	SZAPARZ	NJCEN	12.12.04	VARSOVIE	P
ROZENBLUM	ARON	12.03.04	VARSOVIE	P	SZAJMAN	BERISZ	17.02.01	VARSOVIE	P
ROZENBLUM	DAVID	14.04.03	LODZ	P	SZAJN	LUZER	10.05.05	SZYDLOVICE	P
ROZENCWAJG	MOSZEK	.04	VARSOVIE	P	SZAJNER	GERSON	05.10.01	VARSOVIE	P
ROZENFARD	HERSZ	26.01.03	VARSOVIE	IND	SZAJNERMAN	ZELIX	.11	BENDZIN	IND
ROSENHECK	SAMUEL	05.09.90	SKOLUSZY	TC	SZAJNERT	SZAJA	17.02.00	PRECHBORG	P
ROZENHOLC	SZMUL	27.10.01	VLOCLAVEC	P	SZANJGARTEN	JOEL	27.12.05	VARSOVIE	P
ROZENKRANC	SZMUL	16.10.10	BRZEZINY	P	SZARF	ABRAHAM	25.08.03	STUPKOW	P
ROZENSZTAJN	CHAIM	23.07.07	OZAROW	P	SZARFER	LEIZER	27.01.05	OPATOW	P
ROZENSZTEJN	ABRAHAM	05.03.06	SOKOLOW	P	SZARLIT	ABRAHAM	30.02.03	LASKARZEF	P
ROZENWURSEL	ELJA	16.04.04	VARSOVIE	P	SZATKAWNIK	NORHIN-BER	21.01.07	VARSOVIE	P
RUBIN	JOSEK	02.05.05	DJALOSZYCE	P	SZER	NATHIS	15.07.08	VARSOVIE	P
RUBINIWICZ	MOISE	10.03.03	SWYNSKA	P	SZER	ISSAK	.04	OPOLE	P
RUBINSTEIN	JACQUES	20.10.10	VARSOVIE	P	SZER	BORVCH	03.02.04	ZONKAWKA	P
RUBINSZTEJN	HIRSH	26.08.09	VARSOVIE	P	SZERMAN	PROIM	01.12.02	LODZ	P
RUBINSZTEJN	MAJER	04.02.06	BIALA	P	SZERMAN	HERSZEK	14.07.03	ZWOLEN	P
RUDOWICZ	MOISE	17.01.04	VARSOVIE	P	SZERMAN	SANA	23.04.06	MAGNACHON	P
RUTA	NUSIN	29.05.03	VARSOVIE	P	SZERMAN	ZACHARIA	18.04.02	SULAWY	P
RYBAK	SAMUEL	12.03.01	SIEDLEC	P	SZERSZEWICZ	BECALEL	19.10.05	VARSOVIE	P
RYCHTER	ISRAEL	30.10.02	ZARNOW	P	SZEYER	DAVID	04.08.04	FLONSK	P
SALBERG	BENJ.	03.02.07	VARSOVIE	P	SZISTER	NUTA	11.01.04	ROWNO	P
SAMET	LAZARE	17.12.99	ZBOROW	TC	SZMIRER	MORCHO	03.03.03	LUBLIN	P
SAMUEL	MOZES	01.10.22	DEVENTER	HOL	SZNAIDER	HILEL	08.10.10	VARSOVIE	IND
SAMUEL	JACOB	28.06.20	DEVOUTIN	HOL	SZNAJDER	RUBIN	10.03.04	DIEPOLE	P
SANKOWICE	CHIL	29.05.12	KUPULOW	P	SZNAJDER	SZMUL	07.11.05	PARASOW	P
SCHNEIDER	MOSZEK	23.03.05	DZIALESNYN	P	SZNR	ABUS	18.07.05	LUBLIN	P
SCHENKMAN	MOSZEK	27.09.04	RADOM	P	SZPAJZER	SAMUEL	04.09.12	VARSOVIE	P
SCHEPS	LEON	01.04.00	LODZ	IND	SZPANGER	TOBJA	.08	MOKOBODY	P
SCHIENGER	DAVID	06.10.12	BOZEJOWA	IND	SZPIEZAK	WOLF	.06	STRYKOW	P
SCHIFFRES	MAURICE	27.03.87	RADOUTI	RO	SZPILMAN	CHARLES	22.12.21	LASK	P
SCHLESINGER	ABRAM	03.02.04	ZDUSKA-VOLA	P					
SCHINDEL	SIMON	26.03.05	TARNOW	P					
SCHNEIDER	EDOUARD	07.11.10	VIENNE	P					
SCHONGUT	GUSTAV	23.03.94	RADVANICE	TC					
SHUBERT	DESIDER	22.03.92	MODRA	TC					
SHULMAN	PAUL	14.10.10	BIALA	P					
SHULTZ	MAX	24.09.10	CERNANTI	RO					
SHULTZ	EUGENE	02.03.94	HRON	TC					
SCHULZINGER	MICHEL	29.04.07	LODZ	P					

SPILLMAN	SIMON	12.01.20	LASK	P	UNGLIK	SZAJA	04.03.11	KLOBUCK	P
SZPILBERG	ABRAM	10.06.01	NADASYN	P	URMAN	NATHAN	29.12.06	PIOTRKOW	P
SPIRO	MELJECK	20.02.92	LUBLIN	AUT	URYN	CHILEL	28.02.02	PRYSTICK	P
SZPITALNIK	FAIWEL	26.08.06	PIOTRKOW	P	WACHSERGER	OSKAR	06.10.96	OPAWA	TC
SZPRYNGER	CHALIM	18.12.03	VARSOVIE	P	WAGLESZEWSKI	SUCHER	25.10.09	KALICE	P
SZAJER	MELDEL	.12	KRASNOSTEN	P	WAGNER	ABRAHAM	14.07.04	MESZERNOW	P
SZTEINSZNAJDER	MOWSA	09.12.04	MORDY	P	WAGNER	KALMAN	.05	OSTROWICE	P
SZTADTMAN	ARON	03.02.07	SIEDLEC	P	WAINTRON	SZMUL	.04	OSTROW	P
SZTAJNBERG	MOSZEK	15.06.08	SWADOWICE	P	WAISS	MOSZEK	12.03.02	BRZEZNICA	P
SZTAJNBERG	SALOMON	02.01.22	BRZEZINY	P	WAISSBLUM	MORDKA	23.03.02	OPATOW	P
SZTAJNBOCK	ICEK	07.11.02	RADOM	P	WAISS	EUGENIE	24.11.11	VARONGI	F
SZTAJNBOCK	JOSEPH	02.03.00	RADOM	P	WAJCMAN	JANKIEL	08.02.02	CZERNOWICZ	P
SZTAJNBOJN	CHAIM	02.08.01	VARSOVIE	P	WAJCMAN	MORDKA	.07	KRASZOW	P
SZTAJZALC	EZERIEL	25.03.20	VARSOVIE	P	WAJCMAN	LAIBA	27.01.09	KRASNIC	P
SZTAL	ISRAEL	03.11.06	STRYKOW	P	WAJL	NAFTULA	25.01.98	HEUSCHIN	P
SZTAL	JACQUES	20.11.01	STRYKOW	P	WAJNBaum	SIMON	12.07.07	LUBLIN	P
SZTAL	MOSEK	21.05.05	STRYKOW	P	WAJNBURG	HERSZ	15.12.07	POLANICE	INI
SZTARKMAN	LEIBUS	15.05.16	OSTROW	P	WAJNBURG	JOSEPH	11.03.02	STAL	P
SZTEINBERG	SZMUL	04.07.09	SIEDLEC	P	WAJNBURG	PINKUS	.02	PULKOW	P
SZTEINBERG	SAUL	28.12.06	LUCKOW	P	WAJNBURG	SZMUL	.02	DRZOWICA	P
SZTEJSZNAJDER	CHAIM	14.03.05	MORDY	P	WAJNGLAS	HERCKA	01.05.00	POWLOWSKA	P
SZTERN	ARJA	12.02.01	SLOWEN	P	WAJNGLAS	ARMAND	23.11.19	LUBLIN	P
SZTERN	ABA	12.03.22	CHARZWIEC	P	WAJNRYK	SZYJAN	24.06.07	PIOTRKOW	P
SZTERN	SLAMA	10.06.07	SLAWER	P	WAJNSZTEJN	SZMUL	15.01.16	SOKOLOW	P
SZTERN	JAKOB	14.02.02	SIEDLOWICE	P	WAJNSTOK	ZIMON	.07	VARSOVIE	P
SZTERN	SZJA	15.07.07	TOMASZOW	P	WAJNSTOK	SLAMA	19.03.06	SAWIETZIA	P
SZTERNUSZUS	SZCEL	03.08.07	SIEDLOWICE	P	WAJS	ABE	04.04.01	VARSOVIE	INI
SZTIGER	DAVID	09.01.01	VARSOVIE	P	WAJSBLAT	HENRI	10.03.11	SZAKOWICE	P
SZTOLCMAN	IDEL	28.03.03	KALUSZYN	IND	WAJSBLAT	MOSZEK	15.10.06	LODZ	P
SZTUDER	ICEK	16.02.02	OZAROW	P	WAJSMAN	BENCIAN	14.12.01	BIALDOBGEZ	P
SZTULCMAN	HENOCH	25.05.06	RABEZYN	P	WAKSUL	ZYL	07.11.02	JANOW	P
SZTYKMAN	CHASKEL	27.09.00	VARSOVIE	P	WARZAUER	CHAIM	05.05.05	RADOM	P
SZUKSZTULSKI	HENNOCH	30.11.08	WILNO	P	WASERMAN	HERSZ	27.03.03	VARSOVIE	P
SZULIMOWICZ	ABRAHAM	26.12.20	RADOM	P	WASERSTAIN	MAJER	.04	SZYDLOWICE	P
SZYDLOWITS	RUBIN	15.06.04	SEDLICE	P	WAYS	JAKOB	29.12.03	PIOTRKOW	P
SZYLLER	SLAMA	.04	BENDZIN	P	WEBERSPIEL	MOSZEK	03.09.21	CHELM	P
SZYRMAN	PINKUS	15.04.09	VARSOVIE	P	WEIGER	LIPOT	15.07.00	BUDAPEST	P
SZWARC	ABRIS	15.07.00	RADOM	P	WEINTRAUB	ERNEST	30.10.01	LWOW	P
SZWED	HENOCH	.04	PODCEMBICE	P	WEJGLER	ARNOUX	29.12.01	BUDAPEST	P
SZWIMER	KUMA	19.05.10	BENDZIN	P	WEJNSTOK	SZMUL	11.04.04	VARSOVIE	P
SZWERDSZAPT	ICEK	10.10.04	LUBATOW	P	WEKSBERG	JONAS	10.05.02	BENDZIN	P
TABAKMAN	JAKOB	15.11.07	LODZ	P	WELT	SLAMA	09.12.19	KAZMIERS	P
TABAKMAN	JOSEPH	01.11.03	LODZ	P	WENGLAND	JANKIEL	08.06.02	PRZYSZYCHAN	P
TACHNA	EFRAIM		MLAWA	P	WICHLER	LAZAR	04.02.05	CHARKOW	P
TAPEL	LEIBUS	17.12.07	KRASNIC	P	WICOROWSKY	JEWNA	31.07.00	STELYN	P
TAIZIDER	ISRAEL	19.02.01	SWOLEN	P	WIDAWSKI	CHAIM	02.02.08	KALYSZ	P
TAJCHMAN	ABRAM	21.08.02	SIENNE	P	WILXZYNSKI	FAIWEL	20.12.06	RODOG	P
TAUB	EMMANUEL	13.06.98	BARDIOW	TC	WILK	HERSZEK	.00	MORDAI	P
TENENBAUM	HIRSZ	09.02.06	TOMAZOW	P	WINTERNITZ	ERNEST	30.10.88	BRNO	TC
TENENBAUM	JOSEPH	15.03.00	SOBKOW	P	WISNIA	JOSEK	.01	KARCZAD	P
TENENBAUM	MAJLECK	10.03.06	SZYDLOWICE	P	WISNIEWSKI	MORDKA	12.11.07	SZWECZOW	P
TENENBAUM	SYMCHA	28.08.00	VARSOVIE	P	WISTYCKI	ABRAHAM	28.06.03	VARSOVIE	P
TENENBAUM	SZYJA	12.08.06	RAMBERTOW	P	WITMAN	SZMULKA	04.04.02	SZYSCZE	IND
TENEWURSEL	MOSZEK	15.04.20	TARNOPOL	P	WITTENBERG	MICHEL	26.11.05	VARSOVIE	P
TEPICHT	BER	24.11.01	VARSOVIE	P	WODKA	PHILIPPE	26.02.22	VARSOVIE	P
TER	DAVID	04.03.04	DOREDA	P	WODNICKI	LEIB	03.06.06	VARSOVIE	P
TOPEZA	ELYJA	02.08.02	VARSOVIE	IND	WOLF	DAVID	31.05.03	CZESTOCHOVA	P
TOPEZA	LEIBA	10.03.05	VARSOVIE	IND	WOLF	JAKOB	18.08.04	LODZ	P
TOPPER	JOSEPH	20.05.10	SZEZUCHIN	IND	WOLF	OSIAS	18.01.97	KROSENKO	TC
TRAFIKANT	JOSEPH	15.01.05	MINSK	IND	WOLENBERG	SIMON	28.05.04	KOLO	IND
TRAGER	ASISZ	15.04.04	RZYZOW	P	WOLKOWIZSCH	BERK	26.01.99	DAMASOFF	F
TREIDEL	ERIC	28.09.80	MAYENCE	P	WOLOCZYNSKI	GERSZ	14.05.06	WILNO	P
TROJANOWSKI	ABRAM	26.11.06	GOTSTYNYN	F	WOLONOWSKI	ISRAEL	20.10.04	PRZYAUCHA	P
ULLMANN	ADRIENNE	13.11.02	PARIS	F	ZIPFER	ADOLPHE	05.05.04	BELZETS	P
ULLMAN	BERNARD	30.07.01	PARIS	F	ZIPINE	LOUIS	08.08.06	PARIS	F



Destination finale : BIRKENAU - AUSCHWITZ

LECTURES BIBLIOGRAPHIQUES

- « Les juifs ashkénazes du Belleville du 20ème arrondissement dans les années 1930 »
Maîtrise de Patricia Legris
- « Les camps d'internement en France (1939-1944) »
Plaquette Amicale des déportés d'Auschwitz et de Haute Silésie- CDJC
- « Triangles rouges. Auschwitz. Convoi politique du 6 juillet 1942. »
Claudine Cardon Editions Autrement - 2005)
« *Histoire de la Shoah* », Georges Bensoussan Collection Que sais-je
- « Auschwitz en héritage. » Du bon usage de la mémoire. Georges Bensoussan
(Editions Mille et une nuits -1998)
- « L'ère des témoins » Annette Wieworka (Collection Pluriel Hachette éditeur)
- « Auschwitz : les nazis and the Final Solution » Laurence Rees Albin Michel
- « L'univers concentrationnaire » David Rousset (collection Pluriel .
Hachette éditeur)
- « Le retour des déportés » Olga Wormser-Migot Editions Complexe
- « Le pain de misère » Nathan Weinstock Editions La Découverte
(L'Europe centrale et occidentale 1914-1944)
- « Auschwitz 60 ans après. » Annette Wieworka Robert Laffont
- « Déportation et génocide » Annette Wieworka Plon
- « L'ère du témoin » Annette Wieworka Pluriel Hachette
- « Les annexes et Kommandos d'Auschwitz » Mémoire vivante n°41
- « Jawischowitz , annexe d'Auschwitz » Amicale d'Auschwitz
- « Vous qui entrez ici » Maurice Cling Graphein fndirp
- « Dans l'au-delà je vous raconterai ma vie d'ici-bas » Nitza Abelanski(A compte
d'auteur)
- « De Jakubowicz à Jacoubot » Maurice Jacoubot et Aurélie-Samantha Boule
Mémoires d'un rescapé des camps de la mort.(A compte d'auteur)
- « *Parler d'amour au bord du gouffre* » Boris Cyrulnik Odile Jacob

- « Convoi n°6 » mémoires du convoi n°6 et Antoine Mercier (Le Cherche Midi-2005)
- « Les juifs de la région parisienne » Jean Laloum CNRS Editions
- « Images de la Mémoire juive de Paris » Editions Liana Levi
(Immigration et intégration en France depuis 1880)
- « Mémorial de la déportation des juifs de France » Serge Klarsfeld
- « Un génocide en Héritage » Alexandre Odler
- « Une mauvaise histoire juive » de Bernard Fride. Préface de Pierre Vidal-Naquet
- Association Française Buchenwald Dora et Kommandos
<http://www.buchenwald-dora.fr/4documentation/rp2/1dep/3hist/04/09/07221ep.htm>
- Définition de la FNDIRP
<http://www.matisson-consultants.com/affaire-papon/contributions/declaration01.htm>
- <http://www.mnelille.org/assofiche.php3?asso=MRAP>
- <http://www.crif.org/index02.php?id>
- Cercle d'Etude de la Déportation et de la Shoah
<http://aphgcaen.free.fr/cercle/delpech2.htm>
- http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9gime_de_Vichy
- <http://www.cicad.ch>. Coordination Intercommunautaire contre l'Antisémitisme et la Diffamation : *L'antisémitisme sans Juifs- Le cas de la Pologne*. Paul Lendvai, Paris Fayard 1971. Michel Wieworka : *Les Juifs, la Pologne et Solidarnosc*, Paris, Denoël, 1984.
- <http://www.cerij.org/cerij09pcf.html>: Le PCF a-t'il « instrumentalisé » les juifs communistes ? par Jacques Frémontier, Docteur en Histoire, écrivain.
- http://perso.wanadoo.fr/d-d.natanson/autres_lois_antisemites.htm
- <http://www.h-net.msu.edu/reviews/showrev>: Review of Renée Poznanski,
« Etre Juif en France pendant la seconde guerre mondiale »

TEMOIGNAGES

Je remercie toutes les personnes qui, dans le cours de leur vie, m'ont apporté directement ou indirectement leur témoignage sur Henri, sur la triste époque et sur la vie d'après.

Qu'ils me pardonnent si je les ai cités, mais j'espère ne pas avoir trahi leur pensée.

Le travail que j'ai voulu fournir n'est qu'un élan du cœur. Si des erreurs s'étaient glissées, je souhaiterais que l'on m'accorde l'indulgence.

Merci à : Gaston Largeault, Jacquot Szmulewicz, Charles Palant, Robert Chazine, Maxime Antelin, Maurice Cling, Germaine Jablonski née Akierman, Bernard Akierman, Maurice Jakubowicz, Sam Hejblum, Simon Abelanski, Annette Abelanski née Zylberberg, Robert Abelanski, Philippe Wodka, Guda Judka (dit « Youtek ») Godfryd, Estelle Godfryd, Charles Kivic (dit « Papouch »), Bernard Hubel, Jean Lemberger, Isidore et Hélène Nabédrik, Claudine Badower, Edmond Kaufman, Léon Kaufman, Alain Kaufman. J'ai sans doute oublié quelqu'un !

TABLE DES MATIERES

1-	Avant Propos	page 2
2-	De Brzeziny à Belleville.....	page 5
3-	La France, doux pays de mon enfance.....	page 7
4-	La France des années sombres.....	page 19
5-	L'internement à Beaune-la-Rolande.....	page 30
6-	L'arrivée au camp principal d'AUSCHWITZ.....	page 39
7-	L'univers des camps.....	page 44
8-	L'enfer concentrationnaire.....	page 46
9-	Le Retour.....	page 68
10-	Conclusion.....	page 88
11-	Epilogue.....	page 102
12-	Annexes.....	page 103
13-	Lectures bibliographiques.....	page 119
14-	Témoignages.....	page 121
15-	Table des Matières.....	page 122